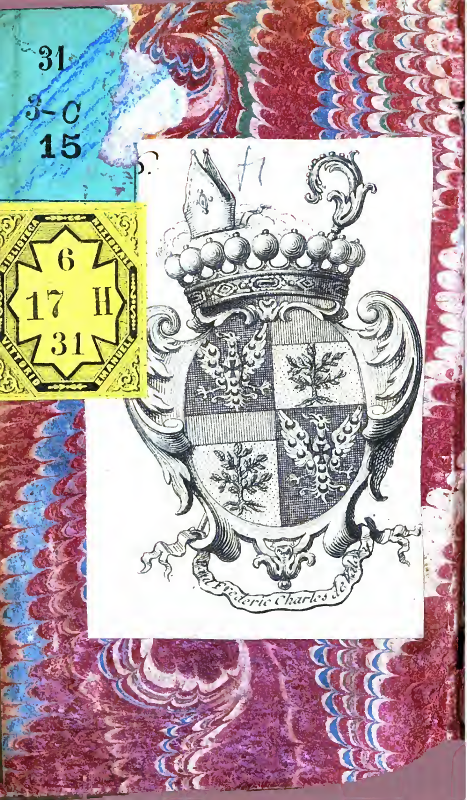



31
3-C
15
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
17 H
31
Frederic Charles de



POËME
DE LA
MADELAINE.

LA MADELAINE AU DESERT DE LA SAINTE BAUME EN PROVENCE.

POËME SPIRITUEL ET CHRETIEN.

Par le P. PIERRE de S. LOUIS, Religieux Carme de la Province de Provence.

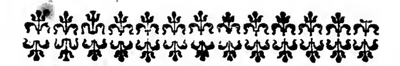
Erat in desertis usque in diem ostensionis suæ. *Luc. c. 1. v. 80.*
Dedit ei Deus locum pœnitentiæ *Iob. c. 24. v. 21.*
In foraminibus petræ, in cavernâ maceriæ. *Cant. c. 2. v. 14.*



A LYON,
Chez JEAN-BAPTISTE & NICOLAS DE-VILLE, ruë Merciere, à la Science.

M. DCC.

Avec Approbations & Permission.



A MADAME
MADAME
DE LA BLACHE, GABRIELLE DE LE'VI.

M*ADAME,*

Le favorable accueil, que vôtre bonté fit ces jours passez, à l'Echantillon, *merite bien que je vous offre & dédie* la piece *toute entiere. Accüeil, qui étant suivi de la liberalité tout à fait surprenante, dont vous usates en mon endroit, acheva de me persuader, que vous étiez la personne du monde la moins difficile, pour les affaires de Dieu, & la plus obligeante pour celles des hommes. Aussi ne crois-je point de vous desobliger, si je vous fais ici la suivante de la Reyne du Ciel, & des Lumieres, puisque, comme vous allez voir ci-dessous dans les seules lettres de vôtre beau Nom, par un rencontre aussi heureux, que veritable, vous* brillez, *& tirez tout vôtre eclat* de la Vierge, *aussi bien que vôtre Origine,*

étant descenduë de cette si Ancienne, & sacrée Race de Lévi *, comme le maintiennent &* soûtiennent *encor les vieux blasons de vos Armes, qui sont de* Chevrons.

Antiquæ, quæ tigna ferunt Insignia gentis.

C'est icy, MADAME, que je découvre un beau champ pour m'étendre, & pour pouvoir parler au long de cette longue suite de vos glorieux Ancêtres; Mais à quoi bon d'aller remuer les cendres de tant d'Illustres morts, & foüiller dans les Augustes monuments de ces Heros, historiez de leurs trophées, ou dans les superbes mausolées de ces Heroïnes, entourez des vertus Esplorées, puisque leurs grandes qualitez semblent être toutes, en racourcy, ressuscitées, & réünies en vôtre seule personne, qui sans doute, n'est autre que celle, qui me fut promise, il y a quelque tems, par un homme de grande vertu, & de merite, fort devot à la Madelaine *, qui m'assura dans une de ses lettres, que Dieu susciteroit bien-tôt quelque bonne Ame, qui prendroit le soin de faire mettre mon ouvrage en lumiere.*

Voyant donc, MADAME, la prophetie de ce personnage si bien accomplie en vous-même, qui l'êtes vraiment de tout point, (Aussi bien que vôtre Illustre & genereux Mary, dont les inclinations, & les pensées toutes nobles, sublimes, & relevées, le portent continuellement à de choses grandes, & hautes, suivant la devise de

Semper in Altum.)

ses Armes, mise à la tête d'un faucon volant.

Je ne fais point de difficulté, (pourveu que vostre humble modestie n'en soit point offensée) de vous placer au milieu de ces deux incomparables Maries, *afin que prenant avec elles la protection de ce petit Livre, elles favorisent toûjours vos pieuses, & genereuses intentions, vous comblent de benedictions avec toute vostre noble famille, & vous obtiennent par leurs toutes puissantes prieres, l'une de son fils, & l'autre de son Amant, les graces, qui vous sont necessaires, pour arriver un jour heureusement à cette gloire, qu'elles possedent dans le* Ciel. *C'est là le plus fort & le plus avantageux souhait, que puisse faire pour vous,*

MADAME,



Vôtre tres-humble & tres-obligé serviteur,
Fr. PIERRE de S. LOUYS
Rel. Carme.

QUATRAIN DE L'AUTEUR

Sur

L'Anagramme de la Sainte.

Dans ce Poëme, que je chante,

Pour la joye, & pour la douleur,

De l'innocent, & du pecheur,

JE METS ICI LA GRANDE AMANTE,

SAINTE MARIE MADELAINE.

Le Livre au Critique.

EPIGRAMME.

Garde-toy bien de m'achéter,
Critique, si je ne t'agrée,
Tu peux ailleurs te contenter,
Sans me faire la simagrée.
(Mon Autheur n'ayant attendu,
Ny ton amitié, ny ta haine :)
Car vous auriez tous deux perdu,
Toy, ton argent, & luy sa peine.

Au même.

Pour t'apprendre comme il faut vivre,
Censeur; je parle comme un Livre.

Ad aperturam Libri.

Anagramme

POUR LA MESME DAME GABRIELLE DE LE'VI.

BRILLE DE LA VIERGE.

SONNET ACROSTIQUE.

Grave, Muse, en ton cœur le portrait d'une Dame,
A qui le Ciel a fait tant de presens divers,
Bien qu'on ne puisse pas en ces quatorze vers,
Renfermer tous les dons, qui parent sa belle Ame;
Il faut donc moderer cette ardeur, qui t'enflamme,
Et puis, malgré l'envie, & ses yeux de travers,
Laisser voler son Nom au bout de l'Univers,
Et borner sa loüange, à sa seule Anagramme.
De ce qui s'en peut dire aux curieux Esprits,
En voicy l'abregé dans ces deux mots compris,
L'appellant à bon droit, voyant comme elle BRILLE:
En quoy mon sentiment sera toûjours suivy,
Un Astre de la Vierge, étant de sa famille,
Je conclus, qu'elle sort de l'Estoc de LE'VI.

A LA MESME.

MADAME (pour se satisfaire,
Et se rendre Agreable à tous,)
Ma Muse auroit bien voulu faire
Quelque chose digne de vous,
Mais excusant son impuissance
Accusez-en vôtre naissance
Et tant de rares qualitez;
Qui vous rendent en tout parfaite,
La rendent aussi-tôt muette.
Pour chanter dignement ce que vous meritez.

F. P. C.

L'AUTEUR
AU LECTEUR.

Si nova non canto carmine, canto novè.

JE ne sçay cher Lecteur, quel jugement vous pourrez faire de cette nouvelle mode de Poëme. Je puis pourtant vous assurer, qu'elle ne vous sera point trop desagreable, si vous avez autant de patience, pour voir la piece d'un bout à l'autre, que de bonté, pour en excuser les défauts, qui ne sont pas en petit nombre, vous priant de croire, que tous les endroits qui vous choqueront, dans la suite de cette lecture, m'ont été de pierres d'achopement, & comme des écueils inevitables, mais qu'y faire?

Aliquandò bonus dormitat Homerus.

Ce qui fait que je ne puis m'empêcher de dire cette belle verité.

Pro captu Lectoris, habent sua fata libelli.

Puis qu'en effet, c'est entierement du caprice, ou capacité du Lecteur, que dépend toute la grace, ou disgrace d'un Livre. Qui pourroit ce me semble dire, à celui qui le manie, ce que dit à Dieu le Prophete, dans son Psal. 30. v. 16. *In manibus tuis sortes meæ.*

Que si c'est aujourd'huy, que nous voyons la Poësie montée jusques à son Zenith, & si tous les beaux esprits du temps semblent avoir mis, pour ainsi dire, le *non plus ultrà*, sur les doubles colomnes du Parnasse. Je ne puis éviter le blâme d'une temerité trop grande, pour avoir voulu par cét essay, mêler mon croacement, avec les tons melodieux & ravissants, de tant de Cygnes inimitables, qui chantent si doucement sur les bords de la Seine, & dans le Sacré chœur des Muses, si-bien qu'il se pourra faire que quelqu'un dira, parlant de moy, à l'ouverture de mon Livre.

An niger, hic albos, corvus, canit inter olores ?

Mais, *transeat*, cela ne me sçauroit mettre en mauvaise humeur, nonobstant le dire commun.

——— *Genus irritabile vatum.*

Aussi n'ay je garde de me promettre, que ma façon de composer, puisse agréer à toute sorte de personnes, comme à celle qui me fit entreprendre cet ouvrage, à raison de la diversité des gouts, & sentiments d'un chacun, sçachant bien que

Difficile est nimium variis servire palatis,

„ Car qui pourroit à tout le monde plaire :
„ Il faudroit bien être parfait.
„ De tous ceux qui l'ont voulu faire,
„ Pas un qu'on sçache, ne l'a fait.

Aussi quelqu'un de mes amis me disoit ces jours passez, parlant de mon Poëme.

He! quoy vous étonnerez-vous,
Si quelque bourru le condamne?
Puis qu'à moins que d'être de Manne,
Il ne peut être au goût de tous.

Mais peu m'importe, pourveu que le grand Maître que je sers, & cette grande Sainte qui le servit si-bien autrefois, en qualité d'Amante, & d'Hôtesse, ne désapprouvent point mon dessein, qui n'a été commencé, poursuivy, ny finy, que pour leur plus grande gloire.

Non ego ventosæ plebis suffragia venor.
——— *Nec est mortale quod opto.*

Ce livre est à la bonne foy,
Mais au reste si tu t'en faches,
Je veux bien, Censeur, que tu sçaches,
Qu'il n'a pas été fait pour toy,

Non *tibi nostra quidem mellificavit Apis.*

Prens toûjours cecy cependant,
Mon cher Lecteur, en attendant,

Galanterie ſpirituelle à l'Auteur.

AUſſi-tôt qu'on a veu cette piece charmante,
Le deſir du Lecteur tout de nouveau s'augmente,
Pour voir encor une ſeconde fois
Ce portrait raviſſant de la divine Amante
Qui n'eſt pas un tableau mort, & privé de voix.
Vôtre MADELAINE eſt ſi belle,
Que les yeux & les cœurs en ſont pris, & ſurpris,
Et ſa grace eſt ſi naturelle,
D'un tel poids, & d'un ſi grand prix,
Qu'elle peut divertir les plus galants eſprits;
Qui n'auront,ſans mentir plus d'amour que pour elle,
Changeant l'objet de leur deſir,
Pour d'autres peintures plus ſaintes,
Ces Amoureux à leur loiſir,
Trouvant icy tout leur plaiſir,
Sans plus perdre le temps à d'inutiles plaintes,
Oubliront leurs Philis,quitteront leurs Amintes,
Qui, par ces nouveaux changemens,
Perdront tous leurs vieux Amants,
Sans ſçavoir autrement qu'y faire,
Malgré tous leurs reſſentimens)
Le beau ſera, ſans leur déplaire,
Qu'elles n'oſeront s'attriſter,
De ſe voir ainſi ſupplanter;
Par les charmes puiſſans d'une telle Rivale,
Qui ne ſçauroit avoir au monde ſon égale,
Puiſque vous allez faire, avec de ſi beaux traits,
Autant d'Amants, à l'un de ſes portraits,
Qu'elle même autrefois s'en fit par ſes attraits.

Spectator quiſquis veniet, diſcedet amator.

AUTOSSERE P.

Caprice ſpirituel ſur ces paroles de N. Seigneur, en l'Evangile de la Madelaine.

Hoc Evangelium in toto mundo dicetur. *Matt. c.26. v.13.*

ESprits forts, & friands du *Doux*, & de *l'Utile*,
Fermez, fermez vôtre Virgile,
(Sauf reſpect de ſa qualité)
Pour lire ſur cet Evangile
L'admirable ſubtilité,
D'un Prêtre, qui dans cét ouvrage,
A fait un ſi beau *Mariage*.
Du Divertiſſement & de l'Utilité,
Qu'il ſera publié par tous les coins du monde,
Suivant l'Arreſt de ſon deſtin,
N'apprehendez donc pas qu'il ſoit *Nul*, qu'on en [gronde
N'eſtant nullement *Clandeſtin*.
Puiſque déja par tout la Renommée vole,
Pour le faire ſçavoir de l'un à l'autre Pole.
Mais ſi bien, qu'on a droit d'eſperer que le *Fruit*
En ſera pour le moins auſſi grand que le bruit,

Sic miſcuit utile dulci.
Non mare, non montes, non famam terminat Orbis.

Fr. MICHEL DU S. ESPRIT,
Commiſſaire general des
Carmes Reformez en la
Province de Provence.

ANAGRAMME.

A LA TRES-SAINTE MARIE MADELAINE.
L'IMAGE SACRE'E DE L'AMANTE TRANSSIE.

SONNET.

Belle Amante transsie aux pieds de vôtre Amant,
Aux vôtres prosterné, je viens vous rendre hõma-
Et vous offrir ici vôtre sacrée Image, [ge,
Avec crainte, respect, tendresse & sentiment,
Je voudrois donc Madame, avoir à ce moment,
Les tons harmonieux, les accents, le ramage,
La voix & l'air mourãt du cigne au blãc plumage,
Pour chãter, cõme il faut, vôtre amoureux tourmẽt.
Mais je n'ay que la plume, & la voix d'un Corbeau,
D'un profane pecheur encor dans le tombeau,
(Grand Miracle d'amour, de tous le plus insigne,)
Ce portrait est sacré, je n'y dois pas toucher,
Si ce n'est que je veuille, afin d'en être digne,
Commencer à bien faire, & cesser de pecher.

Excuse de l'Auteur à la Sainte.

Pardonnez, grande Sainte, au temeraire Icare,
Qui, pour voler à vous maintenant se prepare,
Si sa plume (à qui tout defaut,
Pour bien décrire vos loüanges)
Ne peut pas vous mettre si haut,
Que faisoient les ailes des Anges.

SANCTA MARIA MAGDALENA.

Anagramma.

ES ALTA MAGNA, AC MIRANDA.

A LA MESME.

ASTre de la voute Azurée,
Qui brillez pour tout l'Univers,
Si vôtre gloire au Ciel, paroît demesurée,
Qui pourra le comprendre aux mesures des Vers ?
Puis-je donc éviter la publique censure ?
Si j'entreprens icy d'en parler *par mesure ?*

L'AUTEUR A LA PROVENCE.

SONNET.

Princeps Provinciarum facta est.
Thren. c. 1. v. 1

PRincesse en Sainteté, des Provinces de France,
Theatre renommé de tant de sacrez lieux,
Qui nous fait admirer, en nos Terres, les Cieux,
C'est à toy, que j'en veux, trop heureuse *Provence*;
Mais puisqu'on peut fort bien, prouver ce que j'a-
Par des discours polis, subtils & serieux, [vence,
Je laisse cet *Office* à qui le fera mieux,
Que moy, ni que mon Livre, avec sa *survivance*,
Mettant doncques à part, tous ces riches tresors,
De tant de *Monuments*, & de tant de *Saints Corps*,
D'Arles, de Tharascon d'Aix, d'Apt, & de Marseille.
Je croy pieusement, & j'ose proferer,
Qu'enfin *Saint Maximin*, a l'unique merveille,
Pour laquelle, à toute autre, on le doit preferer.

A LA SAINTE BAUME.

SONNET.

JE ne viens point à vous, effrayante CAVERNE,
Pour voir, ny pour ouyr la SYBILLE en fureur,
Je n'ay pas le dessein d'un fugitif coureur,
Et je ne pretends point de penetrer l'Averne.
Si devant vôtre sueil, humble je me prosterne,
C'est pour y penetrer un mystere d'horreur,
(Des bons & des mauvais, la joye & la terreur,)
Et guerir les pecheurs d'un mal, qu'ils ont interne.
Enfin je vay sçavoir ce que n'ont point appris,
Tant de siecles passez aux curieux Esprits.
Les regrets, les sanglots, les soûpirs, les complaintes,
Et les pleurs que versa vôtre hôtesse en ces lieux,
Je ne passe donc pas, par de routes si saintes,
Pour descendre aux Enfers, mais pour monter aux Cieux.

Aux Lecteurs.

LEcteurs, pour vous entretenir,
Le chemin que je veux tenir
N'est pas celuy du lieu, que nous chante VIRGILE.
(Dont la descente est fort facile)
Mais c'est un sentier rabouteux,
Etroit, penible, tortueux,
Et d'une si rude montée,
Que l'ame la plus sainte en est épouvantée,
Où même le plus juste (ainsi qu'on peut conter)
Tombe sept fois le jour en voulant y monter.

BEATISSIMA MARIA MAGDALENA.

Anagramma.

REA, IN EA BALMA ADMISSA, GEMIT.

A L'AUTEUR.

SONNET.

DEz que j'ay reconnu vos Muses nompareilles,
Si douces en cadance, & si belles sans fard,
J'ai crû, qu'elles pourroient quelque jour, tôt ou tard,
Ravir par leurs attraits, les yeux & les oreilles.
Ayant pris ce dessein, pour sujet de vos veilles,
Vous avez fait le choix de la meilleure part,
Car, ou vous produisez les merveilles de l'Art,
Ou bien vous sçavez l'Art de faire de merveilles.
Quoyque c'en soit, il faut confesser toutefois,
Que vous en faites voir, deux grandes à la fois,
Qui meritent assez, & la foule & la presse,
Puis qu'il semble, qu'aux yeux de tous les éplucheurs,
Vous ne faites revivre icy la Pecheresse,
Que pour faire mourir, en tous lieux les Pecheurs.

IGNACE BARTHELEMY DE VAUREAS, au Comtat d'Avignon, Prêtre, Frere de l'Auteur.

A L'AUTEUR.

IL faut le dire, on ne sçauroit le taire,
En voyant vos beaux Vers, pleins de tant de douceur)
Qu'autrefois JESUS CHRIST ressuscita le frere,
Et que vous maintenant ressuscitez la sœur,
Par tant de charmes Innocents,
Qui sont vos CARMES ravissants.

Fr. ALEXIS de la Vierge,
Religieux Carme.

A L'AUTEUR.

TOn livre a tant de belles choses,
Qu'il pourroit être comparé,
Au *rosier* doublement *paré*,
Et des *Epines*, & des *Roses*.
Ma rime aura doncques raison,
D'en faire la comparaison,
Puis qu'en ces saintes amouretes,
Tout n'est que *pointes*, & *fleuretes*.

AU MESME.

OUy, je l'ay voulu dire, & j'ay bien avancé,
Que, dans cette façon d'écrire pour ta Sainte,
Tu t'en vas de ton pas, hardiment, & sans crainte,
Devancer de beaucoup, ceux qui t'ont devancé,

AU MESME.

TU chantes si bien sur ta lyre,
Ce qui mieux merite le jour,
Qu'on ne defendra point de lire,
Cet aymable livre d'amour.

MAGDALA CANTETUR,
VIVAT, RELEGATUR, AMETUR

Lettre du Reverendiss. Pere General de tout l'Ordre contenant permission d'imprimer, à l'Autheur.

REVERENDE PATER,
Ut ſcias me tuos labores pluris facere, annuo, ut poſſis typis mandare Poëma à te confectum, cui titulus eſt *La Madelaine au deſert de la ſainte Baume en Provence*; & harum virtute, licentiam tibi concedo, ſed quia noſtræ conſtitutiones exigunt, ut regularium opera à viris doctis ejuſdem Religionis approbentur, cupio, ut antequam imprimatur, examinetur, & approbetur ab aliquo viro erudito, è noſtris, quem tibi concedet novus Provincialis. Gratum habui Anagramma tanquam tui ingenii, tuæque non vulgaris doctrinæ Minerval. &c. Vale. Datum Romæ die 22. Novembr. 1667. Paternitatis tuæ.

Amantiſſimus in Chriſto Pater
Fr. MATTHÆUS ORLANDUS, Generalis Carmelitarum.

P. PETRO à ſancto Ludovico.

Permission du tres-Reverend Pere Provincial de Provence.

NOus Provincial des Carmes de la Province de Provence suivant la Permission du Reverendissime Pere General de nôtre Ordre. Permettons au R. P. Pierre de S. Louys, Religieux, Prêtre de nôtre dite Province, de faire Imprimer un Livre intitulé, (*La Madelaine au desert de la Ste Baume*) aprés qu'il aura été vû, examiné, & approuvé, comme il est prescrit en nos Constitutions, en foy de quoy, &c. Fait en nôtre Convent d'Avignon ce 20. Fevrier 1668.

Fr. RAYMOND ROSTAGNY, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, & Provincial.

Fr. GABRIEL de S. FRANÇOIS Docteur en Sainte Theologie, Assistant du R. P. Provincial.

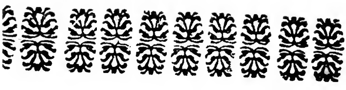
APPROBATIONS des Docteurs.

JE Soussigné, Docteur de Sorbonne, & Theologal de l'Eglise de Lyon certifie , avoir lû un livre intitulé (*La Madelaine au desert de la sainte Baume*) contenant un Poëme en vers Heroïques François, composé par le R. P. Pierre de S. Louys, Religieux Carme, dans lequel je n'ay rien reconnu que de devot, & capable d'exciter un châcun, à honorer cette sainte Amante de Jesus-Christ, Tellement, que j'estime qu'il merite de voir le jour ; FAIT à l'Isle-Barbe, ce 28. Avril 1668.

ARROY.

LA fin que s'est proposé le R.P. Pierre de S. Louys, Religieux de nôtre S. Ordre, (*dans le Poëme Heroïque, qu'il a composé de la grande Amante de Jesus-Christ*) n'a rien qui ne soit Chrêtien & fort Religieux. Puis qu'il pretend, par la douceur & la cadance de ses Vers, retirer du precipice éternel, les ames qui ont suivy Madelaine dans son peché, pour les conduire dans sa grace , afin d'y prendre son second esprit, l'imiter dans sa Penitence, & dans l'abandon des vanitez du monde. C'est la raison qui fait que n'ayant rien trouvé d'ailleurs dans cet Ouvrage, qui soit contraire à la Foy. Je trouve tres-à-propos de le donner au Public, qui trouvera que l'Autheur n'a rien promis dans son premier Livre, qu'il ne puisse executer. Donné à Lyon, dans nôtre Convent de N. Dame des Carmes, proche les Terreaux, ce 27. Avril 1668.

Fr. V I A L. Docteur de Paris.



LA MADELAINE.

LIVRE PREMIER.

. CHANTE dans mes vers, une DAME DE MARQUE
)ont le chef est encor un temple où l'on remarque
: son vieux frontispice, un endroit du milieu,
ıpreint & consacré des doigts sacrez de Dieu,
:RVEILLE, qui paroit entre les plus Illustres,
subsiste depuis trois cens vingt & six lustres.
›nument éternel d'un si long-temps passé!
:st donc pour ce sujet, que me sentant poussé,
puissant, du sublime, & relevé genie,
à sur ses autres Sœurs la celeste URANIE,
prens pour exalter son MAGNIFIQUE Nom,
trompete sonnante, & le bruyant clairon,
n que mille échos dans les vastes campagnes,
jusques aux sommets des plus hautes montagnes
: un ton éclatant & sous un air serein,
veillent pour répondre à ces bouches d'airain;
ıi ne rediront plus ce nom de ROSEMONDE
'ant de fois rechanté sur la terre & sur l'onde)
ur faire retentir du Levant au Couchant,
:luy que je m'en vay trompeter en ce chant,
ais comme je ne suis, que l'écho de tant d'autres
ıns cette conjoncture ayant besoin des vôtres,
ignez, voutes, rochers, Antres, vallons & bois,
ɔus vos resonnemens à celuy de ma voix.

Les Cieux seront ravis, & la terre charmée
D'un volume volant avec la RENOMMÉE,
Et ce saint EVANGILE aura bien tant de cours,
Qu'il sera proclamé par tous les carrefours.
C'est donc pour obéir à l'Edit de l'Oracle
(Prononcé,quand l'Amour fit son plus grãd miracle)
Que dans ce Livre ouvert (comme font les Amants
Dans une boëte d'or, leurs objets plus charmants.)
Je fay voir le portrait de l'AMANTE TRANSIE,
Naïvement tracé dans cette Poësie,
Où ma divine MUSE a voulu m'inspirer,
De chanter le sujet qui la fit tant pleurer.
Je découvre les feux, les brasiers & les flammes,
De la plus Amoureuse entre toutes les femmes,
D'un Ange corporel, dont la derniere fin,
Fut d'occuper le lieu du premier Seraphin.
Je prêche de JESUS la grande PENITENTE,
Qui me tint en travail, & la Presse en attente,
Pendant neuf fois neuf mois portée en mon cerveau,
D'où, comme une PALLAS, elle sort de nouveau.
Je produis sur les rangs l'invincible guerriere,
Dans la lice du Siecle, ayant fait sa carriere,
Dont la noble fierté par les bois & les monts,
Triompha de la chair, du monde & des demons.
Je raconte la vie estrange, aspre & severe,
De celle qui suivit son Amant au Calvaire,
Où son cœur, le plus grand qu'il venoit conquerir,
Mourut cent mille fois, en l'y voyant mourir.
Je fay plaindre & gemir la dolente Martyre,
Qui se pâme, qui meurt, qui languit, qui soûpire,
Je décris ses amours, ses transports, ses élans,
Ses ardeurs, ses regrets, ses desirs violans.
J'exprime ses langueurs,son dueil,ses défaillances,
Ses peines,ses tourmens,ses douleurs,ses souffrances,
Ses dégoûts, ses ennuis, ses complaintes, ses maux,
Et les eaux de ses feux, ou les feux de ses eaux.

:xpose aux yeux mondains, une Dame mondaine,
: la conversion fut si prompte & soudaine,
jamais on ne vid au dessous du Soleil,
ause, ny l'effet d'un changement pareil.
n'ouvre ce discours, que pour mettre en lumiere,
e que le Sauveur visita la premiere;
: luy faire annoncer sa Resurrection,
témoins de sa Mort & de sa Passion.
: publie assez haut la Femme Apostolique,
e donne au public une Sainte publique.
on vid & qu'on oüit hautement publier,
stoire qui jamais ne se doit oublier.
:nfin, je mets au jour la nouvelle peinture,
la Juifve, dont l'Art corrigea la Nature,
tableau de douleur, un miracle d'amour,
i dans un Antre Affreux s'alla priver du jour.
.a belle Madelaine errante & libertine,
ant scandalisé toute la Palestine,
de tous ses pechez eû la remission,
:i vint en ce pays faire sa mission.
Hierusalem la vid comme sa pecheresse,
Marseille l'oüit comme sa prêcheresse.
premiere abhorra ses vains déportemens.
seconde admira ses saints emportemens,
ıne vid sa jeunesse adorer cette idole,
ıutre se convertit écoutant sa parole;
la Sainte Cite' qui la mit hors de soy,
bligea la Payenne à recevoir la Foy.
uand aprés son éxil du Saint Esprit guidée,
.le fuit en Provence & quitta la Judée,
. donc elle voulut faire un si long trajet,
: fut pour achever ce glorieux projet,
Qui donna la terreur, dont elle fut saisie,
. l'Europe qui sceut le crime de l'Asie,
:rime, que l'Univers toûjours détestera,
'ant qu'à l'entour du Ciel, le Soleil roulera,

Que jusques dans la Mer, & leur mere & leur source
Les fleuves s'en iront precipiter leur course,
Tant que les Elemens se contrarieront,
Et tant qu'au firmament les Astres brilleront,
Toûjours on parlera de l'attentat horrible,
Qui d'un second chaos fit voir l'état terrible,
Deïcide, qui fit l'œil du Monde éclypser,
Voyant la mort d'un Dieu, que nous vint annoncer
La FILLE DE SION, des pechez le Dedale,
Autrefois BABYLONE, & pierre de scandale,
Avant qu'on vid changer ce charbon en rubis,
La Corneille en Colombe, & la Louve en Brebis,
Un Enfer en un Ciel, le rien en quelque chose,
Le chardon en un lys, l'espine en une rose,
En grace le peché, l'impuissance en pouvoir,
Le vice en la vertu, le chaudron en miroir,
MIROIR DE PENITENCE, & parfait & fidele,
Pour tous ceux qui voudront la prendre pour modele
Dans ce petit extrait d'un grand Original,
LA GUIDE DES PECHEURS, & leur plus beau phanal.
La COURTISANE icy SOLITAIRE & sauvage,
Plus libre que jamais en ce saint esclavage,
Faisant si bien sa Cour à son Roy, que les Cieux
Ont changé, pour la voir, tous les Astres en yeux,
Comme une Anachorette, Oreade, ou Napée,
A pleurer ses pechez nuit & jour occupée,
Qui vécut au désert l'espace de trente ans,
Pour ne jamais mourir dans l'histoire des temps.
Ces bois la font passer pour une HAMADRIADE,
Ses larmes font penser, que c'est une NAÏADE,
Venez donc curieux, & vous réncontrerez
Une Nymphe aquatique, au milieu des forests.
Marquée au coin de Dieu d'un profond caractere,
Qui porte sur son front ce mot escrit MYSTERE,
Cachet, ou Seau Royal imprimé sur sa chair,
Par JESUS reconnu, qu'elle vouloit toucher.

La colomne de feu, la volante Amazone,
pluvieuse HYADE,& la brûlante ZONE,
fontaine des feux, la fournaise des eaux,
oyseau de Paradis, la Reyne des oyseaux,
ii montoit de l'abyme, & du fond de sa Baume,
ur voler dans les airs, comme un HELIODROME,
)t fois le jour portée en ces lieux, pour joüyr
ı celeste concert, qu'on luy faisoit oüyr.
L'ARETHUSE non feinte, ou la BIBLIS certaine,
ıe le feu de l'amour fit couler en fontaine,
ınt les yeux devenus deux alambics brûlans,
ıt plûtôt distillez, qu'ils ne sont distillans.
Heroïne qui fit, plus que toute autre femme,
ı Ocean de pluye, un Mont-gibel de flamme,
ıe ARCHE, qui surmonte un deluge de pleurs,
uvée en la montagne aprés tant de mal-heurs.
Dans le sacré brasier la Salamandre humide,
ıns la mer de ses eaux l'ardente PYRALIDE,
ıi sur terre & dans l'air, n'eut autres aliments,
ıe le froid & le chaud de ces deux Elements.
L'Escarboucle embrazé, la PERLE ORIENTALE,
foyer immortel & la sainte VESTALE,
ıi conserva si bien le feu qui la brûloit,
u'il ne fut point éteint par tant d'eau qui couloit;
ı contraire plus fort par antiperistase,
redoubla l'ardeur, qui causoit son extase,
n Cygne au bord de l'eau qui pleure son destin,
n Phœnix dans les feux, comme un linge abestin,
in de s'y blanchir, estant incombustible,
e même elle est toûjours sous terre, incorruptible
C'est enfin du Lazare, & de Marthe la sœur,
ui merita d'avoir un Dieu pour défenseur,
a forte, la constante, & renommée HEBREUSE,
a beauté du desert la BELLE TENEBREUSE,
a Princesse d'Amour, la Reyne des plaisirs,
'objet de tous les vœux & de tous les desirs.

La trompette du Ciel, & le cœur magnanime,
L'ame de mon esprit, la Muse qui l'anime,
La Dame MAGNIFIQUE aux yeux de l'Univers,
La regle, la mesure, & le poids de mes vers.
CHORISTES emplumez de la divine Amante,
Celle à qui vous chantiez, & celle que je chante,
Volez à mon secours, pour me faire voler,
Et soutenez ma plume aux regions de l'air,
Venez pour m'inspirer, du vent de vôtre haleine,
Ce que fit dans les bois la triste MAGDELAINE,
Quels furent ses discours, ses peines & ses soins,
Dont vous avez esté les uniques témoins.
Charmans consolateurs de cette inconsolable,
Vous par qui sa douleur luy fut plus supportable,
Lors que vous luy causiez tant de ravissemens,
Avec vos belles voix, & vos doux instrumens,
Instruisez-moy du cours, d'une si belle vie,
Autant digne d'amour, qu'elle est digne d'envie,
Pour faire que ma main y reüssisse mieux,
Faites couler ma veine aussi-tôt que mes yeux,
Et que ma plume encor, pour être plus volante,
Soit par vôtre moyen, tout de même coulante,
Afin qu'on puisse voir par l'eau, l'encre,& le sang,
La pierre de mon cœur convertie en étang.
SAINTE,dont je commence à chanter les loüanges,
Relevez mon travail aussi-bien que les Anges,
Pour en cueillir le fruit, assistez promptement,
Et soyez ma LUCINE à vôtre enfantement.
DAME, qui de si loin êtes icy venuë
Prêcher aux Provençaux la doctrine inconnuë,
La loy de l'Evangile, & les divins decrets,
Qui se trouvent écrits dans les cahiers sacrez,
C'est de vous que j'attends l'éclat de vos lumieres,
L'ardeur & le secours de vos saintes prieres,
Pour pouvoir dignement m'ériger en Autheur,
Et faire vôtre histoire au gré de mon Lecteur,

Dans un discours devot, pur, touchant & sensible,
Esperant que par vous, tout me sera possible,
Et que je pourray bien, suivant vos étendards,
Porter dans tous les cœurs, la pointe de mes dards.
PHOEBUS je n'attēds pas que ta DAPHNE m'apprête
Un rameau de Laurier, pour en ceindre ma tête,
Et je ne puis briguer ton secours pretendu,
Pour un Livre d'Amour, qui n'est point defendu,
Mes larmes, mes amours, & mes guerres sont saintes,
Ma matiere n'est point au rang des choses feintes,
Je rejette MEDOR, ANGELIQUE & ROLAND,
Mon style n'estant point Cavalier, ny Galant,
Je me retracte icy de quantité d'ouvrages,
Satiriques, impurs, impertinents, volages,
Non plus que s'ils étoient de comptes d'Amadis,
Ou je les desavoüé, ou bien je m'en dédis.
Ce n'est plus sur les nōs des Seigneurs, ni des Dames
Que je pense trouver de justes Anagrammes.
Et ne m'amuse plus, pour me mettre en renom,
Toûjours morne & réveur, à renverser un nom.
Je ne suis plus touché, d'une sotte tendresse,
Aux mignardes douceurs de la voix de LUCRECE,
Et je ne décris point combien elle me plut,
Quand je la vis joüer des yeux & de son luth.
VALBERINTE n'est plus, ayant rompu ses chaines,
Le sujet de mes vers, ny celui de mes peines,
Et je ne chante plus LAURE à la tresse d'or,
LAURE, la chere sœur de mon cher Alidor,
Je quitte ces beautez, qu'enfin le temps efface
Ou que la mort détruit, pour prendre une autre face
Des yeux plus innocens, de plus chastes desseins,
De sentimens meilleurs & de sujets plus saints,
MUSES retirez-vous, allez bande profane,
MAGDELAINE sera ma MUSE, & ma DIANE,
C'est ici LA CLIO que j'invoque à present,
Afin que mon dessein ne soit point déplaisant,

Et que de ses grands faits, l'éternelle lecture,
Passe pour admirable à la race future,
Que ce que j'en dois dire, à qui ne l'a pas sceu,
Des siecles à venir soit toûjours bien receu.
Vous, dont l'habilité dans les beaux Arts excelle,
N'employez s'il se peut, desormais que pour elle,
Vos plumes, vos burins, vos voix, & vos couleurs,
Peintres, Musiciens, Escrivains, & Graveurs,
Historiens sacrez, Orateurs, & Poëtes,
Mêlez toûjours son nõ dans tout ce que vous faites,
Que ce soit le sujet de vos narrations,
De vos raisonnements, & de vos fictions.
Que la posterité trouve un jour cette histoire
Peinte, écrite & gravée au temple de memoire
Qu'aux villages, aux champs, aux villes, aux citez,
Ces vers soient leus, releus, citez & recitez.
Qu'en toutes les maisons, dans toutes les familles,
Ils soyent apris par cœur, des garçons & des filles;
Que tous les pelerins, & les passans aussi,
Venant voir ce saint lieu, ne chantent que cecy:
Que son Livre épargné du tems, du feu, de l'onde,
Ne prenne jamais fin, qu'avec la fin du monde,
Et que cet EVANGILE, en tous lieux annoncé
Par le fleuve d'oubly ne puisse estre effacé.
Aprés un tel souhait, le plus grãd qu'on peut faire,
LUNE interessez-vous à cette grande affaire
Et quittez vostre Ciel, pour venir m'éclairer,
S'il est vray que les vers puissent vous en tirer.
Forest, grote, desert, montagne, solitude,
L'objet & le sujet de toute mon estude,
Ne vous offensez pas si je mêle ma voix
Aux fredons naturels des chantres de ce bois,
Quand le bruit des bruyants, qui rompt vôtre silence,
Me convie à chanter, comme eux, leur excellence.
Majestueux TIRANS, venerables vieillards,
Supports silentieux de tant de babillards,

'entends des oysillons les familles nombreuses,
)e tant de Rossignols, les troupes amoureuses,
Qui par cent gazoüillis , à l'envy des pinsons,
ur vos bras verdoyans, dégoisent leurs chansons;
Quand l'oreille & les yeux jugent que vos ramages
ont assez bien d'accord avec que leurs ramages,
,t qu'ils semblent icy, par leurs tons decevants,
)u des luths animez , ou des orgues vivants,
u temps qu'un amoureux & printanier zephire,
u son du flageolet , doucement les inspire,
conter leurs Amours , d'un jargon étranger,
'antôt à la Bergere, & tantôt au Berger ;
Qui le long d'un ruisseau , vont écoutant leurs plain[tes,
n amassant des fleurs dont les rives sont peintes,
endant que leurs moutons s'y laissent enchanter,
our les oüyr comme eux , s'oublient de brouter,
t ces VOLEURS DES BOIS , ces volantes Syreines,
avissent tellement , & sont si souveraines
Que souvent les passants , à leurs charmes soûmis,
ous vos feüillages verts , demeurent endormis
Fils-Ainés,grands Enfans d'une plus grande mere,
ieux-barbons,que le tems,entretient & revere,
omme s'il n'avoit plus du respect que pour vous,
ais que rien icy bas , n'est exempt de ses coups.
Colosses Eternels , hautains, fiers , & superbes,
rands Geants , qui foulez l'humilité des herbes,
: poussez jusqu'aux Cieux , vos panaches Altiers,
omme si vous vouliez passer en ces quartiers,
ui le portez si haut sur les plus hautes nuës,
ns jamais devant eux , avoir les testes nuës
lutôt par bien-seance élevant vôtre front.
Que pour les outrager,ou pour leur faire affront,
Non point pour les morguer , ou pour leur faire tête,
Iais pour les honorer, & pour leur faire fête.
ien que vous les alliez de si prez regarder,
ôtre dessein n'est pas de les escalader,

Quoyqu'on diroit d'abord, que vôtre haute taille,
Les va prendre d'assaut, ou leur donner bataille,
Vous paroissez pourtant sur ces Monts sourcilleux,
D'aimables romodonts, & de beaux orgueilleux,
Qui vous ressouvenant de vôtre MAGDELAINE,
Semblez l'aller chercher sur la celeste plaine.
Tilleuls, Ormeaux, Sapins, Pins, & Chesnes sacrez,
Qui tenez en depost, tous ses plus grands secrets,
Faites que nous puissions sçavoir une partie,
De ce que fit chez vous la grande REPENTIE,
Confiez nous icy, sauvages confidents,
Sinon le principal, au moins les incidents.
Volumes étendus, jusqu'aux plus hauts étages,
Mis au jour pour marquer, les siecles, & les âges,
Afin de contenter ma curiosité,
Je devois m'addresser à vôtre Antiquité.
Vaine fille de l'air, sçavante Bocagere.
Qui redisois les mots de l'étrange étrangere,
Aprés avoir oüy conformément au sens,
D'un funebre discours, les lugubres accents,
Qui faisoient retentir de tous côtez la voute,
Nymphe, écoute-moy-bien, afin que je t'écoute,
C'est à vous maintenant, de me les repeter,
Arbres, Cavernes, Echô, que je viens consulter,
Ce sera donc au nom, de la sainte TRIADE,
Que je commenceray cette MAGDELAIDE,
L'histoire & le recit des faits de MAGDELON,
Saintement achevez, au pied du SAINT PILON,
Sous le toit, le couvert, le lambris & le Dome,
D'un vaste & haut Rocher, nommé la Sainte BAUME,
Où cette aigle vola, pour y faire son nid,
Quand l'amour à son Dieu, si fortement l'unit.
Dans le plus beau terroir de la belle PROVENCE,
Une haute montagne entre toutes s'avance.
Portant si bien son bois, jusqu'au milieu des Airs,
Qu'il semble qu'elle soit, le thrône des Deserts.

i ne veut point ceder à ceux des Tebaïdes,
lu sang & des pleurs, des Penitents humides,
s qu'une femme icy, par ses rudes efforts.
.t servir d'exemplaire aux hommes les plus forts,
venant la rigueur des plus austeres Moines,
: des HILARIONS, des PAULS, ou des ANTOINES,
ces extenuez, languissans & transis,
.taires, pleureux, taciturnes, assis.
ces pauvres plaintifs, & saints Archimandrites,
plus mortifiez d'entre tous les Hermites,
diges étonnans de tous les temps passez,
'aprés ses passe-temps, MARIE a surpassez.
Ce fut en ce lieu même, où nôtre PENITENTE
alut se confiner pour en être habitante,
nirable sejour, d'horreur & de plaisir,
la Terre & du Ciel, l'amour & le desir,
toûjours elle avoit, comme dit son Histoire,
ı Ame en Paradis, son Corps en Purgatoire,
ır le faire brûler d'un feu de Charité,
:és celuy d'Enfer qu'elle avoit merité.
C'est, dis-je, en ce climat, que l'illustre bannie,
rée entierement de toute compagnie,
:achée au cachot, qu'elle vint habiter,
neura si long-temps sans jamais le quitter,
ıdant six vingt saisons, plus mauvaises que bõnes,
ẽte Printẽps sans fleurs, & sãs fruits trẽteAutõnes,
out autant d'Estés, pour elle, sans moissons
ffrant de trente Hyvers, la neige & les glaçons,
ses repas n'estoient que des herbes sauvages,
son lict, de repos, les rochers, de bocages
i pour rien, lui loüoient une maison de bois,
ferable aux Palais des Princes & des Rois.
voicy dõnc Recluse en cette grote sombre,
mme les morts du siecle ensevelis dans l'ombre,
y voyant rien du tout des yeux de son esprit,
e l'amour & la mort de son cher Jesus-Christ,

Ils lui servent tous deux comme d'un double livre,
Dont l'un la fait mourir , & l'autre la fait vivre,
Considerant toûjours sur ce portrait divers,
Ou le beau de l'endroit, ou le laid de l'envers,
Elle voit & revoit, ces differentes faces,
Et n'a pour ses miroirs,que ces ardentes glaces.
Ce tableau qu'elle prend d'un & d'autre côté,
Luy peint de son Amant, l'horreur & la beauté.
Tantost le faisant voir sous sa plus belle forme,
Et presque en même temps horriblement difforme,
Ou beau comme au THABOR, s'estant transfiguré.
Ou laid comme au CALVAIRE & tout defiguré,
Tantost sous sa dorée & riche chevelure,
S'en figurant icy l'éclatante figure,
Sous cette majesté,sous ces beaux yeux vainqueurs,
Qui menoient en triomphe & les yeux & les cœurs.
Puis sous un espineux & piquant Diademe,
Les cheveux attachez, meurtry, sanglant & blême,
Et ses yeux , à demy de la tête sortis,
Deux êtres éclypsés, deux flambeaux amortis.
Puis au temple,& par fois dans la place publique.
Charmant par ses regards, & par sa Rhetorique,
Et l'oreille, & les yeux de tous ses Auditeurs,
Qui sont de ses discours autant d'admirateurs.
Mais, venant au revers , & tournant la medaille,
Elle l'entend crier, au fort de la bataille,
Au milieu des larrons , des tyrans , des bourreaux,
Environné de loups,de chiens,& de taureaux.
Puis suivy d'une troupe obligeante & civile,
Elle le voit aller triomphant dans la ville,
Au doux bruit des Pæans, des acclamations,
Jointes à l'Hosanna des benedictions.
Aprés un si beau temps, elle voit les tempestes,
Et n'entend que clameurs,fanfares & trompétes
Blasphemes, sifflements, injures, & mépris.
Dans la confusion, le desordre & les cris.

Puis elle pense voir cet homme incomparable,
iez Simon le Lepreux, qui le traite à sa table,
ì tous les commenseaux, & tous les conviez,
:çoivent le plus grand des honneurs enviez,
Et puis sur une Croix, en ce lit de parade,
ì souffrant pour guerir la nature malade,
le mit aux abbois, aprés qu'il eut goûté,
: vinaigre & le fiel, qui lui fut presenté.
Lors que de cet objet, elle veut se distraire,
ιy voit ressusciter le Lazare son frere.
ıand, d'une voix bien haute, & d'un divin effort,
l'appelle, & l'arrache aux griffes de la mort.
Puis tournant le feüillet, & lisant l'autre page,
le voit la mort peinte, en son propre visage,
comme, par un coup, qu'elle n'attendoit pas,
luy même senty la rigueur du trépas.
MAGDELAINE en ce lieu, repasse en sa memoire,
out ce qui se passa dans la tragique histoire,
lui semble toûjours de voir ce Roy des Roys.
ourant pour son salut, dans les bras d'une Croix.
En cette solitude, où tout est en silence,
le luy voit donner ce rude coup de lance,
ui pour ouvrir son cœur, lui vint percer le flanc,
'où l'on vit découler les restes de son Sang,
ette liqueur s'estant tout-à-fait écoulée,
ɔrs qu'avec tant d'effort, la Croix fut ébranlée,
prés cette secousse, & subit tremblement,
ui la fait même encor trembler à tout moment,
et objet est si fort present à sa pensée,
ue ce n'est plus pour elle, une chose passée.
enouvellant toûjours, par sa compassion,
e triste souvenir de cette Passion.
Puis aprés son esprit, toûjours à la torture,
'a suivre le Corps Saint, jusqu'à sa sepulture,
)ù, la peur, la pitié, l'amour, & la douleur,
ui font perdre la voix, avecque la couleur.

C'eſt à ce monument, qu'elle meurt, & ſe pâme,
Y laiſſant tout ſon cœur, auſſi-bien que ſon ame,
Quand elle reflechit, que c'eſt pour ſon peché,
Qu'on vit en ORIENT, ce beau Soleil couché,
Accident, OCCIDENT de cette belle Etoile,
Qui lui fit déchirer, comme au temple, ſon voile,
Elle ſonge toûjours, à conſerver ce corps,
Le plus grand de ſes biens, & de tous ſes treſors,
Sans épargner onguent, ni drogue Aromatique,
Pour l'oindre, & l'embaumer, d'un parfum Magnifi-[que,
Comme ſi de ſes yeux, elle le voyoit-là,
Où l'Ange du tombeau, la vit, & lui parla.
C'eſt pourquoi ſuccombant, ſous le faix, qui l'atterre,
Elle veut deſormais, vivre & mourir ſous terre,
Et ne s'entretenir, qu'avecque ſes ennuis,
Sans vouloir diſcerner, les jours d'avec les nuits,
Ny pouvoir s'empêcher, dans cette même grotte,
De demander tout haut, & reclamer ſon hôte.
S'addreſſant aux Rochers, aux Montagnes, aux Bois,
Ainſi qu'elle avoit fait, à lui-même autrefois,
Lors qu'en un Jardinier, elle ne peut connêtre,
Les traits, ny la façon de ſon aymable maître,
Qui, de trop prés de ſoy, la voyant approcher,
Lui dit, la repouſſant, de ne le pas toucher;
Toutefois encor bien, qu'il l'en eût empêchée,
Elle fut cependant, de luy-même touchée,
Ainſi comme elle penſe, à ce bien-fait ſi prompt,
Elle reſſent encor, ſes doigts contre ſon front,
Lors qu'aprés les trois jours, ſon Sauveur reſſuſcite,
Et luy rend auſſi-toſt, ſa premiere viſite.
C'eſt icy que laiſſant le tableau des douleurs,
Elle ſemble donner, quelque tréve à ſes pleurs,
Ce miroir enchanté, par tant d'innocents charmes,
Lui fait voir un ſujet de ſuſpendre ſes larmes,
C'eſt à dire JESUS, l'objet de ſon amour.
Qui vient comme un Soleil, lui redonner le jour.

:lle se le dépeint, en cet état de gloire.
ıprés l'heureux succez, de sa grande victoire,
)ui le rendit vainqueur,& le fit triompher,
'es noires Legions, aux faux-bourgs de l'Enfer,
t se le represente, en ses clartez plus vives,
rêt à monter au Ciel, sur le MONT DES OLIVES,
›our y faire une entrée,aprés tant de travaux.
lus belle mille fois, que celle des RAMEAUX,
lle lui voit de là, prendre au dessus des nuës,
es routes aux Mortels, jusqu'alors inconnuës,
uand aprés ses exploits ce grand Aigle,à ses yeux,
envole,& prend l'essor jusqu'au plus haut des Cieux,
.le admire en esprit, la pompeuse demarche,
: le train glorieux,qui vient aprés cette Arche,
ı course & l'attiral, de ce Sacré vaisseau,
ui vogue dans les Airs, par un chemin nouveau:
onc en ce même endroit, ces plaines Azurées
›nt des yeux de son Ame, encore mesurées,
: qui la tient toûjours, dans un ravissement,
ui fait tout son plaisir, comme tout son tourment.
Et voilà les emplois, que cette Penitente,
end pour s'entretenir, si triste & si contente,
ıminant apart soy, tant d'étranges revers,
scandale des Juifs, & de tout l'Univers,
ɔnt elle avoit été le témoin oculaire,
it dans HIERUSALEM, ou bien sur le CALVAIRE,
ıchant si bien par cœur, tout ce qui s'y passa,
ı'elle retient encor le fer qui la blessa.

LA MADELAINE.

LIVRE SECOND.

C'Est pour ces grãds sujets, qu'on la voit reculée
Au fond de cette Baume, où toute échevelée,
Elle git de son long, sur ce rude pavé,
Que son corps, ou ses pleurs, semblent avoir cavé,
Ne voulant reposer, qu'en cette dure couche,
Où, (les larmes aux yeux, les plaintes à la bouche,
Une main sous la tête, & les cheveux rempants,
Jusques à ses talons, en façon de serpents,)
Elle veut pour soûtien, & de fleurs & de pommes,
Languissante d'amour, seule, & bien loin des hõmes,
Se tenant au dessous de cet affreux Rocher,
Son Dome, son Couvert, son Lambris, son Plancher,
Sa Chambre, sa Maison, son Cabinet, sa Sale,
Son Toict, son Pavillon, & son Imperiale,
Son Palais, son Jardin, son Champ, sa basse-Cour,
Son Château, son Rempart, son Donjon, & sa Tour,
Son Alcove, son lit, son fort, sa Citadelle,
Son Temple, son Autel, & toute sa Chapelle,
Où la nuit par un trou, tout-à-fait obligeant,
La Lune luy fournit, une lampe d'argent,
Puis le jour, le Soleil, son frere, à l'ordinaire,
Vient par ce même endroit, préter le luminaire.
Pour cierges, ou flambeaux, en de si sombres lieux,
On peut voir seulement, les éclairs de ses yeux,
Qui sont les Benitiers, d'où coule l'eau benite,
Qui chasse le Demon, jusqu'au fond de son gite.

a Croix ne manque pas, dans un Temple si Saint,
Ny le tableau non plus, sur sa face dépeint
En ce saint Hermitage, on n'entend autre cloche,
Que le bruit de l'Echô, qui resonne en sa Roche,
Qui répond nuit & jour, avec ses tristes sons,
Apprend d'elle, repete, & redit ses LEÇONS,
Qui sont, comme je croy, celles DE JEREMIE,
Tant sa voix me paroit, de la joye ennemie,
Car j'entends à la fin, dans son affliction,
Deux fois JERUSALEM, par repetition.
Dans ce TEMPLE vivant, que tant de zele anime,
Son esprit est le PRESTRE, & son corps la VICTIME,
Son amour est le FEU, son cœur est L'ENCENSOIR,
Fumant par ses soûpirs, du matin jusqu'au soir,
Quand elle y fait brûler, le sacré Thymiame,
De la haute Oraison, qui réjoüyt son ame,
Qui comme un grain d'encens, jetté sur le charbon,
Plus elle est embrasée, & plus elle sent bon.
Elle a pour tout son chant, Hymnes, & Psalmodie,
Ses retractations, & sa PALINODIE.
Si dans ce lieu l'Autel a quelque parement,
L'OR de ses blonds cheveux, en fait tout l'ornement,
Ou ce que la Limace, ARGENTE de sa bave,
C'est tout ce qui s'y voit, de pompeux & de brave.
Au pied d'un CRUCIFIX, une TESTE DE MORT,
Ou de MORTE plutôt, lui declare son sort,
Y voyant sur son front, ces paroles écrites,
Qu'avec elle LECTEUR, il faut que tu medites.
„ *Dans les trous de mes yeux, & sur ce crune ras,*
Vois, comme je suis morte, & comme tu mourras,
J'avois eu, comme toy, la chevelure blonde,
Les brillans de mes yeux, ravissoient tout le monde,
Maintenant je ne suis, que ce que tu peux voir,
Sers toy doncques de moy, comme de ton miroir.
Sur ce portrait sans masque, où tout lui peut parétre,
Elle voit ce qu'elle est, & ce qu'elle doit être,

Et regardant toûjours, ce tet de trépassé,
Elle voit le FUTUR dans ce PRESENT PASSE',
Cependant que le Tronc de cette affreuse tête,
N'est plus dans son tombeau, qu'un reste de squelete
Encor bien qu'elle eût eu, le port, la majesté,
La grace,& les attraits, d'une rare beauté.
Qu'elle eût été possible, autrefois couronnée,
Ou de chapeaux de fleurs, & de roses ornée,
Que mille Adorateurs, de ses yeux embrasés,
Se fussent trouvez pris, dans ses cheveux frisés.
C'est ce que fait MARIE, & ce qu'elle contemple,
Dans ce trou,qui lui sert, d'Oratoire,& de Temple,
C'est ainsi que pensant, ce qu'elle fut jadis,
Elle fait de ce coin, un petit Paradis.
Y recevant du Ciel, la celeste rosée,
Comme la MERE PERLE, au Soleil exposée,.
Ou, bien qu'elle ait toujours,la mort devant les yeux
Son esprit toutefois, vole, & vit dans les Cieux,
Ce visage changé, luy fait changer de face,
Et sa neige se fond, auprés de cette glace,
Ses yeux,comme Alambics, qui coulent nuit & jour
Font distiler l'eau rose, au feu de son amour,
Dont la suave odeur, s'épendant par sa BAUME,
L'encense, la remplit, la parfume & l'embaume.
Et comme la rosée, épanchée au matin,
Fait les pleurs de la nuit, répandus sur le Thin,
Lors que du jour vermeil, elle pleure l'absence,
Desire son retour, & cherche sa presence,
De même MAGDELAINE, en cette obscurité,
(Pendant que son Soleil lui cache sa clarté,
Et pour un peu de temps,la prive de ses charmes)
Arrose sans cesser, la terre de ses larmes,
Enfin ayant ces yeux, en cette eau tout confits,
Se fond, & se confond, au pied du CRUCIFIX.
C'est dans cet Abbregé, de toute la Sagesse,
Qu'on voit étudier, la grande pecheresse,

C'est dans ce LIVRE ROUGE, ouvert de toutes parts,
Qu'elle apprend le secret, & l'Art de tous les Arts,
C'est sur ce parchemin, tout percé comme un crible,
Qu'elle peut voir le jour du jugement terrible,
Et c'est sur ce portrait, ou mort, ou bien mourant,
Qu'elle aprend à mourir comme ce Conquerant,
C'est ainsi qu'elle trouve, en cette tragedie,
De toutes les vertus, une ENCYCLOPEDIE,
Et c'est sa discipline, & tous ses châtimens,
Qui luy font commencer, ces rudes RUDIMENTS,
Pour de là, s'élever, aux sciences plus hautes,
Et pouvoir discerner, la moindre de ses fautes.
Dans cette BASSE CLASSE, elle veut corriger,
Ses manquemens commis, d'un esprit trop leger,
Quoyqu'elle soit rampante, & parmy la poussiere,
Elle n'a dans sa course, aucune devanciere,
Et jamais aucune autre, aprenant sa leçon,
N'alla de même pas, ny de même façon,
A peine croiroit-on, combien elle profite,
Quoy qu'elle soit encor novice, ou NEOPHYTE,
Mais dans l'obscurité, d'un Ciel cimmerien,
Ce qui la fait trembler, pour son GRAMMERIEN,
C'est de voir, par un CAS, du tout déraisonnable,
Que son amour lui rend, la mort INDECLINABLE;
Et qu'actif comme il est, aussi-bien, qu'excessif,
Il le rend à ce point, d'impassible, PASSIF.
O que l'amour est grand, & la douleur amere,
Quãd un VERBE PASSIF, fait toute sa GRAMMAIRE.
LA MUSE pour cela, me dit, non sans raison,
Que toûjours LA PREMIERE est sa CONJUGAISON,
Que c'est ce qui la rend, toute THEOLOGALE,
Et qu'elle se tient là, pour être sans égale,
Qu'elle auroit de la peine, à faire un autre pas,
Avançant d'autant plus, qu'elle n'avance pas,
Qu'elle passeroit bien, jusques à la seconde,
Mais qu'elle ne veut pas, qu'une autre la seconde.

Que ce poste choisi, sans peine & sans danger,
Est trop avantageux, pour le vouloir changer,
Sçachant bien qu'en aimant, elle peut tout prétendre,
Cōme tout ENSEIGNER, tout LIRE, & tout ENTENDRE,
Pendant qu'elle s'occupe, à punir le forfait,
De son TEMS PRETERIT, qui ne fut qu'IMPARFAIT;
Tems, de qui le FUTUR, reparera les pertes,
Par tant d'afflictions, & de peines souffertes,
Et le PRESENT est tel, que c'est l'INDICATIF,
D'une amour, qui s'en va, jusqu'à L'INFINITIF.
Puis, par un OPTATIF. *Ah plût à Dieu,* DIT-ELLE,
Que je n'eusse jamais, été si criminelle,
Ou que mon crime au moins, se trouvât effacé,
Pour pouvoir appaiser, mon Dieu tant offensé.
Prenant avec plaisir, dans l'ardeur, qui la brule,
Le FOUET pour Discipline, & la Croix pour FERULE,
Voyant donc ses pechez, n'avoir que trop de poids,
Elle veut demeurer, à cette SAINTE CROIX,
Afin que ce fardeau, qui tout autre, Accravante,
Les rende plus legers, comme elle, plus sçavante,
Repassant tous les jours, ce divin ALPHABET,
Qu'elle voit de son long, couché sur un gibet,
Alphabet composé, seulement d'une lettre,
Qui fait tout son bonheur, & d'où dépend son être,
Par cette même lettre, elle comprend qu'enfin,
L'ALPHA c'est son principe, & L'OMEGA, sa fin,
Direz-vous-pas aprés, qu'icy nôtre ECOLIERE,
Faisant de la façon est vrayment SINGULIERE,
Si pour garder l'éclat de cette qualité,
Elle a quitté le Monde, & sa PLURALITE'.
Devant ce CRUCIFIX, qu'elle a pour sa SYNTAXE,
Se blâme, se meurtrit, se condamne, se taxe,
Mais c'est dans un DEGRE', du tout SUPERLATIF,
En tournant contre soy, toujours L'ACCUSATIF,
Comme vous allez voir, dans la Plainte exemplaire,
Qu'elle fait à son Dieu, pour fléchir sa colere,

.econnoissant son bien, à son chef incliné,
omme ce beau Soleil, pour elle a DECLINE',
ouvent le GENRE humain, de la gueule effroyable,
u monde, & de la chair, aussi bien que du Diable,
touffant ce Cerbere, & le mettant aux fers,
lalgré sa triple gueule, & le Roy des Enfers.
Donc MARIE attentive, à mediter ce THEME,
estime détestable, & digne d'Anatheme,
à de tous ses pechez, pesant la QUANTITE'
es trouve sans MESURE, en leur enormité,
ins crime, ny raison, & qui plus est sans NOMBRE,
'ne reigle, sans REIGLE, & pour cela si sombre,
u'elle n'y comprend rien, dans ses ravissemens.
ouvent interrompus, par ses gemissemens.
Si dans ce bel employ, sa vie est PURGATIVE,
'est pour se preparer, à L'ILLUMINATIVE,
t c'est ce qu'elle fait, prés de l'HUMANITE',
iseparable en tout de la DIVINITE'.
Ayant ainsi passé, cette CLASSE HISTORIQUE,
ar ses tristes propos, elle entre en Rhetorique,
ù pour y profiter, & pour la faire mieux,
ı langue, à ce sujet, luy sert moins que ses yeux,
Aprés tous ses progrez, elle se glorifie,
e vacquer toute entiere, à la *Philosophie*,
ous ce divin *Regent*, & sage *Professeur*,
'ont la *Chaire* est la Croix, que tient ce Defenseur,
ui défend, & soûtient, de *Theses* admirables,
ontre ses ennemis, les plus considerables,
ù, le voyant si bien combatre & triompher,
IARIE aprend de luy, l'Art de Philosopher,
RT, qui n'est pas commun, & pratique nouvelle,
'oute *Metaphysique*, ou bien surnaturelle,
lle tire de là, son plus fort Argument,
our prouver que son cœur, est tout à son Amant,
uis, comme elle le voit tombé dans l'Agonie,
le desire rien tant, que de s'y voir unie,



Et ne voulant qu'aucun, vienne la surmonter,
Pour dévancer toute autre, elle tache monter,
C'est là, qu'elle devient, toute *Contemplative*,
Ayant déja passé dans la vie unitive,
Parvenuë à son but, avec tant de secours,
Elle veut commencer, un plus glorieux *Cours*,
Dans le chemin du Ciel, & c'est *L'Astrologie*,
Pour entrer par apres, dans la *Theologie*,
C'est le dessein qu'elle a, d'y passer desormais,
Le reste de ses jours, sans en sortir jamais,
Ne direz vous donc pas, aprés un si bel ACTE,
Qu'estant si bien aprise, elle est *Theodidacte*,
Qu'elle aprend tout par cœur, & recite si bien,
Qu'ayant commis le mal, ne fait plus que le bien,
Autrefois libertine, elle n'est plus discole,
Parfaitement docile, en la divine Ecole,
Heureuse mille fois, d'avoir pour Precepteur,
Ce grand Maître d'Ecole, & celebre Docteur,
  Voicy donc la Colombe, aux trous de cette pierre.
Qui ne fait que gemir, comme l'Apôtre *Pierre*,
Luy pour avoir nié, celuy qu'il connoissoit,
Elle pour avoir fuy, celuy qui la chassoit.
L'amour, & la douleur, l'ayant souvent contrainte,
De faire à son Amant, cette amoureuse PLAINTE.
  ,, Cher Epoux, disoit-elle, adorable flambeau,
Daignez me visiter, en ce triste tombeau,
Puis que vôtre Soleil, qui fait le tour du monde,
Ne sçauroit m'éclairer, en ma grote profonde,
Les ruisseaux qui sont faits, pour m'aprendre à pleurer
Par le bruit des cailloux, semblent en murmurer,
Et se plaindre en passant, de ce que ce bel Astre,
Ne paroit point encor, touché de mon desastre.
Mais dois-je desirer, (ô mon tres-cher Epoux)
Qu'il fasse autant pour moi, cóme il a fait pour vous,
Je ne merite pas, que le Soleil s'afflige,
Comme du temps qu'il vit, cet effroyant prodige,

Quand vous futes reduit, jusqu'aux derniers abbois,
:t contraint d'expier, sur cet infame bois.
Couvrant d'un crépe noir, sa perruque dorée,
\ qui la vôtre étoit ; à bon droit comparée,
Doit-il prendre le dueil ? Non, il ne le doit pas,
Ne l'ayant jamais fait qu'à vôtre seul trépas.
ussi ne crois-je point, que ma vie étant morte,
.e sien fusse plus grand, que celui que je porte,
l est vrai, je le vis, cét Astre s'éclipsa,
:t je ne le vis point ; quand mon Dieu trépassa,
e vis aussi pâlir, pour la même infortune,
De crainte, & de regret, sa triste sœur, la Lune,
Quand le Soleil troublé, cessant d'être serein,
embla vouloir mourir, avec son Souverain.
,, Helas ! il me souvient, des épaisses ténébres,
Qui firent, en plein jour, tous les objets funébres,
Quand le voile du Temple, au milieu déchiré,
Le Soleil se voila, vous voyant expiré.
Quand les Cadavres vûs, hors de leur sepulture,
Augmenterent l'horreur de toute la nature,
Quand tout fut en desordre, & que l'on vit en deux,
:t les rochers brisez, & les cailloux fendus.
,, Il me souvient encor, s'il faut que je le die,
De cette si sanglante, & haute TRAGEDIE,
Seule cause des pleurs, qu'en ce lieu je répends.)
Que l'amour fit *joüer*, à vos propres *dépends*,
Sur l'infame échafaud, & funébre *Theatre*,
Où l'on vous vit mourir, triompher, & combattre,
Il me semble de voir, & d'entendre à tous coups,
Tout ce qui se fit lors, & se dit contre vous,
Pendant qu'on vous voioit ; pour mon libertinage,
Representer en Croix, ce triste *Personnage*,
Et que dans cét état, ô comble de tous biens.
On vit vos yeux mourants, autrement que les miens.
Sans que pourtant, *Seigneur*, la cause en fut contraire,
Puis qu'à vous, comme à moi, l'Amour les faisoit faire

Que dis-je, Mal'heureuse ? Ah ! je sçai bien pourquoi,
Il est vray que l'amour, les vous fit comme à moy,
Mais qu'est-ce que j'avance, insensible, insensée !
Ne punirez-vous pas, une telle pensée ?
O beaux yeux, vous mourez, & vous perdez le jour,
Pour les miens qui vouloient, faire mourir d'amour,
Pour ces deux criminels, ces coupables Illustres,
Qui, même sous vos daiz, jusque dans vos ballustres,
(Sans plus considerer, le Temple, que l'Autel,)
Ont à tant de vivants, donné le coup mortel,
Quand cette pecheresse, & grande criminelle,
Dans les lieux les plus Saints, joüoit de la prunelle,
Quand ses yeux animez, rendoient l'homme Animal,
Et causoient par leur veüe, un invisible mal,
Basilics, qui tuoient, non les Corps, mais les Ames,
Stellions, qui vivoient, non des eaux, mais des flâmes,
Et vains Emerillons, dont la vivacité,
Mettoient par tout le feu, qu'ils avoient excité,
Dois-je donc pas chercher, de remedes contraires,
Et châtier dans l'eau, ces deux Incendiaires,
Oüy, vous par qui le monde, étoit ensorcelé,
Yeux, vous serez noyez, pour avoir tant brûlé.

„ Fol amour, rõps ton Arc, tes fléches, & ta corde,
Aprés que mon Sauveur, m'a fait misericorde,
Ne sois plus aveuglé, déchire ton bandeau,
Pour remarquer en moy, ce changement nouveau,
Voy, que reconnoissant, où tu me voulois mettre,
Je t'ay congedié, pour suivre un autre maître,
Ouvre tes yeux, & voi, que les miens sont ouvers,
Pour ne te regarder, jamais que de travers,
Pour te montrer au doigt, & te faire la nique,
N'experimentant plus, ton pouvoir tyrannique,
Dépuis l'heureux moment, que tes sales flambeaux,
Ont été tous éteins, dans la mer de mes eaux,
J'ay veu l'aveuglement, les maux & la misere,
De tous les Courtisans, de ton infame mere,

Qui

ui tous, en la servant, sont enfin devenus,
'esclaves, & captifs, victimes de VENUS,
'atends donc plus de moy, ni vœux, ni sacrifices,
: viens de renoncer à tous tes malefices,
les yeux, ces deux Sorciers, dont je veux me venger,
u lieu d'être brûlez, se verront submerger,
yant pris le dessein, de noyer dans mes larmes,
eur Art diabolique, avec que tous leurs charmes.
uand ces beaux malheureux, tant de fois profanez,
erront la Rose morte, & les Lys tout fannez,
aisant faire naufrage, aux Pyrates infames,
our avoir mis au fond, & fait perir tant d'Ames,
our avoir accroché, ceux qui ne se gardoient.
es Javelots, des Dards, ou regards, qu'ils dardoient,
'orturant les Esprits, par tant de faux martyres,
Malgré leur conducteur, ces deux méchans navires,
eront eau de par tout, fondus d'humidité,
le prenant que ces bains, pour leur infirmité.
t ces deux moribonds, pour se remettre en vie,
près un FEU de mort, verseront l'EAU DE VIE.
eur étant ordonné, du Roy des Medecins,
e n'être desormais, que canaux, ou bassins;
u bien des Aque-ducs, pour faire deux fontaines,
ui coulant des fourneaux, seront des PYROCRENES,
'est là, que tu pourras, volage CUPIDON,
n consumant ton Aile, amortir ton brandon,
a-t'en donc loin d'icy, retire toy, profane,
a-t'en, je ne suis plus, la grande COURTISANE,
i ce n'est de mon DIEU, mon SAUVEUR, & mon ROY,
our qui je meurs d'Amour, aussi bien que d'effroy.
Mon occupation, n'est plus, qu'aimer, & craindre,
angloter, soûpirer, gemir, pleurer, & plaindre,
imer un Dieu d'amour, qui seul doit être aimé,
uisque cet ANTEROS, t'a si bien desarmé,
Mais en aimant aussi, craindre un Dieu des Armées,
Qui sent de mes pechez, les épaisses fumées,

Exhalaiſon puante, & noiratre vapeur,
Qui jusqu'à lui montée, en augmente ma peur,
Capable de former, les Carreaux & la Foudre,
Que ce Dieu peut lâcer, pour me reduire en poudre.
„ Adieu donc, vanitez, damnables inſtruments,
Pour détruire & non pas, pour inſtruire d'Amants,
Arriere pour jamais, frivoles bagatelles,
Je veux vous abhorrer, tant que vous ſerez telles,
Vaines illuſions, amuſements maudits,
Qui pouvez nous priver des droits du Paradis.
Delices d'une chair, qui n'eſt que pourriture,
Contre le Createur, & pour la creature,
Ne me chatoüillez plus, d'un plaiſir criminel,
Qui merite le feu, d'un braſier Eternel.
Les maux que j'ai commis, ſans meſure, & ſans nôbre,
Seront enſevelis, dans cette grotte ſombre,
C'eſt icy que je veux, établir mon repos,
Faire mourir ma chair, & pourrir tous mes os.
Puis que mon Dieu permet, que je trouve ici proche,
Une pierre pour lict, & pour chambre, une Roche,
Je ne me couvriray, que de mes longs cheveux,
Icy mon pain ſera, la cendre de mes feux,
Et pendant mon ſejour, en ce lieu ſi ſauvage,
Mes pleurs, ou ma ſueur, feront tout mon breuvage,
Ma converſation, & tous mes entretiens,
Ne ſeront plus, qu'au Ciel, d'où j'ay ce que je tiens.
„ Je ne veux employer, mes éternelles veilles,
Qu'à contépler d'un Dieu, les plus hautes merveilles.
Mediter que c'eſt lui, qui voulut pour mon bien,
Tirer tout ce grand tout, de l'abiſme du rien.
Et qu'il a ſuſpendu, cette terreſtre maſſe,
Peſante comme elle eſt, au milieu de la place,
Où balancée en l'Air avec ſon propre poids,
Il la porte, ſoûtient & tient ſur ſes trois doigts.
Depuis qu'en un inſtant, ſa parole feconde,
Mit ce Monde en lumiere, & la lumiere au Monde,

ɛallant les beautez, les traits, & la hauteur,
'e ce grand Livre ouvert, qui l'a pour son AUTEUR
ɪù, les Astres rangez, sont les beaux Caracteres,
:hiffres, ou lettres d'or, qui prêchent ses Mysteres.
Quand ce grand Architecte en faisant son métier,
Mit les quatre Elements, chàcun en son quartier,
es tenant tous en paix, quand ils se font la guerre,
Qui se voit entre l'eau, le feu, l'air, & la terre.
L'AIR, & le FEU, faisant LE DESSUS, en tout lieu,
ET LA TERRE avec L'EAU, la BASE & le milieu,
Entretenant ainsi, les amitiez contraires, [freres
Où discordants accords, des deux sœurs, des deux
Qui voulant se détruire, & ne pouvant jamais,
Se font toûjours la guerre, afin d'avoir la paix.
„ Aprés les Elemens, je considere encore,
Dans les plus beaux matins, la pompe de l'AURORE,
Si-tôt que cette belle, ouvrant son Pavillon,
Vient semer sur l'Azur, son riche vermillon,
Pendant qu'on ne voit plus, paroître les Etoilles,
Qui perdant leur clarté, trouvent toutes des voiles,
Et puis se vont cacher, la honte sur le front,
N'osant plus se montrer, aprés un tel affront.
Mon cœur tressaillit d'aise, à l'aspect qui le touche,
Admirant cette fille, au sortir de sa couche,
Dans son dés-habillé, de rouge cramoisy,
Où de jaune doré, que son pere a choisi,
Avec sa Coëfe d'or, & sa jupe éclatante,
Aprés avoir tenu, tout le monde en attente;
Je la vois donc d'icy, monter sur l'Horison,
Pour venir délivrer, la Nature en prison,
Chasser bien loin de soy, l'ombre qui la devance,
Qui connoit le repos, & garde le silence,
Et remettre en son jour cét excellent tableau,
Charbonné par la nuit, avec son noir pinceau.
„ Le jour ayant vaincu, cette Reine des Mores
J'admire quelque-fois, le Roy des Meteores,

Ce bel, Arc tout remply, de charmes & d'attraits,
Qui n'a jamais usé de cordes, ny de traits,
Croissant, qui ne peut croître,& Pont,qu'aucun ne passe,
L'Ambassadeur de paix, le Nonce de la grace,
Cét Iris, ce beau rien, sans or, si bien doré,
Sans aucun Coloris, si peint, & coloré.
Merveilleux demy-cercle, & brillante ceinture,
D'un neant, si pompeux, l'apparente peinture,
Iris, qu'on ne voit pas, plutôt épanoüir,
Qu'on peut dire qu'il est, prêt à s'évanoüir,
Qui paroissant en l'air, tout-autre que soy-même,
Semble le couronner, d'un vaste Diademe,
Admirable trompeur, qui, par ses faux-Apas,
Faisant voir ce qu'il est, montre ce qu'il n'a pas,
Paroit, & disparoit, tout de même qu'un songe,
Et peut-être appellé, veritable mensonge;
Puisque dans un moment, il ôte le bandeau.
Et nous fait voir enfin, que tout n'étoit que d'eau,
Ce qui me represente, & l'éclat & la pompe,
Du triomphe pleurant, du monde, qui nous trompe.
,, Je ne puis m'empêcher, si je leve les yeux,
De contempler encor le bel ordre des Cieux,
Leur branle continu, leurs éternelles danses,
Leurs revolutions, & toutes leurs cadanses,
Qui n'ont aucun repos,que dans le mouvement,
Ce beau lambris des Cieux, ce doré Firmament.
Sur qui l'on voit briller, tant de torches luysantes,
Que conte sans erreur, soit fixes, soit errantes,
Celuy qui planta-là, tant de beaux cloux dorez,
Pour être d'icy bas, des mortels admirez.
Phares des tours du Ciel, lampes inextinguibles,
Qui rendent sans rien voir, toutes choses visibles,
Celui qui va le jour, celle qui va la nuit,
La mere du silence, & le pere du bruit.
Ce Chandelier si grand, ce petit luminaire,
Qui se suivent si bien, dans leur train ordinaire.

'e ne sçaurois assez, admirer ce beau tour,
Qu'ils font sans se lasser, en se faisant l'Amour.
,, Si mon esprit s'en va, jusques dans l'empirée,
)ù mon Sauveur monta, pour faire son entrée,
l me souvient toûjours, de l'avoir veu partir,
.prés ce grand combat, qui le rendit martyr.
:t même je ne puis, ôter de ma pensée,
Cette mort qu'il souffrit, pour ma vie insensée.
e repasse toûjours, sur ce triste accident,
Qui fit de deux Soleils, remarquer l'Occident,
)étruisant tout d'un coup, un si beau Parelie,
) bacchante fureur ! furieuse fôlie !
Qui fit que l'œil du monde, ombragea ce forfait,
Voyant mourir en Croix, celui qui l'avoit fait,
:n ce temps où l'on vit, ce cruel Deïcide,
:t l'horrible attentat, contre un divin Alcide,
Que mes crimes passez, & mes pechez commis,
.ivrerent aux fureurs, de tous ses Ennemis.
Mes nœuds,mes brasselets,mes cheveux & mes chaî-
)nt fait,ou bien filé, ses cordes & ses peines, [nes
:t le luxe pompeux, de tous mes ornements,
.e fit voir dépoüillé, de tous ces vestemens
Ce fut pour mes Atours:mes Poinçōs,mes Coëfures,
Que son Chef fut percé, d'épines les plus dures,
Celle fut la Couronne, & mon esprit si vain,
.ui mit, au lieu de Sceptre,un Roseau dans la main,
Mes vins delicieux avec ma bonne chere,
Aprés qu'il fut cloüé, sur sa funeste Chaire)
.ui firent avaler, d'un trait de sa bonté,
.e vinaigre & le fiel, qu'il beut a ma santé.
Je remarque ce coup, c'est à moy qu'il le porte,
Mais dans la passion, où l'amour vous emporte,
Ne faut il pas,Mon Dieu, que, pour contre poison,
Madelaine à son tour, vous en fasse raison ?
Cette action est juste, autant que raisonnable,
Elle doit avec vous, manger à même table,

Une Epouse par tout, doit suivre son Epoux.
Et l'on me doit traiter, tout de même que vous,
C'est de semblables mets, que je seray servie,
Puisque pour vôtre mort, je dois payer ma vie.
Je desire me voir, tout de même affliger,
Tout endurer, mourir, vivre, boire, & manger,
Souffrir avecque vous, courir en même Lice,
Et me desalterer, dans le même Calice,
Ou m'enyvrer d'Absynthe, & me saouler aussi,
D'opprobres, & de coups, pour expier icy.
Reservez-en pour moy, la lie, & l'amertume,
Pendant que mon regret, nuit & jour me consume,
Et que mes yeux troublez, au fort de mes mal-heurs,
Pour des pluyes de Sang, font des pluyes de pleurs.
„C'est dõc, PIERRES à vous, d'amollir ma poitrine,
Endurcie aux bien-faits, de la bonté divine,
Et vous affreux Rochers pour bien venger mon Roy,
Fondez tous sur ma tête, & fondez-vous sur moy,
TERRE, ouvre ton grãd sein, où, si tu veux, ton ventre,
Et puis englouty-moy, toute vive en ton centre,
AIR, ne me faisant plus, pour vivre, respirer,
Ne me sers seulement, qu'à me faire expirer,
SOLEIL, ne daigne plus éclairer cette femme,
Qui fut de la Cité, la pecheresse Infame,
FEU, ne sois plus actif, pour vouloir échaufer,
Celle qui si long-tems, brûla du feu d'Enfer.
Se laissant emporter, à sa concupiscence.
Sans frein, sans retenuë, avec toute licence,
Et qui fut autre-fois, pour tant de vanité,
Le scandale, & l'horreur, de toute une cité.
„Mais pour bien commencer à me faire la guerre,
Je n'auray pas besoin, d'air, de feu, ny de terre,
Je ne veux plus icy, pour remplir mon cerveau,
Et me faire pleurer, autre Element que l'Eau,
Je vous appelle donc, fleuves, ruisseaux, fontaines,
Venez, pour me fournir, tout le suc de vos veines,

Toute ma nourriture & tout mon aliment
Ne sera desormais que ce seul Element.
Pendant qu'en ce recoin seule & sans assistance
Cette BAUME sera mon LIEU DE PENITENCE,
Où je mediteray dans mon esprit confus,
Sur ce que je dois être, & sur ce que je fus.
Quand elle finissoit sa harangue plaintive,
Une Echô s'éveillant la rendoit attentive
Au bruit sourd de sa voix que cet antre faisoit
Comme voulant répondre à ce qu'elle disoit:
Souvent lorsqu'elle étoit sur le sueil de la porte,
Elle l'interrogeoit à peu prés de la sorte,
Pour l'obliger ainsi par le resonnement,
A satisfaire en tout à son raisonnement.
„ ECHÔ, fille modeste, & l'ame de ma loge
Qui ne dit jamais mot, si l'on ne l'interroge,
Solitaire SIBILLE, ou voix de Paradis,
Qui REFLECHIS si bien sur tout ce que tu dis,
Et parle d'autant plus, qu'on veut te faire taire
De mes tristes discours, témoin auriculaire,
Encor bien que jamais tu ne parles qu'en l'air,
Il est bon toutefois de te faire parler.
Puisque tu sçais, entends, & parles tous langages,
Que fuyent les oyseaux volans dans ces bocages? *Cages.*
Voilà bien répondu pour la premiere fois,
Mais, que fuyois-je moy, de Dieu, quand je l'avois? *La voix.*
Aussi je la perdis en sortant de mon centre
Que dit-elle à mon cœur au bord de ce vieux antre? *Entre.*
Et bien j'y veux entrer, pour y vivre, & mourir,
Qu'a voulu faire un Dieu, pour me tôt secourir? *Courir.*
Qui le faisoit courir aprés une coureuse,
Et que sera pour lui mõ ame douloureuse? *L'heureuse.*

Je reconnois déja, qu'il fait bon t'aboucher
Quel me doit être ici maintenant ce Rocher ? *Cher.*
Je le cheris aussi comme ma solitude
Qui me soulagera dans mon inquietude ? *Etude.*
C'est la meilleure part, qu'on ne peut me ravir
Mais, à quoi mon esprit, se doit-il asservir? *A servir.*
Ayant suivi le monde, & son feu d'artifice,
Qu'ay-je bien pû gagner en courant dans ma lice? *Malice.*
Aprés de si grands maux, és lieux plus évidents,
Quels furent donc mes yeux à ceux des regardants? *Ardents.*
Aprés tout son desordre, & sa cajollerie,
Comment, pour ces malheurs, doit paroître MARIE, *Marrie.*
Je la feray toûjours à mes propres dépens,
Répandray-je des pleurs, puisque je m'en repents : *Repands.*
J'en répands tous les jours, & ne fais autre chose,
Que deviendra L'EPINE enfin si je l'arrose? *La Rose.*
Qui ressentit le feu, que j'avois excité
Et me vit obstinée en ma perversité ? *Cité.*
Courant au grand galop, dans la lice mondaine,
De qui suivoit les pas, autrefois MADELAINE? *d'Helene.*
Que faisois-je pour lors, étant sur le tapis,
Quand mes bons sentimens furent tous assoupis? *Pis.*
Helas ! qu'ètois-je encor, follement amoureuse,
Des plus galans habits si vaine, & curieuse? *Rieuse.*
C'est donc avec sujet, que je verse des pleurs,
Mais comment me venger de mes belles humeurs ? *Meurs.*
Que fay-je, pour guerir mes superbes enflures,
Si de mes yeux coulans, j'en fay deux-chantepleures ? *Pleures.*
Comment repareray-je, un si grand mal commis,

Avec tout ce beau tems, qu'à m'ajuster je mis? *Gemis.*
Estant morte au desert, aprés long-tems de peine,
Que me fera l'époux dās sa Cour Souveraine? *Reyne.*
Je veux donc être icy toute autre que devant,
Car, que donne le monde aux siens le plus souvent? *Vent.*
Que fait sans la vertu, la plus haute Noblesse,
Aussi bien que la femme avecque sa foiblesse? *Blesse.*
Ton discours veritable est bien digne de foy,
Qui me consolera, dans ce lieu, dy-le moy? *Moy.*
Si mon Sauveur m'entend, mon esperance est bonne,
Lui donneray-je tout afin qu'il me pardonne? *Donne.*
Parle-donc, belle voix, dy sans me rien cacher,
Que dois-je vaincre ici, sans jamais relâcher? *La chair.*
Que fait pour lors l'esprit, quand on n'en tient pas compte,
Qu'on la tient toûjours bas, & que l'on la surmonte. *Monte,*
Mes membres pour cela sont par terre tout nuds,
Qui fut cause des maux qui me sont survenus? *Venus.*
J'en ay pour ce sujet, éteint toute la flamme,
Que je sçache de toy, ce que blesse sa lame? *L'ame.*
Suivant son étendart, enseigne, ou Gonfanon,
Eusse-je conservé, la gloire de mon nom? *Non.*
Malheureux donc celui, que retient sa cordelle,
Que faut il dire aprés, d'une telle infidelle? *Fi-d'elle.*
Aussi bien les douceurs ne me sont plus que fiel,
Qui doit me faire voir, mon bien essentiel? *Ciel.*
Du tems que je vivois, au fond du precipice,
Qui me cachoit le Ciel, sans que mon œil le visse? *Le vice.*
Demeurant dans le siecle, & suivant ses appas,
Eusse-je eu les vertus, que tant d'autres n'ont pas? *Non pas.*
Helas! qu'ay-je perdu dans mon libertinage,
Estant si dereglée, effrontée, & volage? *L'âge.*

Qu'ay-je encore perdu, dés l'âge de vingt ans,
Ne pensant qu'à joüir de mes vains passe-temps ? *Ce temps.*
Que m'ont encor osté, comme la fleur qui passe,
Tous les mortels plaisirs,avec cette disgrace? *Grace.*
Qui tenoit en prison mon esprit attaché,
Où fut-il si long-tems,pour voler empêché? *En peché.*
Qui pechant le premier, par un cas fort étrange,
Tomba du plus haut Ciel, avecque sa phalange ? *L'Ange.*
Le second fut-il pas, glouton à nostre dam,
Ayant ainsi peché,qu'à l'homme pour Adam? *Adam.*
Qui, dans ce Paradis, qui de Dieu seul releve,
Rend cet homme rebelle,& fait qu'il se soûleve? *Eve.*
Sans ce fruit dérobé, par ces premiers mortels,
Eussions-nous tous esté, comme on dit immortels ? *Tels.*
Pour conserver son corps, & pour sauver son ame.
Qui nuisit plus à l'homme,& le rendit infame?*Femme.*
Il ne se perdit donc, que pour la trop aimer,
Quel lui fut-il ce fruit, qu'il voulut entamer? *Amer.*
Aussi, depuis le tems,Dieu tonne,& le Ciel gronde,
Qui fut, pour ce forfait, devant ses yeux immonde ? *Monde.*
L'homme est ce petit monde,aussi laid,qu'il fut beau,
Qui pourra nettoyer un si sale tableau ? *L'Eau.*
Mais quelle eau faudra-t'il,pour lui rẽdre ses charmes
Aprés avoir rẽpli,tout le mõde d'allarmes ? *Larmes.*
Mais non pas d'un esprit hypocrite & trompeur,
Que lui faut-il donner avec cette liqueur? *Cœur.*
Je me laveray donc de L'EAU DE REPENTENCE,
Que faut-il ajoûter,à cette circonstance? *Constance.*
C'est ce qui me fera, toûjours perseverer,
Que dois-je faire encor, pour mieux tout endurer ? *Durer.*
Durant jusqu'à la mort, & dans cette souffrance,

Quel hon-heur, par après, & quelle recompense? *Pense.*
Aprés avoir vécu, dans ces austeres lieux,
Quels en pourray-je avoir, de plus delicieux? *Cieux.*
Dy moy, quelle doit être, un jour dans l'Empirée.
La place que j'auray sur la voute azurée? *Assurée,*
Renonçant aux plaisirs, dont mon corps a joüy,
Mon esprit sera-t'il en ce lieu réjoüy? *Oüy.*
Agreable nouvelle! excellente redite!
Que fait enfin du Ciel l'ame, qui le merite? *Herite.*
Glorieux heritage! aussi doux que charmant!
Declare ce que fait le monde à son Amant? *Ment.*
Me répondras-tu bien, si je te le demande,
Te pressant derechef par une autre demande? *Demande.*
Dy moy doncques Echô, seray-je ici long-temps?
(Escoutez - moy Rochers, & toy, mon Antre, entends,) *Trente ans.*
Trente ans! Si Dieu le veut, je le veux, qu'il gouverne.
Que me fait éviter cette sombre caverne? *Averne.*
Hôtesse des Rochers, qui me répons ainsi,
Voudrois tu derechef, me répondre à cecy? *Si.*
Aprés ces questions de ma bonne fortune,
Combien t'en fay-je encor, pour ne t'estre importune? *Une.*
Fay moy sçavoir enfin, si de ce triste lieu,
Je pourray quelque jour, aller tout droit à Dieu? *A Dieu.*

LA
MADELAINE.
LIVRE TROISIE'ME.

AINSY se divertit, la plaintive recluse,
Aprés avoir ouvert, de ses beaux yeux l'Ecluse,
Voilà ses entretiens, voilà ses passe-temps,
Bien differents de ceux, des Dames de ce temps.
Venez jusques-icy, venez femmes mondaines,
Scandales des Citez, fameuses MADELAINES,
Venez à ce miroir, venez le consulter,
Si vous ne pouvez pas, tout-à fait l'imiter.
Voyez devant son Dieu, la Dame aneantie,
Qui ne se repent point, de s'être répentie,
Et se trouve si bien, d'avoir fait un tel choix,
Qu'on la voit s'embraser, pour embrasser les Croix.
Contemplez en ce Roc, cette CONTEMPLATIVE,
Plus au Ciel, qu'en la terre, & plus morte que vive,
Oyez ce qu'elle dit, voyez ce qu'elle fait,
Vivant en cet état, si saint, & si parfait,
C'est icy, qu'il faut voir la grande PENITENTE,
Toûjours dans son dessein, genereuse & constante,
C'est sur un tel tableau, qui se fait admirer,
Qu'il faut jetter les yeux, afin de s'y mirer,
Et faire compagnie à cette SOLITAIRE,
Qui sera de vos cœurs, l'Azile salutaire,
Si vous vous prosternez, à ses pieds humblement.
Comme elle se jettoit, à ceux de son Amant.
Acceptez le present, que ma Muse hardie,
Vous fait de ce Cahier, vous offre, & vous dédie,

C'est, mes Dames, pour vous, qu'elle l'a composé
Suivant le beau dessein, qu'elle s'est proposé,
Ayant bien voulu joindre, avec le PROFITABLE,
Pour le rendre parfait, L'HONNÊTE, au DELECTA-
Afin que paroissant, avec cet embonpoint, [BLE,
On puisse le trouver, accomply de tout point,
Nonnobstant ce qu'on dit, qu'il est fort difficile,
De méler à propos, le doux avec l'utile.
Je croirai toute-fois d'avoir fort bien écrit,
Si j'imprime en vos cœurs, l'amour de Jesus-Christ.
Vous donnant le portrait, de sa fidele AMANTE,
Je vous presente donc, ce qui la represente.
Si vous aimez des Vers, sa grace, & la douceur,
Les miens en ont assez, pour vous gagner le cœur,
Et si vous en cherchez, les subtiles pensées,
Les pointes de ceux-cy ne sont pas emoussées.
Dans ce Livre touchant, d'un sens double, & caché,
Que je vous donne icy comme un GAGE-TOUCHE'
Bien qu'on ne trouve pas, dans la mélancolie,
Le discours enjoüé, ny la phrase polie.
Comme quand autre-fois, dans le monde distrait,
Je fis d'AMARILLIS, l'agreable portrait.
Quittez donc pour cecy, ces mauvaises lectures,
Ces contes fabuleux, ces folles Avantures,
Tous ces discours en l'air, & ces vains complimens,
Qui vous tiennent les yeux, collez sur les ROMANS.
Dignes d'être collez; mais d'une telle colle,
Qu'on vît le sage effet, d'une farine folle,
Qui les tenant fermez, d'un jugement rassis,
Ne sçauroient plus causer, de tant de faux recits,
Les Paniques terreurs, ny les fausses allarmes,
Qui souvẽt les fõt voir, tout moüillez de vos larmes,
Quãd vous pleurez la mort, d'une Reine, ou d'un Roy,
Qui n'a jamais été, que peint sur la paroy,
Qui jamais ne regna, qu'en des tapisseries,
Et qui doit tout son Etre, aux seules réveries,

Mais helas ! cependant, pour ces desastres feints,
Vous vous affligez plus,que pour la mort des Saints,
Oüy-deja,vous gemissez,& vous faites des plaintes,
Pour des choses, qui sont toutes feintes,ou peintes,
Pleurez,pleurez plutôt dans un vray repentir,
La mort de Jesus-Christ, ou celle d'un martyr,
Pensez à ces Heros, si vaillants, & si braves,
Qui bravérent l'Enfer, & tous ses noirs esclaves,
A ces Princes de Sang, à ces forts Champions,
Ces genereux mourants, ces enflammez Lions,
Dont les troupes toûjours, aux combats animées,
Affronterent la mort, au milieu des armées,
Les tourments des gibets, des feux étincelans.
Des Lances, des Taureaux, & des Casques brûlans,
Les LAURENS, les DENYS, les VINCENTS, les EUSTACHES,
Qui lassoiét leurs bourreaux,& les traitoiét de lâches
Et voyez triompher, ces glorieux vainqueurs,
En dépit des Tyrans, malgré les Empereurs.
Ah ! mes Dames, soyez, plus consciencieuses,
Et faites plus d'état, de ces morts precieuses,
Que de tous ces Exploits,de Chevaliers errants,
Que l'on ne vit jamais, paroître sur les rangs.
Lisez encor les faits, de ces nobles guerrieres,
(Que la même querelle, a fait voir aux barrieres,)
Qui, l'épée à la main, parmy tant de combats,
Ont pris, pour leur époux, de si sanglants ébats,
Considerez un peu, ces fortes heroïnes,
MARGUERITES, AGNE'S, LUCES, & CATHERINES,
Dont le cœur invincible, & plus ferme qu'un Roc,
Demeuroit immobile, en soûtenant le Choc,
Voyez dans une chair, si tendre, & delicate,
CECILE, DOROTHE'E; APOLONIE, AGATHE,
Qui voulurent pensant, à leur Eternité,
Marier le martyre, à la virginité.
Voyez, & discernez ces belles Amazones,
A l'éclat des brillans, qui parent leurs Couronnes,

Les Palmes à la main, & leurs chefs embellis,
Des bouquets immortels, des Roses, & des Lys.
De ces filles du Ciel, les Armes triomphantes.
Valent bien les amours, de toutes ces Infantes,
De tous ces beaux Bergers, ALEXIS, CORYDON,
PARIS, DIANE, HYLAS, ASTREB & CELADON,
Les combats des martyrs, sont bien plus veritables,
Les amours de JESUS, valent bien ceux des fables,
Et nostre MADELAINE, attachée à sa Croix,
vaut bien tous ces faux dieux, ces reines & ces rois.

Lisez donc l'abregé de toute son Histoire,
A tout cet univers, évidente & notoire,
Que je vay vous décrire, assez naïvement,
Pour joindre le profit, au divertissement,
Esperant qu'au plutôt, sans faire resistence,
Vous viendrez au Desert, pour faire penitence,
Où je voudrois vous prendre, ainsi que de Poissons,
Avecque ses subtils & dorez HAMEÇONS.
Et c'est pour ce dessein, que je jette ces lignes,
Afin de vous sauver, de ces autres malignes,
C'est ainsi, que je veux, pour vostre bien pêcher,
Si vous vous repentez d'avoir osé pecher,
Divertissant vos yeux, de quelque mauvais Livre,
Dont le suc dangereux, bien souvent vous enyvre,
Vous faisant avaler, un emmielé poison,
Qui corrompt les esprits, & blesse la raison.

Enfin pour imiter, la grande inimitable,
Je vous exhorterois, à faire le semblable,
Mais c'est trop exiger, de vostre infirmité,
Vostre zele en cecy, doit estre limité,
Non non, ne fuyez pas au fond des solitudes,
Dans les Deserts affreux, sombres, aspres & rudes,
Ne soyez pas comme elle, en ces lieux mal-plaisans,
Seule dans un Rocher, pendant trente-trois ans.
Ne portez pas si haut, vostre foible courage,
Que d'y vouloir passer, le plus beau de vostre âge,

En dépit de l'Enfer, de la chair, & du ſang,
Rares ſont les mortels, qu'on trouve dans ce rang.
Ce grand vol n'apartient, qu'à cette Aigle Royale,
Dont le monde n'a point, encor vû ſon égale.
Seulement pouvez-vous, méditant ſes hauts faits,
(Aprés ſes manquemens, ſcandales,& forfaits)
Concevoir avec elle, une douleur extrême,
D'avoir tant offenſé, la Majeſté ſuprême,
Ayant mis en oubli, parmi vos vanitez,
Et le bien & le mal, des deux Eternitez.
D'avoir toûjours paru, ſi promptes & hardies,
Pour entrer aux Fêſtins, aux Bals, aux Comedies,
Et bien ſouvent quitté,la Meſſe & le Sermon,
Pour aller contenter, au cercle, le Demon,
Où vous ſçavez ſi bien, dans la caqueterie,
Joindre la médiſance, à la coqueterie;
Ajancer vos cheveux, ajûſter un collet,
Chanter un air de Cour, ou relire un Poulet,
Ou bien ſur le tapis, aprés la bonne chere,
Affiler contre tous vos langues de Vipere,
Aux dépens du prochain, ne recherchant ſon nom,
Que pour dire ſon vice, & perdre ſon renom.
D'avoir toûjours porté, la gorge decouverte,
Pour de tant d'yeux laſcifs, le ſcandale, & la perte,
Faiſant rouler au Cours, vos Carroſſes dorez,
Qui trainent le fumier, de vos corps adorez,
Plus ſuperbes cent fois, qu'un Pân qui fait la roüe,
Sans jamais reflechir que vous n'êtiez que boüe,
Et pour mieux piafer, parſemant de rubis,
Ou de pailleres d'or, vos ſomptueux habits.
Dont le luxe a ſouvent enflammé la luxure,
De ceux qui regardoient, vos excez ſans meſure.
Cependant que le pauvre, en attendant le pain,
Mouroit à voſtre porte, & de froid, & de faim.
Mourez dônc de regret, mourez mauvaiſes riches,
Si prodigues pour vous, pour les autres ſi chiches.

ıyez honte du mal, que vous avez commis,
ı'ayant pas fait le bien, qui vous estoit permis,
D'avoir aussi donné, pour faire cent sotises,
'ant d'assignations, même dans les Eglises,
)ù, sans aucun respect, avec tout vostre train,
'ous venez tous les jours, morguer le Souverain.
ıux lieux plus Eminents, pour voir, pour être veües,
)e mille faux-apas, toûjours fort bien pourveües,
'our cajoller & rire, à de complimenteurs,
Qui vous loüant, ne sont que d'accomplis menteurs,
ıymant mieux au mépris, de Dieu, devant les Anges,
ıu lieu de le loüer, écouter vos loüanges,
ıuy donner le defy, lui porter le Cartel,
'usqu'à son tabernacle, au pied de son Autel.
Helas! combien de fois, avez-vous, à la Messe,
'ait voir vos vanitez, avec vostre paresse,
ı'esprit toûjours distrait, & les yeux égarez.
ıux Idoles unis, & de Dieu separez,
Combien de fois apris, ou dit quelque nouvelle,
Tantôt au Demoiseau, puis à la Demoiselle,
ımusant celui-cy, parlant à celle-là,
ıu scandale public, de ceux, qui venoient là,
Et faisant dans l'Eglise, avec que vostre teste,
Ce que sur le clocher, faisoit la gyroüete,
Qui va de tous côtez, & se tourne à tous vents
ıinsi que vous faisiez, à tous les arrivants,
Comme pour observer, si chacun a sa place,
Avoir en priant Dieu, bonne ou mauvaise grace,
Ou bien peut-estre aussi, pour remarquer & voir,
Si tous les assistants, estoient dans leur devoir.
Si vous avez tenu le Livre des Prieres,
Vous n'en avez jamais, leu les pages entieres,
Sans FAIRE PARANTHESE, avec quelque doüillet:
Tournant en même tems, la teste, & le feuillet,
Cependant L'ORAISON, pour n'avoir fait que rire,
Ne s'acheve pas là. CELA S'EN VA SANS DIRE.

Que direz-vous aprés à Dieu pour ce délit,
Que direz-vous aprés que vous n'aurez rien dit,
Que si vous avez dit, ce n'estoit rien qui vaille,
Faisant comme CAIN, A DIEU BARBE DE PAILLE.
Voilà quant à l'Eglise; allons à la Maison,
Pour voir aprés cela, si ma rime a raison,
Les Livres, que j'y vois de diverse peinture,
Sont les LIVRES DES ROYS, non pas de L'ECRITURE:
J'y remarque au dedans, differentes couleurs,
Rouge aux CARREAUX, aux Cœurs, noir aux PIQUES; aux FLEURS,
Avecque ces beaux ROYS, je vois encor des DAMES,
De ces pauvres maris, les ridicules femmes,
Battez, battez-les bien, battez, battez-les tous,
N'épargnez pas LES ROYS, LES DAMES, ni les FOUS,
Je ne sçay pas pourtant, si vous les ferez sages,
Où si vous les serez, en feuilletant ces pages.
Mes Dames, jettez loin, Rois, Dames & valets,
Sans perdre en ce beau jeu, plus que vous ne valez,
Conservez vôtre argent, pour quelque meilleur Livre,
Brulant ce defendu, si vous voulez mieux vivre.
Jettez, pour n'y tomber, les Cartes dans le feu,
Et changez d'entretien, aussi bien que de jeu.
RENONCEZ A CARREAUX, A CŒUR, A FLEURS, A PIQUES,
Suivāt, de point en point, ces deux suivants distiques.
Piquez-vous seulement de joüer au piquet.
A celui que j'entends, qui se fait sans caquet,
J'entends que vous preniez, par fois, la Discipline,
Et qu'avec ce beau jeu, vous fassiez bonne mine.
Mais ne me dites pas pour vous en excuser,
Que ce jeu trop cuisant, ne peut vous amuser,
Que c'est le jeu d'un Moine, & non le jeu des Dames,
Que pour les hōmes, bō; mais non pas pour les femmes;
Car je vous répondray, que les femmes aussi,
Peuvent, pour leur salut, fort bien joüer ainsi.
Témoin nôtre affligée, & triste MADELAINE,
Qui n'aprenoit ce jeu, qu'avec beaucoup de peine,

Pendant qu'on la voyoit toute fonduë en eau,
Pour le grãd Roi des cœurs, coucher sur le CARREAU
Où ses piques n'étoient que d'épines piquantes,
Que son sang avoit fait, vermeilles & sanglantes.
Aprés qu'elle eut changé, toutes ses belles FLEURS
A des tristes SOUCIS, qu'elle arrosoit de pleurs.
Couchés doncques, couchés sur la DAME COUCHE'E,
Ces plaisirs où vôtre ame, est si fort attachée,
Que si vous les perdez, joüant comme je dis,
Vous gagnerez la grace, avec le Paradis.
Je parle encor à vous, AMINTES & SYLVIES,
Courtisanes du siecle en tous lieux si suivies,
Monstres de vanitez, idoles d'une Cour,
Où le Roy des enfers établit son sejour.
C'est par vous que ce Prince, emporte les victoires,
Qui grossissent toûjours ses funestes histoires,
Aussi-bien êtes vous, comme les instruments,
De ses plus grands dégats, & bouleversements.
C'est par vous qu'il surmonte, & gagne les batailles,
Renverse, met à bas, les plus fortes murailles,
Et ramollit des cœurs, plus durs que le Rocher,
Qu'il n'eût osé sans vous, seulement approcher.
Vous ébranlez encor, les plus fermes colomnes
Et ternissez l'éclat, des plus belles Couronnes;
Quand par vous, ce malin, de son souffle empesté,
Rompt les Loix, & corrompt des Roys la Majesté?
Ce sont aussi les grands, qu'il a toûjours en bute
N'étant rien que par vous, ce demon n'éxécute,
Si vous meditez bien, les maux que vous causez,
Ce qu'il commet par vous, & ce que vous osez
Vous vous estimerez les torches allumées,
Par qui cent Nations ont été consumées,
Car Chacune de vous est un subtil canal,
Par où se peut glisser le serpent infernal. [THERE'ES,
C'est vous, vrayement, c'est vous, damnables CY-
Qui donnez son venin dans des coupes dorées.

C'eſt par vous, ſes ſuppoſts, qu'il fait ſes meilleurs
Ne pouvant preſque rien executer ſans vous. [coups.
Meditez bien cecy, flammeſches D'ASMODÉ'E,
Pires que n'étoit pas celle de la Judée ;
Qui n'eſt point tant que vous, coupable dans ſon fait,
Et peut-être encor moins, n'en ayant pas tant fait,
Puiſque vous luy ſervez, & d'appas & d'amorce,
Pour prendre ce qu'il veut, ſans travail & ſans force,
Vous étes ſes filets, où l'on vient hardiment,
De gayeté de cœur, & volontairement.
Serpens couverts de fleurs, qui renfermez encore,
Sous de biens apparés, les vrays maux de PANDORE,
Vôtre beauté n'étant, qu'un piege mal caché,
Qui couvre aux jeunes gens, la laideur du peché,
C'eſt par vous que Sathan, fait moiſſons & vendâges,
Quand vous faites Demons, les plus aimables Anges;
Comme fit S. MICHEL, mais d'une autre façon,
Luy par un coup de lance, & vous, par l'hameçon.
Voilà pourquoy l'on dit, étant ce que vous étes,
Que ce qu'il foule aux pieds, ſe trouve dans vos têtes,
De ſorte, qu'on vous peut, à bon droit reprocher,
Que cét oyſeau de nuit, vient juſque-là nicher.
Sçachez doncques ſçahez, puiſqu'il faut vous le dire,
Que vous aggrandiſſez, de beaucoup ſon Empire,
D'autant que ſécondant ſes malheureux deſſeins,
Vous allez pervertir, les Eſprits les plus ſaints;
Auſſi c'eſt par vos ſoins, belles abominables,
Que l'Enfer ſe remplit, au grand plaiſir des Diables,
Ainſi meritez vous de mourir en ſecret,
Pour tant de maux commis, de honte, & de regret.
Changez doncques de vie, infames pechereſſes,
Et ne faites plus tant, à la chair de careſſes,
Apportez à JESUS, vôtre cœur converty,
Et quittez pour jamais, le monde & ſon party.
Ou plûtôt le demon, qui vous tient à ſes gages,
Pour faire mille maux, ſcandales, & ravages.

Comme ces folles-là, qui firent autrefois,
Devenir insensé, le plus sage des Roys,
Qui voulut signaler par sa folatrerie,
Le détestable excez de son idolatrie.
Et celuy qui bâtit ce temple ravissant,
Au vray Roy d'Israël, l'unique Tout-puissant,
Fléchissoit les genoux, pour complaire aux infames,
Devant autant de Dieux, comme il avoit de femmes,
Qui, mieux que n'eusse fait le plus mauvais demon,
Depraverent le cœur du grand Roy SALOMON,
C'est par vous, qu'on a vü, les Villes embrasées,
Les Palais consumez, & les Maisons rasées,
Et c'est par vous aussi, que la flamme & le fer,
Ont peint en mille lieux, l'image de l'Enfer, [re,)
(Où l'on fait moins de mal, que vous n'en faites fai-
Qui, par vous peut agir, bien loin delà sa sphere,
Regrettez donc un temps, si vainement passé,
Et tâchez de fléchir un Dieu tant offensé,
Admirez à ses pieds, cette humble MADELAINE.
Non plus dans le bourbier, non plus sale, & vilaine,
Non plus dans le grand monde, où triomphe la chair;
Mais blanche Penitente, & seule en son Rocher.
Ne la regardez plus, comme cette perduë,
Dont la conversion, n'étoit pas attenduë;
Mais comme repentie, au fond de ce désert,
Pour celui qu'elle adore, & celui qu'elle sert.
Non plus cette MAGDON, debauchée & profane,
Mais bien une celeste & sainte Courtisane,
Qui n'est plus un chaudron, tout noir, sale & brutal,
Mais c'est une phiole, ou transparent chrystal:
Non un vase d'horreur, & de contumelie,
Dont le fond n'étoit plein, que d'ordure & de lie,
Mais un vase d'honneur, de gloire, & de beauté,
Qu'a voulu nettoyer, la Divine Bonté.
Voyez son corps défait, sa chair demy brûlée.
Des ardeurs du Soleil, toute seiche & halée,

Ses membres abbatus, foibles & languiſſans,
Enſevelis ſous elle, avecque ſes cinq ſens.
Voyez ce teint déteint, ce viſage ſi blême,
Que l'on ne diroit pas, que ce fût elle même;
Ce viſage autrefois, un des plus accomplis,
Où les roſes naiſſoient ſous la Neige des Lys,
Ces fleurs qui rioient là, mieux que dans les prairies,
Sont icy ſans couleur, penchantes & flêtries,
L'une n'a plus ſon ſang, l'autre n'a plus ſon laiᴄt,
Vous en pouvez juger, en voyant comme elle eſt.
Des ris, & des beautez, des amours, & des graces,
On ne voit plus icy paroître aucunes traces,
Tout s'y trouve aboly, tout s'y trouve effacé,
Et tout eſt maintenant, avec le temps paſſé.
Toutes ces belles fleurs, ne ſont plus que par terre,
Dépuis qu'elle s'eſt faite, une ſi rude guerre,
Et qu'elles ont ſouffert, un ſi contraire vent,
Elle n'eſt plus enfin, ce qu'elle étoit devant.
Admirez, admirez, cette Metamorphoſe,
Qui dans elle aujourd'hui, fait voir toute autre choſe
Ce portrait autrefois, un des plus raviſſans,
A qui tant d'inſenſez, donnerent de l'Encens,
Voyez-le maintenant, de couleur de fumée,
Aprés ſa braiſe éteinte, & toute conſumée,
Ayant icy perdu, ſa premiére chaleur,
Son blanc, ſon vermillon, & toute ſa couleur.
Sa grace, ſes attraits, ſon port, ſa bonne mine,
Son maintien, ſa façon, tout n'eſt plus qu'en ruïne,
Que ſi tout eſt pery, c'eſt par le feu des Cieux,
Et ſi tout eſt noyé, c'eſt par l'eau de ſes yeux.
Aprés avoir été, des mondains adorée,
Elle ne ſe ſert plus, de ſa treſſe dorée,
Et de tous les galants, pris à ſes beaux cheveux,
Il ne s'en trouve aucun, qui lui faſſe de vœux.
Voyez juſqu'à ſes pieds, cette perruque entiere,
Sans façon, negligée, & pleine de pouſſiere,

Toute en confusion, esparse sur son corps,
Aprés avoir perdu l'éclat de ses tresors,
Son or s'est obscurci, dés qu'elle s'est rangée,
La plus belle couleur, ou lueur s'est changée,
Cette brillante chaîne, où l'on vit chaque jour,
Quelque nouveau captif, attaché par l'amour;
Filets d'or, ou rayons, de cette belle Lune,
Ces cheveux, ci-devant, pour la perte commune,
Annelez, & poudrez, pour plaire aux amoureux,
Serpentent jusqu'à terre, en desordre & poudreux,
Sans aucun artifice, en leur simple nature,
A son corps sans habits, servant de couverture.
Qui doncques les verroit, à ses pieds terrassez,
Auroit les siens d'horreur, sur sa teste dressez :
Et sa face changée, au fort de sa souffrance,
Pourroit bien aux pecheurs, faire changer de chanse,
Voyez encor ses yeux, qui ne veulent rien voir,
Dans une affliction, qu'on ne peut concevoir,
Ces glaces, ces miroirs, ces chandeles fonduës,
Sur sa joüe, & delà, sur ses levres fenduës,
Coulent jusqu'à sa bouche, autrefois de corail,
Et maintenant d'ébene, & faite en soûpirail,
Bouche, dont les soûris, découvroient avec gloire,
Un petit double rang, de perles & d'yvoire.
Levres, dont l'incarnat, faisoit voir à la fois,
Un rosier sans épine, un Chapelet sans Croix,
Voyez ces mêmes yeux plus mourants que malades
Abbatus & noyez, sous ces belles Arcades.
Sans ces Arcs de triomphe, où ces Iris dorez,
Dont ils souloient tirer, leurs traits plus acerez,
Qui donnant droit au cœur, leur blanc plus desirable,
La blessure en estoit, d'autant plus incurable :
Mais helas ! aujourd'hui, ceux qui faisoient mourir,
Souffrent (demi-mourants, sans espoir de guerir,
Aprés avoir piqué,) la disgrace pareille,
Et le même accident, si fatal à l'abeille,

Qui perd, dit-on, la vie en laissant l'aiguillon,
Avec tout ce qu'elle a, de mauvais & de bon.
Voyez, dis-je, ses yeux pourveu que la paupiere,
Ne leur ait interdit le jour & la lumiere,
Ces yeux, qui ravissoient, les yeux, & les esprits,
Ou par leurs doux attraits, tant d'autres étoient pris,
Voyez-les maintenant, privez de tous leurs charmes,
Et devenus ici, deux fontaines de larmes.
Ou bien, si vous voulez, aprés tant de douleur,
Deux mines d'argent fin, fondu par sa chaleur,
Enfin ces mêmes yeux, & ces mêmes prunelles,
Sont de ses belles eaux, les sources éternelles.
Est-ce donc celle-là, de qui mille beautez,
Triompherent jadis, de tant de libertez ?
Cette mere d'amour, cette fille de joye,
Qui s'étoit aux plaisirs, toute donnée en proye,
Et voyons-nous icy, comme dans un tombeau,
La fille de Sion, qui n'a plus rien de beau ?
Pecheresses voyez, celle qui vous convie,
A changer aussi bien, comme elle a fait de vie,
Vous laisserez-vous pas, sensiblement toucher,
Vôtre cœur sera-t'il, plus dur que son Rocher,
Qui semble avoir perdu, sa dureté plus rude,
Pour lui servir de lict, en cette solitude.
Pourrez-vous pas aussi, dire un dernier Adieu,
A tout ce qui paroit, contraire aux loix de Dieu ?
Ne quiterez-vous pas, telle & telle pratique ;
Ou... Vous m'étédez bien, sans que mieux je m'expli-
Quoi MADELAINE icy, pour ses crimes passez, [que.
Le sein meurtri de coups, &, les yeux enfoncez.
Le corps presque enterré, toute have & plombée,
Sous le faix des forfaits, dans cet Antre tombée,
Ne sçauroit-elle pas vous faire relever,
De vos sales bourbiers, pour vous aller laver.
Ne pourroit-elle pas, en cette triste place,
De vos cœurs endurcis, faire fondre la glace,

Ne

Ne rougirez-vous point, de ses pâles couleurs?
Ne pleurerez-vous pas pour honorer ses pleurs?
En un mot, verrez-vous, ses angoisses plus fortes,
Sans aucun sentiment comme de bêtes mortes?
N'aurez-vous pas icy, dans ces horribles lieux,
Le regret dans le cœur, & les larmes aux yeux,
Pour blanchir & laver, avec cette lessive,
Les tâches d'une vie, effrontée & lascive,
Ou bien voudrez-vous pas, tout quitter & courir,
Jusqu'à ce beau désert, pour y vivre & mourir.
Pour être dans ce lieu de vivantes hosties,
Y fonder un Couvent, des femmes Repenties,
Et pleurer nuit & jour, comme elle ses excez,
Sans jamais relâcher, sans dire, c'est assez,
Repassant par l'esprit, ce train de vie horrible,
Dans toute l'amertume, & le regret possible,
Comme faisoit aprés, ses mortels passe-temps,
Ce fameux affligé, le Roy des penitents.
Aprés cét homicide, aprés cét adultere,
Qui lui fit prendre un bain, si saint & salutaire,
Tout autre que celuy, d'où d'un trait deloyal,
Il tira BETHSABE'E, en son Palais Royal,
Lors qu'ayant vû dans l'eau, cette si belle femme,
Son cœur en même temps, se trouva tout de flamme,
Si bien que l'infidelle, & le Cruel DAVID,
Osa faire ravir, celle qui le ravit.
Aprés avoir donné, les ordres necessaires,
Pour faire succomber, parmy ses adversaires,
Son innocent mary, qui mourut au conflit,
Quand ce Prince occupoit la moitié de son lit.
Mais aussi-tôt aprés, que son remors le touche,
D'un ruisseau de ses pleurs, il arrose sa couche,
Cette couche où déja, l'amour l'avoit brûlé,
Chassant, par son contraire, un mal trop mal celé.
Ayant peché devant, cette invisible Essence,
Qui voit tout, & par tout porte sa connoissance.

Aussi merita-t'il, que Dieu lui pardonnât,
Son rapt, son adultere, & son assassinat.
Mais je reviens à vous, revenez à vous mêmes,
Quand bien vous porteriez, sceptres & diademes,
Folles, repentez-vous, à l'exemple d'un Roy,
Qui sembloit être seul, au dessus de la Loy;
Ou plutôt regardant icy la Pecheresse,
Laissez en ce Rocher toute vôtre molesse,
Qui ne pourra durer, avec sa dureté,
Qu'il vous faut endurer, pour vôtre impureté.
Aprés avoir rompu, les liens, & les chaînes,
Qui vous tiennent au joug des delices mondaines,
Aprés avoir quitté le plaisir criminel,
Et fait avec le monde, un divorce éternel.
Ne soyez plus au rang, des femmes libertines,
Changez vos fleurs en pleurs, vos roses en épines
Et de tout vôtre cœur, venez vous convertir,
Par un saint, veritable, & parfait repentir.
Venez donc jusqu'icy, faire un pelerinage,
Et quittez pour jamais, vôtre libertinage,
PECHERESSES, & vous, mondaines approchez,
Pour faire penitence, & pleurer vos pechez.
Quand on veut proprement nettoyer une sale,
(Avant que balier, ce qui la rendoit sale)
On l'arrose, on la moüille, on y jette de l'eau,
De même devez vous, de celle du cerveau,
Humecter vôtre cœur, & vôtre conscience,
Pour en ôter l'ordure, en toute diligence,
Avecque le balay de la contrition,
Dans une desirable, & sainte affliction.
Pour doncques bien laver vôtre ame si soüillée,
Pleurez, comme on voit faire à la vigne taillée,
Et pour mieux satisfaire, à cét esprit Divin,
Rendez, comme elle fait, plûtôt l'eau que le vin,
Mais il en faut verser, en plus grande abondance.
Si vous voulez porter les fruits de penitence,

Que vous ferez couler, de ce double pressoir,
Si vous y travaillez du matin jusqu'au soir.
J'entends ces deux jumeaux, ou ces doubles prunelles
Qu'il vous faut torturer, comme deux criminelles,
Pour leur faire exprimer avec cette liqueur,
Tout le mortel venin, qui peut rester au cœur.
Quand vous seriez encore, comme l'autre MARIE,
Pecheresse publique, & dans ALEXANDRIE,
La sentine & l'égout de toute saleté,
Dans le même bourbier, où vous avez été.
Avec elles un jour, vous serez plus heureuses,
Si, comme toutes deux, vous devenez PLEUREUSES,
Non pas de celles-là, qu'on loüoit autrefois,
Pour pleurer à la mort, des Princes & des Rois;
Mais pour la vostre propre, estant si miserables,
Et c'est en ce seul point, que vous serez loüables,
Si vous avez au cœur, plein d'un regret amer,
Une contrition grande comme la mer,
Et si vous jettez l'eau de la resipiscence,
Sur l'infame brasier de la concupiscence.
Pour du tout amortir le feu sale & charnel,
Vous pouvez aussi bien éteindre l'éternel.
Quand vous auriez vêcu comme de PELAGIES,
Si pleurant, vous chantez de tristes élegies.
PUBLIQUES nonobstant, tout vostre infame gain,
Dieu vous exaucera, comme le Publicain,
Si, de filles de joye, en la delicatesse,
Vous voulez devenir de meres de tristesse,
Engendrant, comme on dit, aprés tant de déliçts,
Toûjours melancholie, en de si tristes licts,
Vous vous réjoüirez en ceux-là de la gloire,
Aprés avoir icy remporté la victoire,
Quand l'Epoux vous dira, la pluye ayant cessé,
Vien chere Epouse au Ciel, vien, L'HYVER EST PASSE'
Paroles que la Sainte, entendit pour soy-même,
Recevant de ses mains, un riche diademe,

Aprés tous ses travaux, traverses & combats,
Dont nous devons bien-tôt parler un peu plus bas.
Parlez doncques des yeux, plûtôt que de la bouche,
Aux pieds de Jesus-Christ, cette pierre de touche,
Qui vous dira (touchant vostre cœur plus soumis,
Allez-vous-en en paix, vos pechez sont remis,)
Comme il fit autrefois, à la Samaritaine,
Et puis à celle-ci, Jerosolimitaine.
Celle, dont vous venez, regarder le portrait,
A dessein d'en tirer, avec moy quelque trait,
Si vous ne pouvez pas, dans la foible nature,
En imiter du tout, la parfaite peinture,
Desirez pour le moins, de pouvoir l'ébaucher,
Puisque vous avez bien, osé vous débaucher,
Baptisez vos pechez, d'un deluge de larmes,
Et tournez contre vous, la pointe de vos armes,
Imitez ce cruel & benin animal,
Qui sert de guerison, écrasé sur le mal,
Si vous voulez trouver, au vostre un Antidote,
Il faut venir chercher, Madelaine en sa grotte,
Vous n'y sçauriez avoir qu'un sentiment pieux,
L'Antre de la Sybille, estoit moins curieux,
Peut-être que ce lieu, par sa vertu secrete,
Fera naître en vos cœurs, un désir de retraite,
Aprés avoir oüy, ce que fit autrefois,
Celle de vostre sexe, avant qu'être en ce bois.
Ne soyez donc ici, capables d'autre envie,
Que d'apprendre l'état de sa premiere vie,
Que vous ne devez pas, seulement écouter;
Mais, qui plus est encor, essayer d'imiter,
Ses peines, que l'amour fit si delicieuses,
Ses soûpirs enflammez, ses larmes precieuses,
Que l'on peut appeller, en admirant leur cours,
Amoureuses douleurs, douloureuses amours,
Demeurant tantôt triste, & tantôt consolée,
Parmi cette charmante, & cruelle mêlée,

Mais parce que peut-être, en mes vers trop hardis,
Je n'explique pas bien, tout ce que je vous dis,
Pour vous persuader, ce qui vous semble extrême,
Aprés moy, trouvez bon, qu'elle parle elle-même,
Pour donc vous consoler,& pour ne plus pecher,
Venez à son sermon, entendez-la prêcher.
Aprés avoir été, de tant d'appas pipée,
Comme vous fera voir, cette PROSOPOPE'E.

LA MADELAINE.

LIVRE QUATRIE'ME.

„ PECHERESSES, je parle, il faut donc m'écouter
Et si je ressuscite, il faut ressusciter,
Venez voir celle-ci, troupe folle & volage,
Qui montre le debris de son triste naufrage,
Sçachez que pour avoir, couru la même mer,
J'ay failli mille fois à m'y voir abysmer.
Je ne fus autrefois, qu'un vaisseau sans pilote,
Vagabond, & flottant, écarté de la flotte,
Toûjours tout découvert, sans voile & sans timon
Et conduit seulement, par l'instinct du Demon.
Voicy cette fameuse, & belle MADELAINE,
Qui courut aprés lui, jusqu'à perte d'haleine,
De qui l'esprit altier, & le courage enflé,
Osa tout aussi-tôt que son vent eut soufflé ?
Helas ! que me servit, mon illustre naissance,
Si ce n'est à plûtôt perdre mon innocence,
Que je ne conservay, qu'en mes plus jeunes ans,
Pour la laisser perir, parmi mes courtisans.

Mes parens decedez, je devins libertine,
Fort peu de tems aprés, que je fus orpheline,
Me laiſſant emporter à mes débordemens,
N'ayant plus pour cenſeurs, de mes déportemens,
Ny mon pere Syrus, ny ma mere Eucharie,
Dont la perte ne fut que celle de Marie,
Qui parmi ſes amours, ſes graces & ſes ris,
Se laiſſa cajoller à mille favoris,
Paſſant joyeuſement le beau cours de ma vie,
A me voir acoſtée, adorée, & ſervie,
De tous ces inſenſez, comme ſi j'euſſe été
L'Idole de leur cœur, & leur Divinité.
Mon frere, ni ma ſœur, ni ma bonne nourrice,
Ne ſçûrent m'empêcher, de ſuivre mon caprice,
Et tous leurs bons propos, leurs avertiſſements
Ne pûrent divertir, mes divertiſſements,
Qui n'étoient que le jeu, le cours, les promenades,
Le bal, la Comedie, & puis les ſerenades,
Les Romans, les chanſons, les vers, les airs nouveaux,
Stances, poulets, ſonnets, ballades & rondeaux,
C'étoient mes entretiens, ma lecture ordinaire,
Qui ne me promettoit, qu'un bien imaginaire,
Lorſque je me mocquois, de la Loy des Docteurs,
De la ſainte Ecriture, & des Predicateurs,
De ce que prediſoit la grande Prophetie,
D'admirable, & de fort, du deſiré Meſſie,
De tout ce qu'en avoient, les Sibylles écrit,
Rien de bon ne pouvoit entrer dans mon eſprit.
Je me gauſſois de tous, & ne faiſois que rire,
De tout ce qui pouvoit, de mon ſalut m'inſtruire,
Et ceux qui me parloient des enfers ou des Cieux,
N'étoient que vieux réveurs, & ſuperſtitieux,
Mon eſprit tournoit tout en pure raillerie,
Toute devotion m'étoit bigoterie,
Et je ne me plaiſois, qu'en fêtes & feſtins,
Vivant comme une Athée, avec les libertins.

Je ne fus donc pour lors, qu'une ame abandonnée,
Profanant la beauté, que Dieu m'avoit donnée,
Et bien loin d'en donner, la gloire à son Autheur,
Je ravis les honneurs, qu'on doit au Createur,
Quand les hommes charmez, d'une vaine peinture.
Se formerent un Dieu, de cette creature,
Voulurent l'adorer, & leurs yeux aveuglez,
Me prirent pour l'objet, de leurs sens dereglez.
Toujours plus engagée aux sottes amourettes,
De ces jeunes muguets, qui me contoient fleurettes,
Et j'étois attentive à leur discours pimpant,
Plus que ne la fut EVE à celuy du serpent.
Vous eussiez toûjours vû devant cette Deesse,
Une troupe de fous l'adorer avec presse,
A sa suite toûjours, quelque esclave enchaîné,
Et toûjours à ses pieds, quelque amant prosterné.
O que d'encens donné! que de vœux, que d'offrandes.
Telles qu'autre que moy, n'en eut point de plus [grãdes
Si bien que je passois, avec tous mes défauts,
Pour la Divinité, qu'on adore à PAPHOS.
Et tous ceux qui dans moy, remarquoient quelques charmes,
Se confessoient vaincus, & mettoient bas les armes:
Mais las! quelque pouvoir, qu'eût sur eux ma beauté,
Tout le mal cependant, venoit de mon côté,
Ne paroissant jamais, si pimpante, & dorée,
Qu'à dessein de me voir, de ces fous adorée,
Lorsque mes yeux vainqueurs, de ces jeunes cadets.
N'auroient sçeu regarder, sans être regardez,
Regards envenimez, œillades criminelles,
Amorces ou soufflets, des flammes éternelles,
Que vous avez causé, d'embrazements secrets,
Même helas! dans les lieux, les plus Saints & Sacrez,
Que vous fistes du mal, volantes flammeroles,
Parmy les vains discours, & les vaines paroles,
Quand je tirois des traits, si forts & tant de fois.

Tirez de ces luysans, & plus nuisans carquois,
Qui les éclairoient moins, pour me montrer bien
Que pour leur faire voir, leur entiere défaite, [faite,
Pourtant ces étourdis, m'aimoient si follement,
Qu'à peine pouvoient-ils, me quitter un moment.
Ils me suivoient par tout, même jusques au Temple,
Tout remplis des témoins de mõ mauvais exemple,
Où quand le monde entroit, pour y sacrifier,
J'y venois seulement, pour mal édifier,
Y paroissant toûjours, de tant d'atours ornée,
Que je ne semblois-là, qu'une bête enchaînée,
Où le feu des rubis, l'éclat des diamants,
Eblouïssoient les yeux, d'une troupe d'Amants,
De qui la passion, les tenoit en altere,
Comme les animaux, vont aprés la Panthere,
Attirez des odeurs de sa brillante peau,
De même voyoit-on aprés moy ce troupeau,
Ou plutôt ce haras harassé pour me suivre,
Comme si sans me voir, il n'eusse pas pû vivre,
Reconnoissant ma piste, à mes habits musquez,
A l'ambre,à la civete, à l'eau d'ange, aux bouquets,
Se laissant emporter, à l'odorante amorce,
Qui les tiroit à moy, moins de gré, que de force;
Mais tous ces doux parfums, ces eaux, cette liqueur,
Ne m'enpêchoient pas d'être,en fort mauvaise odeur.
O que de temps perdu, le long de la journée!
Partie à reposer, la grasse matinée,
Partie à consulter, la glace d'un miroir.
Partie à s'ajuster, pour mieux se faire voir,
Aux lieux plus eminents, toûjours en évidence,
Et partie à courir, du festin à la danse,
Ce mélange confus, de brebis & de loups,
Etoit mon principal, & plus cher rendez-vous;
Car la joye en ces lieux, n'eût pas esté parfaite,
Si j'eusse là manqué, tout manquoit à la feste,
Il s'y falloit trouver, pour le contentement,
Et paroître une Lune, en un Ciel si charmant,

MADELAINE toûjours, étoit de la partie,
Comme la plus galante, & la mieux assortie,
Celles dont les propos, & les ris gracieux,
Sçavoient l'Art de charmer, & l'oreille & les yeux.
Tout le monde couroit, à la mieux ajustée,
La plus coquete en tout, & la plus éventée,
Et qui la remarquoit dans son plus haut atour,
Sembloit voir une Reyne, au milieu de sa Cour.
Ainsi tant de bravoure & de galanterie,
Tant d'enjolivement & tant d'affecterie,
Firent un si grand bruit, que mon renom vola,
Dans tout nôtre pays, & bien loin au de-là.
Jamais autre ne fut, dans une telle estime,
Jamais Temple ne vit, de si belle Victime,
Et jamais le Demon pour donner le trépas,
N'eût un si beau filet, ni de si doux apas.
En vîtes-vous jamais, une plus miserable,
Reduite en un état, qui fût plus déplorable,
Quand on ne parloit plus que de la MADELON,
Et que la Renommée en joüoit au balon.
Qu'on la montroit au doigt, & que toute la Ville,
L'estimoit une femme, aussi libre, que vile,
Un monstre d'impudence, & d'impudicité,
Le scandale en un mot de toute une Cité.
„ Enfin vous eussiez dit, que je n'étois au monde,
Que pour être volage, errante & vagabonde,
Ayant du tout perdu, d'un Dieu le souvenir,
Soit qu'on me vît aller, soit qu'on me vît venir,
Dans cette grande Ville, où je ne semblois être,
Que pour faire le mal, ou le faire commettre,
Ville, Sainte en effet, aussi bien que de nom,
Sans la tache qu'elle eut, de mon mauvais renom,
Ville, dont la jeunesse éclatante & pompeuse;
La rendoit plus celebre, & moy plus glorieuse,
Quand sous le drap d'or fin, autant que sous ma Loy,
Cette petite Cour, brilloit autour de moy.

Et que j'étois enfin, de tous idolâtrée,
Comme la Deïté, de toute la contrée.
Mais avec un excez, ou tout exorbitant,
Aussi bien, ay-je horreur de vous en dire tant.
Souffrez que je finisse, en tournant la medaille,
Pour vous y faire voir quelque chose qui vaille,
Plus digne mille fois, de vostre attention,
Secondez donc icy, ma bonne intention.
Que si je puis avoir le bonheur de vous plaire,
Je crois, que vous voudrez m'avoir pour exemplaire,
Sans donc en ce chaos, faire un plus long sejour,
Passons aprés cela, des tenebres au jour.
,, Je ne vous ay voulu, charbonner ma peinture,
Que pour vous en donner une noire teinture,
Afin qu'envisageant, un portrait si hideux,
Vous fuyez les mondains, & tout ce qui vient d'eux,
Pour vous instruire en tout, pour vous rendre plus
Et vous faire éviter, de si mauvais passages, [sages
Ou du moins mon dessein est de vous avertir,
Si vous vous y trouvez, de bien-tôt en sortir.
J'en ay bien assez dit, pour me faire comprendre,
Et vous tirer du piege, où Satan vous veut prendre.
,, J'ai mis devant vos yeux, mon tableau renversé,
Il est tems maintenant, de le voir redressé,
C'étoit de mon discours, la premiere partie,
Dans la seconde il faut, me montrer répentie,
Vous m'avez vûë, Helas! rampante au premier point
Ou plûtôt au dernier, mais dans celui-ci point,
C'est là, que vous verrez, l'Aigle renouvellée,
Qui pointant droit au Ciel, prend un autre volée,
Le linge reblanchy, le miroir déroüillé,
Et de sa vieille peau, le serpent dépoüillé,
J'entends de mes pechez, la peau que j'ay laissée,
Dans les trous tous sanglans, de la PIERRE PERCÉE'
Pour mieux vous expliquer ce que j'en ay décrit,
Sçachez que cette pierre est mõ cher JESUS-CHRIST.

„ Ce fut ce beau SOLEIL, qui m'ayant rencontrée,
Sécha toute la bouë, où je m'étois veautrée,
Ce fut l'esprit Divin, qui me vivifia,
Et le beau feu du Ciel, qui me purifia.
C'ét illustre FLAMBEAU, qui vint avec sa flâme,
Amortir celle-là, qui vivoit dans mon ame,
Et ce nouvel Amant, la clarté de mes jours,
Qui porta dans mon cœur, de plus saintes amours,
Comme on dit que la foudre, éteint toute la braise,
Quand elle vient fraper, le feu d'une fournaise;
De mauvais en mon ame, on ne trouva plus rien,
Et ce feu tout celeste, étoufa le terrein.
„ Ce fut ce grand NOCHER, qui malgré tout l'ora-[ge,
D'un seul coup de ses yeux, me tira du naufrage,
Et ne pouvant souffrir de me voir déborder,
Me fit au sacré port, de sa grace aborder,
Ce fut l'adroit ARCHER, qui par un coup de flêche,
Dans mon cœur endurcy, fit une large brêche,
Pour en faire sortir, le Corbeau du peché,
Et placer la Colombe, où l'autre avoit niché;
L'Hercule, qui purgea, d'une force indicible,
L'étable de mon cœur, qui fut sale au possible.
„ Ce fut ce doux Zephir, & divin AQUILON,
Qui, souflant au jardin de cette MADELON,
Aprés en avoir fait, voler toute l'ordure,)
Lui rendit aussi-tôt, sa premiere verdure,
Qui le fit voir tout net, & fort bien balié,
Encor que pour un temps, il l'eusse dilayé;
Reservant ce beau coup à sa toute-Puissance.
Qui me fit recouvrer, l'honneur, & l'innocence.
„ Le peintre tout divin, excellent, & parfait,
Qui voyant du peché, le mal-heureux effet,
D'un seul trait de sa grace, en moy, si bien versée
Refit, & repara son Image effacée;
Et me faisant renaître, avecque son pinceau,
Me fit, comme j'estois, quand j'étois au berceau.

„ Ce fut ce MEDECIN,tout-a-fait CHARITABLE,
Qui me traita si bien, lors qu'il étoit à table,
Qui, pour me relever, vint me tendre la main,
Et montra dans sa Cure,un pouvoir plus qu'humain.
„Ce grand OPERATEUR,qui d'une addresse exacte,
De mes yeux obscurcis, ôta la CATARACTE,
Tant pour me faire voir, me rendant la clarté,
L'abîme où me jettoit, un chemin écarté,
Que pour laisser couler, les douces influences,
D'un déluge de pleurs, pour noyer mes offenses;
Qui ne paroissent plus, Dieu les coulant à fond,
Aussi-tôt que mon cœur, se fend, coule, & se fond.
„ Ainsi ce Dieu d'amour, qui me fut si propice,
Me retira d'abord, du bord du precipice,
Mais ce ne fut pas tout, car ce Predicateur,
Voulut toûjours dépuis, étre mon Directeur,
En suite vous sçaurez, comme la debauchée,
D'une autre affection, fut puissamment touchée:
Puisque j'en ay tant dit, je veux vous achever,
Ecoutez le sujet, qui m'a tant fait réver:
Il sera bon d'aprendre, à la race future,
De ma nouvelle amour, la bizarre aventure,
Qui sçait aimer, sçait bien, le plaisir qu'il ressent,
A conter le progrez, de son amour naissant.
„ Vous devez donc sçavoir,qu'un jour,toute étour-
D'un bal, aprés lequel, suivit la comedie, [die
Etant dans mon Château, sur un lict de repos.
Ma sœur,Marthe m'aproche, & me tient ce propos,
Quoy, dit-elle, MAGDON, *n'est-tu pas informée,*
De ce qu'en tant de lieux, prêche la Renommée,
Peux-tu bien toute seule, ignorer en effet,
Ce que dit en préchant, ou plûtôt ce que fait,
Cét homme merveilleux, suivy de tant de monde,
En quelle part qu'il aille, ou sur terre, ou sur l'onde.
Qui marche sur les Eaux, dont la solidité,
Ne fait voir à ses pieds, aucune humidité,

Non plus que s'il faisoit, sa promenade égale,
Sur le pavé marbré, de quelque belle Sale.
On l'a vû dans le Temple, à l'âge de douze ans,
Au milieu des Docteurs, bien moins que lui sçavants,
Il sçait le fond des Cœurs, il connoit les pensées
Il remet les pechez, & les fautes passées,
Il parle en Souverain, & de tout triomphant,
Encor qu'il l'ait été, ne fut jamais enfant.
Cecy c'est peu de chose, il faut que je te die,
Qu'on ne peut être atteint, d'aucune maladie,
Mal caduc, flux de sang, fiévre, lepre, ou poison
Dont sa puissante main, ne soit la guerison.
Quoy plus? Ce merveilleux, ce Tout-puissant redresse,
Les manchots, les boiteux, d'une admirable adresse,
Et nous n'ignorons pas, qu'il n'ait illuminé
D'un peu de sa salive, un homme aveugle-né,
Rendu la vie aux sourds, aux muets la parole,
Ressuscité les morts, dont nous avons le rolle,
Delivré des Demons, les Corps inspiritez,
Et chassé de leur fort, ces Anges revoltez,
Raffermy les cerveaux, des pauvres lunatiques,
Guery les impotents, & les paralitiques,
Si bien, que sur l'esprit, & le corps, on peut voir,
L'effet miraculeux, de son divin pouvoir.
Les tempestes, les flots, les vents, & les orages.
Sont tous de son party, combatent à ses gages.
Et la Mer la plus forte, courroucée, au seul mot.
Qu'il profere, se calme, & s'arréte aussi-tôt,
Pourras-tu bien oüyr, sans que tu t'émerveilles,
Ces miracles divers, & toutes ces merveilles,
Que t'en diray-je plus? sçache qu'en un désert,
Il fit un grand festin, suivy d'un beau dessert,
Où l'on vit de cinq pains, par cette Providence,
Cinq mille homme repûs, avec tant d'abondance,
Que les restes ôtez, auroient remply de plats,
Capables de fournir, pour un second repas.

A propos, de repas, de banquet, & de table,
J'oubliois à te dire une chose admirable.
Tu dois sçavoir encor, que cét homme Divin,
Changea l'eau d'un banquet en un excellent vin
Et qu'il fut pour cela, proclamé grand Prophete,
Dans la même Maison où la Noce fut faite,
Ce que je te raconte, arriva dans CANA:
Miracle, qui d'abord, tout le monde étonna,
Comme étant le premier, qu'il fit en GALILE'E,
Où l'on vit cét effet, de sa grace escoulée.
Je croy que je puis bien, ajoûter à cecy,
Qu'il sera même bon, que tu sçaches aussi,
Que celuy, dont je parle étant la bonté même.
A mille qualitez dignes du Diademe,
Que son teint, son maintien, son port, sa Majesté,
Font une ravissante, & celeste beauté,
Sa perruque est dorée, & sa mine si belle,
Qu'il ne s'en vit jamais sur la terre une telle,
Qui le voit est ravy, de son bel entregeant,
Que si son poil est D'OR, *si sa voix est* D'ARGENT,
Sa TAILLE *avec cela, ne peut être que* RICHE,
Car le Ciel, le faisant, ne se montra pas chiche,
Son visage éclatant peut faire voir à l'œil,
Que c'est, ou la copie, ou le Fils du Soleil,
Son corsage est si droit, si bien-fait, & si juste,
Que le defunct CESAR, *n'eût rien de plus* AUGUSTE;
Et même prés de luy, de quel Dieu qu'il sortît,
ALEXANDRE LE GRAND, *n'eût été que petit,*
Aussi, ne peut-on voir, cét homme d'importance,
Sans loüer & benir sa divine prestance,
Et je crois que le Ciel, en formant son beau Corps,
Epuisa son pouvoir, & tarit ses tresors.
Il est tel que je dis, & plus que nous ne sommes.
Ou plûtot c'est un Dieu dans le plus grand des hommes,
Enfin, il est si doux, & son œil si charmant,
Que si tu le voyois, tu verrois ton Amant.

„ Figurez-vous combien ce diſcours emphatique,
Fut ſur tous mes eſprits, puiſſant & pathetique,
Avant qu'elle finît, je me ſentis toucher,
Quoyque mon ſentiment fût encor tout de chair,
Et qu'à dire le vray, toute mon eſperance,
Ne visât pour cela, qu'à ſa chere preſence,
En ayant eu d'abord un déſir violent.
J'eus donc autant d'amour, pour cet hōme excellent,
(il le faut avoüer, je ne pûs m'en defendre)
Que HERMIONE en cōçut, pour le grand ALEXAN- [DRE,
Entendant raconter, ſes combats perilleux,
Sa force, ſon courage, & ſes faits merveilleux;
L'humeur de ce Heros, guerriere & genereuſe,
Rendit, ſans l'avoir vû, cette fille amoureuſe,
Qui même, au ſeul recit, de ſes rares Exploits,
Avec le monde entier, ſe rangea ſous ſes Loix.
Et depuis ce moment, l'aima juſqu'à l'extrême,
J'ay tout dit: Vous diſant, qu'il m'arriva de même,
Et que dés cet inſtant, un ſi noble vainqueur;
Avant que ſe montrer, fut maître de mon cœur,
Car comment reſiſter à la nouvelle guerre,
Des aymables attraits du Vainqueur de la terre:
„ Ma ſœur, qui ſaintement, vouloit me decevoir,
Connoiſſant le deſir, que j'avois de le voir,
A ma couleur changée, à ma pâle figure.
De ma converſion, prit un fort bon augure,
Et crût qu'il lui falloit, pour agir ſans défaut,
Battre, comme l'on dit, le fer quand il eſt chaud,
Voyant donc que j'étois, en humeur de tout faire,
Plus pour me contenter, que pour la ſatisfaire,
Me dit: *Hé bien, ma ſœur, ſi cet homme t'eſt cher,*
Ne veux-tu pas demain, l'aller oüyr prêcher?
„ Pour ne la pas tenir, plus long-tems en atente,
Je répondis d'abord, que j'en étois contente,
Mais helas! mon deſir, ſuivi de mille ennuits,
Me fit trouver ce ſoir, la plus longue des nuits,

O que je fis de vœux, à l'Aurore obligeante,
Afin qu'elle parût, un peu plus diligente,
Sur son Char de Saffran, & de vermeil doré,
Pour chasser cette nuit, qui m'avoit tant duré.
Non tant, pour ramener, le Roy, qui la couronne,
Ny ce pompeux éclat, qui toûjours l'environne,
Que pour faire plûtôt remarquer à mon œil,
La pompe & la splendeur de mon nouveau Soleil.
,, Enfin le jour parut, aprés tant de soirée,
Et je vis arriver, cette heure desirée,
En laquelle il souloit, au Temple discourir,
Où l'on me vit d'abord, plus voler que courir.
Non pas tant pour l'ouyr, le voir & le comprendre,
Que pour me le gagner, pour l'avoir & le prendre,
Comme si cette prise, étoit en mon pouvoir,
Et n'eût été besoin, que de me faire voir.
Pour cette noble fin, je mis tout en usage,
Afin de réhausser l'éclat de mon visage,
Et presageant déja d'heureux évenements,
Je choisis les plus beaux de tous mes ornements,
Sçachant bien qu'il falloit en cette conjoncture,
Marier à propos, l'Art avec la nature.
M'estant bien ajustée, avec bonne raison,
Voyant que tout est prêt, je sors de ma maison,
J'entre dans mon Carrosse, aussi leste, que belle,
Le pavé sous les pieds, des Chevaux étincelle,
Ils se font faire place avec que tant de bruit,
Que tout le monde court, & tout le monde fuit,
Et tout fiers & fougueux, vont à bride abbatuë,
Et me trainent le long, de la plus grande ruë.
Le peuple cependant, commence à se presser,
Et l'on voit que chacun sort pour me voir passer,
Je parois glorieuse, à l'une des portieres,
Comme si je chassois, l'ennemy des frontieres,
On s'étonne, on se dit, LA VOILA, mais enfin,
(Pour ne vous ennuyer, & venir à la fin,)

„ D'un recit, qui feroit à mon avis trop ample,
Toûjours au grand galop, j'arriva jufqu'au Temple,
C'eft-là, qu'étant entré, avec le front-levé,
Tout le monde fe leve, & Jefus arrivé,
S'avance,fend la preffe,& puis il monte en chaire,
Où les yeux vers le Ciel, ayant fait fa priere,
Il fe leve, & commence, à fi-bien déclamer,
Que je ne pû le voir, ny l'oüyr fans l'aimer,
Sa grace, fa façon, fa parole, fon gefte,
Son ton, fa gravité, fa Majefté celefte,
Mais lors que mon amour, penfe à le conquerir,
Le fien fonge à penfer, le mal qu'il veut gueri',
Quand déja dans mon cœur, enflé de vaine-gloire,
Sans avoir combatu, je chantois la victoire,
Toutefois (admirez l'effet du Saint Efprit)
Au lieu de l'attirer, ce fut luy, qui me prit.
Quand j'oüis, quand je vis, ce que je vous explique,
Et fa voix argentine, & fa face Angelique,
Je fus toute éblouïye, à fes beaux yeux fi clairs,
Qui de fa voix tonnante, étoient les deux éclairs,
Que penfez-vous, pour lors, que devint ma pauvre
Commençant à bruler,d'une plus fainte flâme, [ame,
Sur tout, quand j'entendis, que cet homme irrité,
Déclamoit hautement, contre ma vanité.
Et que de temps en temps il lançoit une œillade,
Vers cette même place, où j'étois en parade,
Ayant crû de pouvoir (fuant pour me parer)
Luy porter un tel coup, qu'il n'eût pas fçû parer
Mais lui, qui connoiffoit, mon humeur effrontée
Et fçavoit bien, pour quoy, je m'étois là poftée,
Découvrit l'embufcade, & d'un œil effrayant,
Fit voir qu'il n'étoit point, de linx plus clair voyant.
Je ne femblay pour lors, tant il me fçût confondre,
Qu'une neige au Soleil, qui commence à fe fondre,
La honte, le dépit, la peur, & le regret,
Trahirent auffi-tôt, mon fentiment fecret.

Je voulus me cacher à ses yeux redoutables,
Que les miens ébloüys, trouvoient insupportables,
Je tâchois de sortir, je cherchois à passer,
Ou plutôt mon désir, étoit de trépasser,
Ne pouvant plus souffrir de me voir regardée,
De tous les Assistans, qui m'avoient brocardée,
Ce fut-là, que mes pleurs commencerent leurs cours
Avant qu'il eût finy celuy de son discours.
Dés qu'il eut achevé, je sortis si changée,
Que je ne pensay plus, que de me voir vangée,
Resoluë en courant, tout droit à ma maison,
A quel prix que ce fût d'en avoir ma raison,
Nommez ma passion, une amour furieuse,
Ou bien une fureur, ardemment amoureuse,
Car ce fut un mélange, à parler sans erreur,
De fureur & d'amour, d'amour, & de fureur.
O je le fis bien voir, lors qu'étant arrivée,
(Aprés que de mes pleurs, je me fus bien lavée)
Que j'eus beaucoup gemy, sangloté, soûpiré,
Et puis pour mon dessein, quelque peu respiré,
Pour donner tout de bon, un coup de pied au monde
Je fis plus que ne fait, la tempête sur l'onde,
J'entre en mon Cabinet, & vuidant les tiroirs.
Je jette mes parfums, je brise mes MIROIRS,
Ces PENDUS sont ROUEZ, quoy qu'ils me representét,
Sans que tout leurs attraits, ou traits les en exemp-
Je les cassay d'abord, & je les detestay, [tent;
Comme des criminels, de leze Majesté,
Sans vouloir épargner, ny faire aucune grace,
A l'infidelité de leur fidele glace,
Qui tant de fois le jour, me mit devant les yeux,
Cet objet, qui pour lors, me fut tant odieux,
Je fis aussi couler, mes PERLES défilées
Les liquides des yeux, & du coû les gelées,
Toutes en même-temps, pour le même dessein,
Les unes à mes pieds, les autres dans mon sein,

Sein, dont mon œil enflé fit un vallon de larmes ,
Quãd ſes mõs deſéflez,perdirent tous leurs charmes,
Je dépece mon luth, & mes livres d'amour,
Lettres, poulets, chanſons, vers,tout fut mis au jour;
Et les voulant traiter , comme de vrais Pyrauſtes,
Le feu de mon amour,en fit des holocauſtes.
Que vous diray-je plus de tout ce que je fis,
D'un ſi fier ennemi , que ſi tôt je défis,
De tous ces beaux atours, dont je m'étois parée,
C'eſt que j'en voulus être, à jamais ſeparée,
Aprés ce grand debris, qui fût dans mon quartier,
Où mon ſaint déſeſpoir, ne laiſſa rien d'entier.
Or vous qui m'écoutez, dites ſans m'interrompre,
Mon Cœur étant BRISE',devois-je pas tout rompre,
Morte au monde, & le mõde encore mort pour moy,
Je devois imiter en ce triſte convoy,
Ce qu'on fait à la mort,d'un general en guerre,
On traine les drapeaux, & les armes par terre,
De même je voulus, en ce cas important,
Pour témoigner mon dueil , en faire tout autant.
Sçachez donc qu'ayant fait , ce terrible ménage,
J'accourus pour revoir, ce divin perſonnage,
A cauſe que ſon trait, dont mon cœur fut bleſſé,
Avoit rompu le mien, qui l'avoit offenſé.
Je me preſente à lui, pour faire penitence,
Aprés avoir ſi bien, diſſipé ma ſubſtance,
Je me jette à ſes pieds,au milieu d'un banquet,
Comme une criminelle, entre dans le parquet,
Je les prends, je les tiens, même je les embraſſe,
Pour mieux faire ma paix , & lui demander grace,
Puis de l'eau de mes yeux, les ayant arroſez,
Séchez de mes cheveux , de ma bouche baiſez,
Je les oignis aprés , du plus precieux baûme,
Qu'on pouvoit recouvrer, dans tout nôtre Royaume,
Et même une autre fois , l'aprochant derechef,
Tout ce qui m'en reſta, fut verſé ſur ſon chef.

La liqueur répanduë, & la boëte brisée,
Afin de n'être pas tout à fait refusée,
Je m'attache à cette ANCHRE, où je fonds toute en pleurs,
Et mes yeux, la MOÜILLANT, expriment mes douleurs.
Avec bonne raison, je gardois le silence,
Lorsque je regardois, le glaive & la balance:
Car ma mauvaise cause, & ce que j'avois fait,
Ne pouvoit pas sans doute, avoir un bon effet,
Si dans mon procedé, tout étoit à redire,
Helas! qu'aurois-je pû, pour ma defense dire,
Aussi ne dis-je mot, comme un muet poisson,
Et le fruit de sa pêche, en son fort hameçon,
Je fus toûjours confite, en l'eau la plus amere,
Quoiqu'il me retirât, du fond de ma misere.
Et ce Divin Pescheur, aprés un coup si beau,
Ne voulut pas pourtant, me tirer de cette eau,
Ainsi par sa bonté, me laissant encor vivre,
Sans jamais le quiter, mon cœur voulut le suivre,
Et cette abandonnée, en dépit du trépas,
Quand chacun l'eut quité, ne l'abandonna pas,
Et même aprés sa mort, comme pendant sa vie,
Je suivis le Chasseur, qui m'avoit poursuivie,
Il me prit, je le pris, il m'aima, je l'aimay,
Ce fut toûjours de lui, que mon cœur fut charmé,
De ses plus chers suivants, je fus toûjours du nõbre,
Et toûjours ce Soleil, me tenoit à son ombre.
Mes biens ayant été, pour lui tous confisquez,
Au malheur general, de tous mes affiquets,
Qui furent employez, à de meilleurs usages,
Pendant les longs chemins, & penibles voyages,
Je le fournis de tout, dans ses plus grands besoins,
Et par tout il se vit defrayé par mes soins,
J'eus même le bonheur, de le voir à ma table,
Joüissant plusieurs fois, d'un bien si souhaitable,

Quand il venoit laſſé, voulant ſe ſoulager,
Prendre un peu de repos, dormir, boire & manger,
Lorſque ce PAIN DU CIEL, ſe repaiſſoit du noſtre,
Et nous entretenoit, tout de même qu'un autre,
TOUT DE MESME QU'UN AUTRE! Ah! que vous ay-je
Ou je ne m'entends pas, ou l'on me contredit. [dit?
O quelle diſpathie, & quelle difference,
Des entretiens mondains, & de ſa conference,
C'eſt en noſtre logis, où pendant qu'il dînoit,
Quand nous l'entretenions, il nous entretenoit,
(Dans ſa grave douceur, dans ſa façon modeſte,)
D'un diſcours raviſſant, tout divin & celeſte?
Soit qu'il mangeât aſſis, ou qu'il parlât debout,
Lorſque nous ſuſtentions, celui qui nourrit tout,
Trouvant toûjours chez nous, à toute heure, & ſans peine,
Dequoy déſalterer, LE PUITS & LA FONTAINE.
O Dieu! que de plaiſir, de miel & de douceur,
Je goûtois à ſes pieds, preferée à ma ſœur,
Je le beuvois des yeux, ſi j'oſe vous le dire,
Et je mourois de joye, en cet heureux martyre,
Car mon eſprit au monde, autrefois amoureux,
Ne goûta jamais rien, qui fut plus ſavoureux,
Quand de ſes faux appas, entierement ſevrée,
Je me vis de ceux-cy tout à fait enyvrée.
„Pour ne vous rien celer, de mes plus grãds ſecrets
Sçachez de mon amour, l'indicible progrez,
Qui depuis l'heureux jour, de ſa belle naiſſance,
Toûjours de plus en plus, augmenta ſa puiſſance,
Comme un trait decoché, violent & volant,
Qui prend force, & toûjours, ſe roidit en allant,
Ainſi de jour en jour, mon amour augmentée,
Fut en fort peu de tems, au plus haut point montée,
Mais ce qui plus accrût, mon amour, mon ſouci,
Ce fut quand je connus, qu'il nous aimoit auſſi,

N'étant rien de si fort, ny qui plus gagne-l'ame,
Qu'une amour reciproque, & mutuelle flâme,
Mais que cecy soit dit, en termes de raison,
Sans aucun parallelle, & sans comparaison.
Qui? voyant de ses yeux, les precieuses larmes,
Eusse pû resister, au pouvoir de leurs charmes;
Assez forts & puissants, pour tous en assurer,
Quand sur mon frere mort, nous le vîmes pleurer,
Et qu'il voulut ainsi, que ses perles fonduës,
Fussent avec nos pleurs, tristement confonduës;
Si bien que je ne puis vous dire si ce jour,
Il fit plus de pitié, qu'il ne donna d'amour.
Son eau, quoyque s'en soit, peut amollir le marbre,
Et bien que déja mort, fit reverdir cet arbre,
Quand depuis quatre jours, au tombeau devalé,
Mon frere par ses pleurs, se vit renouvellé,
La terre ayant reçû, la celeste rosée,
De ces yeux où les Cieux, qui l'avoient arrosée,
Ainsi ce grand amour, que je vins d'éprouver,
Acheva de me perdre, afin de me sauver.
Je le suivis toûjours, comme une suppliante,
Tout de même que fait, son Soleil L'HELIANTHE,
Sans que jamais mes yeux, s'en pûssent empécher,
Jusqu'à ce qu'au CALVAIRE, ils l'eurent vû coucher,
Ce fut donc en l'enclos, de ce champ de bataille.
Où la faux de la mort, (qui coupe, trâche & taille,)
L'abbatit & trancha, quand ce FORT D'ISRAEL,
Pour mon amour, contre elle, entreprit ce duel.
Enfin je le vis mort, cet Amant adorable,
Par un coup imprevû, funeste & déplorable,
Je le vis en aprés, mettre dans un cercueil,
Et son duel fini, je commence mon dueil,
Ce fut depuis ce tems de mon triste veuvage,
Que je fus une mer, sans fonds & sans rivage,
Agitée en tous lieux, de mille tourbillons,
Toûjours sans aucun calme, enflée à gros bouillons,

Ce fut depuis ce temps, que mes larmes coulerent,
Et qu'avec abondance, à son sang se mélerent,
Sang, dont je me lavay, sang que je recueilly,
Quand il portoit sa Croix, sous son poids défailly.
Pourtant quand je le vis hors de sa sepulture,
J'eus dequoy soulager, ma cruelle torture;
Et me vanter par tout, de ma felicité,
Le voyant glorieux déja ressuscité.
Lors qu'ayant triomphé de la fierté des Parques,
Il me toucha si bien, que j'en porte les marques,
Sous la forme & l'habit d'un simple Jardinier,
Et ce trait de faveur, ne fut pas le dernier,
Mais quelque temps aprés, l'ayant perdu de veüe,
Sur le pompeux éclat d'une brillante nuë,
Qui pour me désoler, le ravit à mes yeux,
Attentif à le voir, monter jusques aux Cieux,
Ne pouvant plus souffrir, cette mortelle atteinte,
Mon esprit affligé, renouvella sa plainte,
Il fallut derechef, debonder mon cerveau,
Et lors on vit mes yeux, pleurer tout de nouveau.
Cependant les faux Juifs excitant un orage,
Me prirent aussi-tôt, pour sujet de leur rage,
Et sans aucun sujet, sans droit, & sans raison
Exposerent en mer, toute nôtre maison.
Mer plus humaine qu'eux, dont toûjours la bonace,
Nous porta sur son dos, sans peril ny menace,
Où pendant tout le temps, que nous fumes sur l'eau
Aucun vent ne battit nôtre méchant bateau,
Nous voguames enfin, avec tout avantage,
Quoy que sans conducteur, sans art, sans pilotage,
Ayant pour nous le Roy des morts & des vivants,
Qui commande à la mer, & regle tous les vents.
Enfin ce grand PATRON, qui nous guide & conseile,
Fait surgir nôtre barque, au bō port de MARSEILLE,
Le cours des fugitifs, vient là se terminer,
Malgré ceux qui pensoient à nous exterminer,

Ce fut en ce païs, qu'on me vit sans paresse,
Faire l'Office en tout, de brave PRECHERESSE,
Pour rédéfier là, par d'exemples meilleurs,
Ce que la PECHERESSE, avoit détruit ailleurs,
De sorte que bien-tôt, une bonne partie,
De ce terroir Payen, se trouva convertie,
Je fis là mon séjour, pendant six ou sept ans,
En Predications, employant tout ce tems.
Je voulus puis aprés, être plus retirée,
D'aller dans le désert fortement inspirée,
Par le même ESPRIT SAINT, qui JESUS y mena,
Où pour nous sustenter, cét homme-Dieu jeûna,
Luy pour faire des jours, la sainte Quarantaine,
Et moy pour y passer, d'ans plus d'une trentaine,
Où durant tout ce temps, je ne fis que pleurer,
Sangloter & gemir, me plaindre, & soûpirer.
Il est vray que j'y fus, fort souvent consolée,
Faisant sept fois le jour, au Ciel une volée,
Pour oüir de plus prés les ravissants accords,
Des esprits bien-heureux, qui portoiét là mon corps,
Où quand je me sentois, à moy-même ravie,
La vie étoit ma mort, & la mort mon envie,
Les pleurs étoient mes fleurs, les peines mes plaisirs,
L'Oraison ma raison, les déserts mes désirs,
Un Rocher, mon Château, les espines, de roses, [SES.
Et j'apris L'ART D'AYMER en ces METAMORPHO-
Je fus donc en ces lieux, comme vous m'y voyez,
PECHERESSES enfin, quelles que vous soyez,
Tâchez, à mon exemple, à faire pénitence,
Et vous ressentirez, bien-tôt mon assistance;
Je puis vous obtenir, de Dieu vôtre pardon,
Par de larmes d'amour, dont vous aurez le don,
Sortez de vôtre vice, & prenez bon courage,
Sauvez-vous en ce port, aprés vôtre naufrage,
Venez à mes dépens, faire vôtre profit,
Considerant le mal, qu'un fol amour me fit;
Prenez

Prenez pour vôstre Amant, le même que j'épouse.
Et n'apprehendez pas, de me rendre jalouse,
Ny tãt d'autres encor, que tiẽt ce GRAND SEIGNEUR
Dans ses saintes prisons, ou vieux serrails d'honneur,
C'est là que vous serez, toutes SULTANES REYNES,
Et que vous regnerez, comme de Souveraines,
Il vous en donnera, bien-tôt la qualité,
Adjustant SA HAUTESSE, à vôtre humilité.
Entrez donc au plutôt, dans des saints Monasteres,
(Si vous ne pouvés pas, vous rendre Solitaires,)
En la communauté, de quelque bon Convent,
Vous ne manquerez pas, d'être mieux que devant,
Pourveu qu'en ce refuge, & douces solitudes,
Vous quittiez vos habits, avec vos habitudes,
Qu'en toutes vos façons, rien ne paroisse vain,
Et que vous n'ayez plus, l'odeur du vieux levain,
Vous y ressentirez, mille & mille delices,
Nonobstant l'âpreté des plus rudes Cilices.
Et vous ne goûterez, que plaisirs & douceurs,
Dans les saints entretiens, de tant de bonnes sœurs,
Aprés d'embrasements, & de pertes fatales,
Brulez d'une autre flâme, avecque ces vestales.
Tenez vous en repos, gardez y bien vos vœux,
Et ne laissez jamais, amortir ces beaux feux,
Avec un sentiment, propre à l'ame devote,
Soyez en ce Convent, comme moy dans ma grotte,
Où JESUS, mon Amant, m'apparut autrefois,
Pendant trente & trois ans, jusqu'à cent & dix fois;
Faveur, dont je me vante, & que je vous publie,
Encor que d'autant plus, mon cœur s'en humilie.
Donnez un coup de pied, à ce monde trompeur,
Qui ne vous a donné, qu'une vaine vapeur,
Augmentez le troupeau, de tant de concurrentes,
Qui comme vous n'étoient, que de brebis errantes,
Venez à ce Pasteur, qui la houlette en main,
Pour vous remettre au Parc, vous mõtre le chemin,

Je suis en ce désert, la guide qu'il vous donne,
Comme il fit à son peuple, autrefois la colomne,
C'est de vôtre peché, qu'il veut vous détourner,
Pour vous faire à ses loix, promptement retourner.
Detachez-vous bien-tôt du char de cét infame,
Qui vous mene en triomphe,afin d'avoir vôtre ame.
Secoüez-en le joug, rompez vôtre licol,
Si vous ne voulez pas y perdre vôtre vol.
Si vous faites enfin, état de ma faconde,
Perdez-vous au désert, pour ne vous perdre au mon- [de,
Où l'amour me sauva, si l'amour me perdit,
Dites ce que j'ay fait, faites ce que j'Ay dit.
Voilà de son discours, la divine éloquence,
De ce raisonnement, tirez la consequence,
Sans que vous alleguiez, vôtre fragilité,
Profitez comme il faut, de sa moralité,
Et mirez-vous si bien, dans ce miroir fidele,
Que vous puissiez tout prendre, & tout apprendre [d'elle.
En vous y regardant, il faut vous adjuster,
Il faut la contrefaire, il vous faut l'imiter,
Faites donc de son eau, mêlée à vôtre argile,
Un moule des plus forts, à vôtre corps fragile.
A la voir seulement, pleurer comme elle fait,
Vous pouvez aspirer à son état parfait,
Courez donc à ses eaux, ames paralytiques,
Elle feront pour vous, PISCINES PROBATIQUES,
Vous devez & pouvez, éteindre dans ses eaux,
De vos sales amours les infames flambeaux,
C'est là que perira, vôtre flamme amoureuse,
Comme en l'eau de cyzique, en cela merveilleuse
De pouvoir amortir, l'impudique brandon,
De ceux qui s'y lavoient, pour vaincre Cupidon,
Cherchez la PROPRETE', comme en cette fontaine,
Dans la proprieté des eaux de MADELAINE,
Mais avant que parler, de sa conversion,
Faisons un peu de pause, en cette station.

Reposons quelque temps, devant cét Oratoire,
Pour plus commodément, parcourir son histoire,
Et voir dans cette BAUME, où la sainte a logé,
Son portrait racourcy, sa vie en abbregé.

LA MADELAINE.

LIVRE CINQUIE'ME.

EN depit du tonnerre, & malgré la tempête,
Cinglons en haute mer, au son de la trompette,
Et que la renommée, embouche ses clairons,
Pour mieux nous animer, tant que nous voguerons.
Afin que nôtre course en ce chant ne soit vaine,
Un bon vent enflera, la voile avec la veine,
Que si nous joüissons, de ce double support,
Nous pourrons au plutôt, surgir à nôtre port?
D'un stile plus puissant, & d'un cours plus rapide,
Parcourons les hauts faits, de ce cœur intrepide,
De celle qui ravit, & prit le Ciel d'assaut,
D'une voix éclatante, & sur un ton plus haut,
Chantons les grands exploits, de l'Auguste MARIE
Qui fut du sang Royal, des Princes de Syrie,
Publions hautement sa generosité.
Ce qu'elle éxécuta, sans avoir hesité,
Tout ce que l'on à vû, de fort & d'heroïque,
D'admirable & de grand, en cette Seraphique,
Les feux de son amour, les eaux de sa douleur,
Sa force, son courage, & toute sa valeur.
Admirons, admirons, les effets d'une grace,
De toutes la plus grande, & la plus efficace,

Quoy de plus merveilleux, de voir qu'en un instant,
MADELAINE changée, a le cœur si constant;
Qu'aussi-tôt elle fait au monde banqueroute,
Quitte des vanitez, la poursuite & la route,
Verse renverse, abbat, brule, brise, défait,
Parfums, tables, tableaux, poulets, glace, attifet;
Ceruses, vermeillons, tavayoles, toilettes,
Fard, pommades, onguents, bijoux, & cassoletes,
Essences, Camayeux, poudres, poinçons, clinquants,
Roses, plumes, atours, collets, nœuds & carcans,
Crêpes, masques, manchons, joyaux, orfevreries,
Jayet, ambre, corail, pailletes, pierreries,
Coëfûres, chaperons, montres, apretador,
Gaze, pourpre, fin lin, brocatel, ou drap d'or,
Manicles, ceinturons, mouches, mouchoirs, dantelles,
Bourses, boëtes, anneaux, bagues, & bagatelles,
Jazerans, éventails, rubans, jupes, habits,
Colliers, chaînes, brillans, diamants & rubis,
Enseignes, brasselets, pendants, perles, dorures,
Et pompeux attirail, de toutes ses parures.
La défaite s'en fait, par des si belles mains,
Qui mettent sous les pieds, tant de respects humains,
Que tout l'Enfer en gronde, & que le monde en rie,
Elle fait le dégât, de cette MERCERIE,
Et sans se soucier, de ce QUE DIRA-T'ON,
Ne fait non plus d'état de l'or que du leton;
Pour gagner JESUS-CHRIST, de tout elle se joüe
Tout ce qui n'est pas luy ne luy semble que boüe,
Foule, écrase, détruit, jette, déchire, rompt;
Tout ce qu'elle rencontre, & rien ne l'interrompt;
Elle ne sauve rien, de tant de riches pieces,
Son indignation, les met toutes en pieces.
Châque chose ressent, ses saintes cruautez,
Le malheur est commun, à tant de raretez,
Sa MAGNANIMITE', ne fait grace à pas une,
Et toutes sans reserve, ont la même fortune,

Un tel ressentiment, n'excepte point de cas,
Car elle fait main basse, en ce rude fracas;
Elle veut perdre ainsi, ce qui l'avoit perduë,
Et que (la chose soit, permise ou defenduë,)
Cét esprit si fâché, de ce qu'il a commis,
Ne pardonne à pas un, de tous ses ennemis.
O quel plaisir de voir cette désesperée,
Etre tant à propos, & si bien inspirée,
Aussi bien paroit-il, à son air si troublé,
Qu'elle a pour ce dessein, ses forces redoublées,
Et dans sa haute mine, effrayante au possible,
Je ne sçay quoy d'affreux, de fier, & de terrible,
Qui ne lui permet pas, de moderer l'ardeur,
Du beau feu qui l'enflamme, & consume son cœur;
Sa face encor fait voir, par tout égratignée,
Que ses cruelles mains, ne l'ont pas épargnée,
Et même le pavé, reluit de tous côtez,
De l'or de ses cheveux, arrachez & jettez.
Diroit-on que ce fût, l'une des TROIS MARIES,
La SIBYLE EN FUREUR, ou l'une des furies,
Qui vient la torche au poing, & les yeux allumez,
Pour mettre tout en feu, ces meubles parfumez,
Qu'elle ne se sera, jamais bien contentée,
Que tout ne soit pery, tant elle est irritée,
Puis que ce qu'elle en fait, n'est que pour se venger,
Du tyran infernal, qu'elle veut saccager.
O le charmant courroux, qui bien loin de déplaire,
Fait voir son tein plus beau, coloré de colere,
Sa façon plus aymable, en ses traits si vaillants,
Sa main plus bien faisante, & ses yeux plus brillans,
Elle est doncques plus belle, étant si bien fâchée,
Que quand elle rioit, comme une débauchée,
Et plus riche cent fois, vuidant ses cabinets,
Que quand elle gardoit, tous ces colifichets,
Dans cette occasion, d'une telle importance,
Elle ne sçauroit mieux, dissiper sa substance.

O precieux dégat ! beau bouleverſement !
Threſors bien prodiguez, pour un plus digne Amãt,
Judicieux caprice, & ſage extravagance,
Precipitation d'une illuſtre vengeance,
Effet miraculeux, d'un changement ſubit,
Ravage raviſſant, agreable dépit;
Qui ſans conſiderer, ny façon, ny matiere,
De tout ce beau fatras luy fait faire litriere.
O Noble & fier dédain, qui par un tel débris.
Fait voir ſur le pavé, ce qui fut au lambris,
Belle confuſion, bien ordonné déſordre,
Puis qu'elle ne fait rien,qui luy doive remordre,
Nous montrant à ſes pieds, parmy ſes affiquets,
Des monſtres abbatus, auſſi-tôt qu'attaquez;
Tant de bouquets de fleurs, ou guirlandes par terre,
Les beaux aſtres vivants, du plus riant parterre,
Qui l'auroit jamais dit, du temps de ſes yeux doux,
Qu'elle fiſſe perir, au feu de ſon courroux,
Un monde tout entier, de tant de babioles,
Que cette idolatrée, abatît tant d'Idoles!
Et que cette Deeſſe, adorée en tous lieux,
Avec de ſi beaux coups, briſât tant de faux Dieux,
Pour en faire de tous, un digne ſacrifice,
D'abord qu'elle a connu, la laideur de ſon vice,
Les taches de ſon ame, & celles de ſon corps,
Ce qui lui fait ainſi, perdre tous ſes threſors.
Approuvez donc mondains,leur diſgrace ſoufferte,
Et gardez d'en blâmer, ou regretter la perte;
Elle ſçait qui bien-tôt la luy reparera,
Ne faites pas icy, ce qu'un traître fera,
Quand il verra verſer l'onguent, qu'elle reſerve,
Et prodiguer ainſi, ſa drogue de conſerve.
Non n'imitez pas, dis-je, un avare JUDAS,
Qui voudroit bien avoir, la vertu de MIDAS;
(Qui changeoit tout en or, de ſes mains nõpareilles,)
Mais il n'a merité, que les longues oreilles.

C'eſt tout ce qu'il luy faut, c'eſt ce qu'il doit avoir,
Ayant ſi mal-jugé, de ce qu'il vient de voir.
Je m'avance un peu trop, il n'eſt pas temps encore,
D'ouyr le ſentiment, d'une telle PECORE.
Trouvez-bon tout cela n'en ayez pas regret,
Puis que MARIE enfin, a trouvé le ſecret,
D'une toute nouvelle, & celeſte ALCHIMIE,
Depuis qu'elle n'eſt plus, dans l'état d'infamie,
Elle ſera bien-tôt, d'autre condition,
Si ſa POUDRE DE CHYPRE, eſt DE PROJECTION,
Si ſa terre jaunie, & ſon bien d'eau glacée,
Luy font avoir du Ciel, l'opulence avancée.
Car n'auroit-elle pas, ayant gagné JESUS,
De plus amples threſors, que n'eût jamais CRESUS,
Tenant du Paradis, les richeſſes immenſes,
Et pouvant diſpoſer, de toutes ſes Finances :
Si vous voyez cela, direz-vous pas encor,
Que de tout ce beau rien, elle fait de fin or,
Et que dans ſa GRANDE OEUVRE, une ſçience égale,
Ne rencontra jamais, PIERRE PHILOSOPHALE,
Qui vaille celle-là que l'Apôtre décrit, [CHRIST,
PIERRE, qui n'eſt vrayment, autre que JESUS-
De ſorte qu'on peut voir, la vaine Courtiſane,
Devenuë à l'inſtant, excellente Artiſane,
Qui travaille ſi-bien, en ſon cœur, ſon fourneau,
Qu'elle en eſt toute en feu, qu'elle en eſt toute en
Et juſques à ce point, qu'elle veut ſe reſoudre, [eau,
A fondre toute en pleurs ; en s'y faiſant reſoudre,
Et puis avec un ART, de tous le plus ſubtil,
FIXER, mais ſur ſon corps, ſon ESPRIT VOLATIL.
N'eſtimez doncques pas, qu'elle ait acquis ſans
Ny ſans rien hazarder, la couronne de Reyne, [peine,
Meritant d'imiter, le Createur parfait,
Et faire comme luy, qui de rien a tout fait.
Voyez, PAUVRES SOUFFLEURS, vôtre Philoſophie,
N'en fera jamais tant, non, je vous en défie,

Vous qui tout au contraire, en perdant vôtre bien,
Ne faites rien du tout, & faites, du tout rien, [ne
Voulez-vous mieux souffler n'employez vôtre halai-
Qu'à dissiper vos biens, pour qui fait MADELAINE.
Si vous ne voulez pas au sentiment de tous,
Entendre vos soufflets, qui vous appellent Fous ;
Cessez donc de souffler, à vôtre accoûtumée,
Autrement, tous vos biens, s'en iront en fumée,
Remarquez donc, pecheurs vicieux, & brutaux,
Dans sa conversion, celle de ses metaux,
C'est en les détruisant, qu'elle vous édifie,
Si-tôt qu'elle abolit, détruit, & sacrifie,
Ces malheureux veaux d'or, si promptement brisez,
Et de la même main, encor pulverisez,
Pour nous en faire voir, les cendres avalées,
Avec les belles eaux, de ses yeux écoulées ;
Ce qu'elle ne fait point, par trop d'affection,
Mais pour n'en pouvoir pas, souffrir l'infection,
Dés qu'elle a remarqué, le sujet qui la fâche.
Aux pieds de Jesus-Christ, ce beau miroir sans tâche.
Qui voyant de bon œil son cœur tout enflammé,
A raison seulement, qu'elle a beaucoup aimé,
Luy pardonne aussi-tôt tant de fautes passées,
Bien que déja ses pleurs, les eussent effacées,
C'est là, qu'ayant reçû, le bien qu'il luy départ,
Marie a fait le choix, de la meilleure part.
Voulez-vous en avoir, des preuves convainquantes,
Venez la voir courir, comme une des Bachantes,
Ne portant avec soy, ces pretieux parfums,
Que pour ensevelir, tous ses plaisirs défuncts;
Courons aprés l'odeur, d'une telle Civete,
Et suivons-la de prés, sans que rien nous arreste,
Sçachons où se termine, un cours precipité,
Apprenons le dessein, d'un cœur si dépité.
Mondains, jugez-en mieux, cette femme, hardie,
Ne cherche ny balet, ny bal, ny comedie,

Et ne court pas, non plus, avec empressement,
Aprés aucun sujet, de divertissement:
Ne la soupçonnez pas, d'une vaine visite,
Accusez la plûtôt, d'un trait de PARASITE,
Car vous devez sçavoir, qu'elle va ce matin,
Se faire faire place, au milieu d'un festin.
Il est vray je l'avoüe, elle est necessiteuse,
Toutefois son humeur, complaisante, & flateuse,
N'est pas pour mendier, la graisse d'un dîner,
Mais la grace qu'un Dieu daignera luy donner:
Que s'il est à propos, pour son bien, qu'elle y vienne,
C'est ainsi que feroit une fidelle Chienne,
Aux pieds de son bon maître, y prenant de sa main
Aprés l'avoir flaté, quelque morceau de pain.
Ainsi voit-on entrer la belle MANDIANTE,
Humble, les yeux baissez, honteuse, & suppliante,
Qui sans être invitée, aux pieds de l'invité,
Vient chercher de quoy vivre en sa suavité,
Ou du moins ramasser, comme un mets delectable,
Les mietes de pain, qui tombent de sa table,
Mais ce soin est trop grand, trop artificiel,
Pour vouloir autre pain, que celuy-là du Ciel.
Etant du saint Amour, si fort passionnée,
Elle vient pour traiter, un nouvel Hymenée,
Et (non sans témoigner, l'excez de ses douleurs,)
Commence de laver, d'un torrent de ses pleurs,
Ces pieds Saints, & Sacrez, qui marchoient sur les on-
Pour puis les essuyer, avec ses tresses blondes, [des,
La belle serviete, & le torchon doré,
Qu'elle trouva tout prêt, sans l'avoir preparé:
Faisant de ses cheveux, milles zones torrides,
Qui servent à secher, tant de perles liquides.
Si cela toutefois, ne se fait pas en vain,
Car de faire toûjours, durer le même train.
A quoy sert, dites-moy, que son poil les essuye?
Si les yeux aussi-tôt ne font cesser la pluye.

Donc PECHERESSE ailleurs, & PECHERESSE-là,
Elle luy prend le cœur, avec ces filets-là,
J'entends les beaux cheveux de nôtre MARIANE,
Filets bien differents, de celuy d'ARIANE,
Puis qu'on peut assez voir, comme ils ont été faits,
Et pour une autre usage, & pour d'autres effets.
Car si l'on fit sortir, de sa prison THESE'E
Ceux-cy pour arrester, trament une fusée.
L'un tira du DEDALE, aussi long, qu'importun,
Et nous voyons icy, qu'eux-mêmes en font un,
Dont les tours, & détours, judicieux, & sages
Forment un Labyrinthe, & ferment ses passages
Pouvez-vous donc mieux être, admirables filets,
Pour une telle prise, en boucles Annelez?
O belle chevelure, autrefois sa couronne,
Que tout cede à l'éclat, de l'or, qui t'environne,
Et qu'un trait aussi beau, qu'il est audacieux,
Fasse de ton brillant, un nouvel Astre aux Cieux.
O fortunez cheveux, perruque bien-heureuse,
Autant comme autrefois, vous fûtes dangereuse,
Ton poil, au poids de l'or, malheureux ABSALON,
N'a rien de comparable, au poil de MADELON,
Car, en prenant le Ciel, le sien lui fait tout prendre,
Et le tien ne te sert, que pour te faire pendre:
Prenez donc hardiment, trop aymables lacets,
Ceux, qui pour vous avoir, n'étoient jamais lassez,
Soyez éparpillez, pour un meilleur usage,
Que quand vous paroissiez, frisez sur son visage,
Où sans difficulté, tous les jours vous preniez,
La liberté des cœurs, que vous entrepreniez;
Raffinez-vous, bel or, mis dans cette fournaise,
Prés de cét homme assis, & si bien à son aise,
Reconnoissez cheveux, l'honneur que vous avez
Et devenez plus beaux, étant si bien lavez,
Au courant des Ruisseaux, de cette lavandiere,
Qui semble avoir de vous, la force toute entiere,

Que retiroit des siens, l'invincible Samson,
C'est en faisant ainsi, c'est de cette façon,
Qu'elle veut s'assurer, sa nouvelle conquête,
Mettant aux pieds d'un Dieu,ce qu'il mit sur sa tête,
Aprés avoir bien pris, l'heure de son repas,
Pour y venir servir, un plat de ses apas.
Mais en quelle riviere, étang, où pêcherie,
Vit-on, un trait semblable, à celuy de MARIE?
Qui fait tout le contraire, & jette tout exprez,
Non point ses Rets dans l'eau, mais bien l'eau dans ses RETS,
Qui sont les LAQS D'AMOUR, qu'elle fait à THEANDRE
Et le piege innocent, qu'elle vient de lui tendre,
Comme on donne au fiancé, que l'on veut obliger,
D'Anneaux de ses cheveux, pour mieux se l'engager,
Toutefois, voulant prendre, avec cette surprise,
Par un contraire effet, elle se trouve prise,
Et devient en cela, semblable à l'hameçon,
Qui se voit plûtôt pris, qu'il ne prend le poisson.
LES PLANTES DE SES PIEDS, sont celles qu'elle arrose,
Pour en tirer le fruict, que son cœur se propose,
Qui n'est autre, sinon, le pardon de ses maux,
Que son BAUME guerit, aussi bien que ses eaux,
Quand ses yeux plus coulans qu'une éponge pressée,
Font pluvoir sur le Ciel, cette terre abbaissée,
Pesez donc de ses pleurs,le poids, & l'ascendant,
Par la chute d'une eau, qui monte en descendant,
Et sort de deux tuyaux, par des jets admirables,
Non plus sources des maux,mais des eaux désirables,
D'où MARIE a tiré, le Christal de ses yeux,
Et derivé des eaux, qui pendent sur les Cieux,
Pour nous faire admirer,comme cette CASCADE,
Fait rouler, & couler, chacun sous son Arcade,
Et comme l'éventée, & vaine auparavant,
(Ayant de ses deux yeux, fait deux Moulins à vent.)

Elle les tourne à l'eau, non pour les faire moudre,
Mais pour faire tomber, la pluye au lieu du foudre,
Qui jadis precedé, par tant d'éclairs puissants,
Faisoit fondre, où brisoit mille cœurs languissants,
Qui l'eusse jamais crû, que cette débordée
E t fait voir en pleurant, une Mer débordée ?
Dont le flux, & reflux, pût assez faire voir.
Que des eaux de la grace, elle est le Reservoir,
Et que L'ANCRE SACRE'E, & sainte. qui L'AMARE,
La faisant fondre en eau, change MARIE, en MARE,
Que les flammes d'amour ne puissent étancher,
Cette ravine d'eau, qu'elle vient d'épancher :
Où plutôt, que tant d'eau, que l'on luy voit épreindre
Tant de flammes d'amour ne puissent pas éteindre,
Aussi-bien ne peut-on, comme il faut exprimer,
Avec quelle abondance, elle sçait l'exprimer,
Aussi bien, tant de pleurs, dont elle est si prodigue,
Font juger que ses yeux n'ont ny bonde, ny digue,
Tout verse pour éteindre, un tel embrasement,
Et ce beau POT A FEU, fait tout le lavement.
Mais qui pourroit laver la Fontaine d'eau-vive,
Où ce vaste Ocean, qui n'a ny fond, ny rive ?
Pour un si haut projet, pour un si haut dessein,
Quelles eaux, quels Etangs, quelle Mer, quel Bassin?
Faudroit il pas avoir, des immenses Rivieres ?
Cependant elle n'a, que l'eau de deux Esguieres,
Quel prix, ou quelle peine, a-t'elle merité,
Cette étrange pleureuse, en sa temerité.
Croit pouvoir amortir, tant elle y remedie,
D'un deluge public, un secret incendie,
Nouvelle invention ! stratageme nouveau!
Pour se sauver du feu, se perd-elle dans l'eau !
Et fait-elle naufrage, aprés un tel déluge,
A ce port de Salut, qui lui sert de refuge,
C'est donc à cét Ecueil, & Pierre, où ses petits,
Furent tous fracassez, avec ses appetits.

Oüy je le vous redis, ce fut un vray naufrage,
Puis qu'ayant abbatu, tant voile, que cordage,
Du coup qu'elle donna, sans avoir mal visé,
Son cœur en demeura, tout contrit & brisé.
O Bienheureux BRISANS, fortunez bancs de sable!
Ou plûtôt je diray, fortunez bancs de table,
Qui recevez le hurt & le debris aussi.,
De ce Navire errant, qui vient se perdre icy,
Si toutefois on peut souffrir quelque disgrace,
Echoüer, & perir à ce havre de grace,
Si l'on peut rencontrer le naufrage & la mort,
Même aux pieds de la vie, & jusques dans le port.
Voyez comme MARIE, à cet abry s'arrête,
Se mocque de l'orage, & brave la tempête,
Y cherche le repos, d'un champ elysien,
En dépit de Judas, & du Pharisien:
Souffre paisiblement leurs injustes murmures,
Ne répond pas un mot, à toutes leurs censures,
Méprise leur mépris, rebute leur rebut,
N'advise aucun avis, ne vise qu'à son but.
Et sans craindre les coups, de ses mauvaises langues,
Pour sa bouche, ses yeux, poursuivēt leurs harangues,
Ayant calé son voile, avec beaucoup d'honneur,
Pour témoigner qu'elle est soûmise à son Seigneur,
Et qu'en tout & par tout, elle veut suivre l'ordre.
Qu'il voudra lui donner, sans jamais en demordre.
C'est à ce premontoire, ou favorable écueil,
Qu'elle vient se jetter, comme dans un cercueil,
A ce port de salut, CAP DE BONNE ESPERANCE,
Qu'elle attend de ses maux, l'entiere délivrance,
Pendant que ses cheveux, qu'elle y vient consacrer;
Lui servent à propos, de CABLE pour ANCHRER,
Trouvant en cette table, une seconde planche,
Qui la met dans le port, & la fait passer franche,
Car son PATRON courtois ne luy demande rien,
Sçachant qu'elle alloit faire, aprés le mal, le bien.

Au contraire il s'opose, à ceux qui la diffament,
Et blâme en même tems, les mêmes qui la blâment,
La defend contre tous, & prenant son party,
Fait voir qu'il voit le fond, de son cœur repenty ?
Et que son action, est si juste & si bonne,
Qu'elle merite bien, que son Dieu lui pardonne,
C'est là que ce superbe & fragile vaisseau,
Trouve le REMORA; qui l'arrête dans l'eau. [chre,
C'est jusques à ce bord, qu'elle viẽt moüiller l'An-
Laissant de ces pechez, & la lepre & le chancre,
Dans la sale d'un sale, & médisant lépreux,
Où l'on la vit guerir, d'un mal si dangereux,
Et chercher hardiment, en dépit de l'envie,
Ou sa vivante mort, ou sa mourante vie,
Ne voulant plus joüir, d'aucune autre faveur,
Que de mettre sa tête, aux pieds de son Sauveur.
J'estime toutefois, (pour dire ma pensée,)
Que cette femme icy, ne s'est point abbaissée,
Au contraire elle monte, & Dieu qui la benit,
Du NADIR de ses pieds, fait son plus haut ZENITH;
Où se voit humblement, la belle prosternée,
Helas j'aurois mieux fait, de dire consternée,
Puis qu'on peut bien juger, à ce trait si zelé,
Que si son cœur se fond, son sang est tout gelé:
Ses craintes, ses ennuis & ses douleurs sont telles,
Qu'elle est dans des langueurs & des transes mortel-
Encor que son bonheur luy fasse là trouver, [les.
Le lieu qu'il lui falloit, pour plûtôt se sauver.
Ces deux sacrez piliers, d'azile & de refuge,
Les pieds & les genoux de son souverain juge,
Qu'elle tient, qu'elle embrasse, & serre étroitement,
Pour recevoir de luy, quelque bon traitement,
Et puis ... mais le diray-je ? O la sainte finesse!
Pour mieux le prevenir, la bonne LARRONNESSE,
Se tient debout derriere, & lors qu'il est couché,
Avant qu'il soit assis, pour juger son peché.

Dans ſon haut tribunal, ſur ſon lict de Juſtice,
Quand ce SOLEIL fera, l'arrêt en ſon SOLSTICE,
Elle aime doncques mieux, courir au premier lict,
Qu'attendre le ſecond, dreſſé pour ſon délict,
Ses yeux demi-noyez, déclarent ſon offenſe,
Sans qu'elle puiſſe dire, un mot pour ſa défenſe,
Et cette miſerable, a perdu ſon caquet,
Contente de laiſſer, ſon paquet au PARQUET,
Aprés un VENIAT, elle y vient comparoître,
Non plus comme elle étoit, mais cõme elle veut être,
Renonçant pour toûjours, aux ſignes des gemeaux,
Pour de ſignes de Croix, qui chaſſerent ſes maux,
Et retrograde ainſi, du grand chemin DU VICE,
A celui des vertus, comme fait l'écrevice,
Suivant le SCORPION, & cruel & benin,
Qui porte le remede, avecque ſon venin,
Puis pour bleſſer ſon cœur, d'un coup plus ſalutaire,
Quitte l'aveugle ARCHER, pour le clair SAGITAIRE,
Qui fut pour ſon ſalut, autrefois au berceau,
Dans le ſein de la VIERGE, & proche du TAUREAU;
Afin qu'il ne rugiſſe, avec que violence,
Au ſigne du LYON, qui tiendra la BALANCE;
Et vient voir ſon SOLEIL, dans une autre maiſon,
Plus vîte qu'un CHEVREAU, qui franchit ſa cloiſon;
Elle paſſe auſſi tôt, de ſa ligne Eclyptique,
Dans une autre plus droite, & meilleure pratique,
Sort de ſa voye oblique, & ſans plus biaiſer,
Elle ſuivra les pieds, qu'elle vient de baiſer,
Afin de n'être plus, comme autrefois errante,
Et s'acquerir le nom, d'éternelle pleurante.
Suivant donc le chemin, du pere de ſon jour,
Au cercle PORTE VIE, elle luy fait ſa cour,
Pour ne le voir fâché, ſur un thrône de nuës,
Parce qu'elle a ſuivi, des routes mal tenuës,
Quand ſes yeux devenus, piſcines ou lavoirs,
Propres à nettoyer, ces deux ſales miroirs;

(Où bien si vous voulez , des humides lumieres,),
Sont cōme deux POISSONS nageans dans deux rivie-
Elle fuit le BELIER , & court aprés l'agneau, [res,
Ne voulant plus loger, qu'au signe du VERSEAU,
C'est BON SIGNE pour elle,il faut qu'elle y demeure,
L'Amour qui fait l'enfant, fait aussi qu'elle pleure,
Portant quoyqu'elle fasse, en son tour & retour,
Ce ne sont aprés tout, que de SIGNES D'AMOUR,
Par lequel elle prend, le Prince qu'elle attaque,
Au milieu de sa garde, & de son ZODIAQUE,
L'assiege dans son siege , ainsi qu'un tourbillon,
Jûsques sous sa courtine, & dans son pavillon.
O pieuse impudence, & sainte effronterie !
Quel juge a t'on gagné par telle flatterie ?
Qui reçoit de presents , pour n'être corrompu !
O festin ! ô banquet , si bien interrompu !
Agreable importune, heureuse trouble feste,
Qui plaît & qui déplaît, pour être satisfaite,
Mais avec tant de pleurs, par un cas tout nouveau,
Veut-elle en ce repas , changer le vin en eau?
Scandale surprenant , audace merveilleuse !
Entreprise loüable , autant que perilleuse,
La CRIMINELLE enfin,employant TOUS RESSORTS,
Contre son propre JUGE, obtient prise de corps.
O genereux exploit , action memorable !
A quelle autre êtes-vous , pareille ou comparable ?
SALOMONE,JAEL,DEBORE, ESTHER,JUDITH,
En avez-vous tant fait ? En avez-vous tant dit ?
MARIANNE , PANTE'E , ARTOMISE, MONIME,
Eûtes-vous bien un cœur, si grand, si magnanime ?
Quelle autre pour ravir le Ciel plus hardiment,
Montra tant de courage,& tant d'empressement,
Comme fait aujourd'hui, l'Illustre conquerante,
Quand elle tombe icy demi-morte, ou mourante,
Aussi tout se pardonne,& se donne gratis,
Puis qu'on voit obéïr , à ce PAREATIS ,

Et la folle prudente & la sage insensée,
Dont l'huyle est répanduë, & la lampe cassée,
Quand la douleur, aprés un indicible excez,
Luy fait vuider ses yeux avecque son Procez.
Et le JUGE content, sans taxer les Epices,
(Qui l'avoient mise en feu, parmi les precipices,
Dans sa verte jeunesse, en l'Avril de ses ans,)
Se satisfait de voir ses regrets si cuisans.
La dette se remet, & la quittance est faite,
Aprés que son Sauveur, a signé sa Requeste;
Y mettant au dessus. *Fait ut petitur.*
Au moment qu'il lui dit. *Tibi remittitur.*
Toutefois encor bien, qu'il lui fasse quittance,
Elle veut s'obliger à faire pénitence;
Et prendre le dessein, nonobstant ce bon mot,
De s'aller confiner, dans le fond d'un cachot,
Ainsi l'échevelée, & coureuse ATALANTE,
(ayant touché, le but de sa course volante,)
Aprés avoir couru sans frein de toutes parts,
Verse les pommes d'or, de ses cheveux épars,
Aussi bien que les eaux, dont elle est toute moëte,
Avec tous les parfums, qu'elle porte en sa boëte,
Pour en oindre les pieds, qu'elle tient embrassez;
Mais si fort, qu'on diroit plûtôt embarassez.
Ces pieds qu'elle cherchoit, avec que tant de zele,
Ces pieds qui la suivoient, & couroient aprés elle,
Qui tirent cōme PIERRE, ou d'Amant, ou d'Aimant,
Celle qui fut partout, PIERRE D'ACHOPEMENT.
Qui les prend, s'en saisit & d'un cœur tout de braise,
Les lave de ses pleurs, les baise, les rebaise,
Et peut-être les léche, & dans cet embarras,
De même qu'un cachet, les presse sur son bras ?
Puis s'étant relevée, avec plus d'asseurance.
(Aprés avoir conçû quelque bonne esperance.)
Comme une autre PANDORE, avec sa boëte en main,
(Nō point pleine de maux, pour tout le gēre humain)

Brise tout cet albâtre, autrefois si funeste;
N'y laisse rien du tout, & couche de son reste.
Ainsi cette prodigue, aliene son fonds,
Aprés avoir changé ses deux yeux en deux fonts,
Dont les EAux qui couloiẽt,lui furẽt BAPTISMALES,
Capables de laver, les ames les plus sales,
Pour donc faire largesse, au Monarque des Cieux,
Répand tout sur son chef, cet onguent pretieux,
De qui la bonne odeur, rendit la maison pleine,
Le nom de MAGNIFIQUE étant pour MADELAINE;
Dont cette solemnelle & large effusion,
Rend tous les spectateurs, pleins de confusion,
Sur tout le faux Judas qui fait LE BON APÔTRE,
L'hypocrite qui pense une chose, & dit l'autre,
Ce méchant aumônier, qui faisoit bourse à part,
Ne reservant pour soy, que la meilleure part,
Ce vray dissimulé, ce FAUX ISRAELITE,
Qui ne meritoit pas, d'être un homme d'Elite,
Cet avare Econome & digne Compagnon,
Des fréres de Joseph, & du mauvais Larron;
Ne devroit-il donc pas, suivant son caractere,
Estre excommunié, comme un proprietaire,
Faisant dessein de vendre, à ces Juifs inhumains,
A beau deniers comptants,la rançon des humains;
Car on peut bien juger, comme cet esprit double,
Se plaît comme l'on dit, à pêcher en eau trouble,
Puis que tout le desir de ce voleur surpris,
(Qui pleure cet onguent,) c'est d'en avoir le prix,
Et non pour le donner, comme il disoit le traitre,
Aux pauvres, dont il fait semblant de vouloir être,
En cette occasion, le digne PROCUREUR,
Ou plûtôt l'AVOCAT, avant qu'être DOCTEUR,
Aussi merite-t'il, faisant ainsi la bête,
Que son maîstre le tance, & lui lave la tête.
Quand celle-cy lui lave, & lui baise les pieds.
Il est juste, SEIGNEUR, que vous le détrompiez,

Ce PROCUREUR SYNDIC, qui censure & Syndique,
Cette bonne action, cet œuvre Evangelique,
Qui doit se publier, tant en prose qu'en vers,
Par tous les Carrefours de ce grand Univers,
Comme vous predisez de vôtre propre bouche,
Devant cet APOSTAT, sans que cela le touche,
Quoyqu'il ait dit pourtant, ce baume répandu,
Sur la tête d'un Dieu, n'est nullement perdu,
Il s'abuse beaucoup, s'il croit que MADELAINE,
A perdu, comme on dit, ET SON HUYLE ET SA PEINE.
Puis que pour son bonheur, le plus essentiel,
L'odeur de ce parfum, monte jusques au Ciel,
Comme une exhalaison, verge, ou fléche musquée,
Qui devoit emporter cette place attaquée,
Par la remission de beaucoup de pechez,
Pour qui jamais ses yeux, ne furent vûs séchez,
Quoyqu'elle en eût gagné, L'INDULGENCE PLENIE-
Qu'elle ne fusse plus, de Satan prisonniere, [RE,
Qu'elle en eût obtenu, le pardon general,
Que tout lui fût remis, par le grand Admiral,
Que de sa propre bouche, il l'en eût assurée,
Et qu'entre eux deux la paix, fût hautement jurée,
Elle ne laissa pas, en son regret amer,
De faire de ses yeux, deux petits bras de mer.
Eteignant de l'Amour, la force & la puissance,
Dans les ameres eaux, d'où VENUS prit naissance,
Puis qu'elle fait ici d'un semblable Element,
Cause de son plaisir, l'effet de son tourment.
Ainsi vit-on depuis, la grande PECHERESSE,
Aprés cet accident, changée en APOSTRESSE,
Ainsi vit-on le choc, des Amours opposez,
Du profane & du saint, ardemment embrasez,
Le terrestre vaincu tout honteux & sans gloire,
Pendant que le celeste, emporte la victoire,
Et luy fait ressentir avec beaucoup d'effort,
Qu'étant le tout-puissant, est aussi le plus fort,

Le forçant à quiter son FORT à l'improviste,
De loger & ceder, à son Antagoniste,
Combat où triompha le celeste HEROS,
Débat, où succomba cet infernal EROS.
Celui qui suscita tant d'étranges vacarmes,
Qui divise le monde, & le met tout en armes,
Qui fait plus qu'un lutin échapé de l'enfer,
Qui met, qui veut, qui rompt le feu, le sang, le fer;
C'est le tyran qui tire, & l'archer redoutable,
Qui frape les mortels, d'un coup inévitable,
Qui tout petit qu'il est, entraîné glorieux,
A son Char triomphant les hommes & les Dieux;
Celui qui fait boüillir, NEPTUNE dans son onde,
Et rôtir à son feu, tous les quartiers du monde.
Dont même le Soleil, ne peut se garentir,
Tout brûlé des ardeurs, qu'il lui fait ressentir,
Qui d'un coup d'œil vainquit, en paix plûtôt qu'en
Le Prince le plus saint, qui regnât sur la terre[guerre
Quand on vit par ce Nain, un geant abatu,
En dépit de sa force, & malgré sa vertu,
Qui d'un tour de sa fronde, avoit puni l'audace,
De cette tour de chair, qu'il coucha sur la place.
Et celui qui vainquit, n'étant qu'un bergerot,
Ne sçut pas étant Roy, dompter cet Archerot,
Qui fit aprés au fils, encore pis qu'au pere,
Le mit & reduisit, en plus grande misere.
Le rendant idolatre, & faisant par ses coups,
Du plus sage des Roys, le plus grand Roy des fous,
Qui mit le FEU GREGOIS, dans la ville de TROYE,
Que l'ennemi ne vit, que comme un FEU DE JOYE,
Qui sembloit éclairer, à son enterrement,
Ne faisant de son sein, qu'un vaste monument,
Quãd par la POMME D'OR, de PARIS ALEXANDRE,
Avec les yeux d'Helene, il la mit toute en cendre.
Ainsi ce malheureux, & maudit BOUTE-FEU,
Fit voir en pleine nuit les effets de son jeu,

Quand le cheval de bois, eût percé les murailles,
Et fut cauſe qu'on vit, toutes ces funerailles,
Que SAMSON s'affoiblit, au ſein de DALILA,
Qu'ACHILLE fit la fille, & Qu'HERCULE fila,
Changeant en un fuſeau, pour plaire à ſon OMPHALE
Sa peſante maſſuë, aux monſtres ſi fatale.
Celui qui fait briller, & voltiger aux champs,
Les caſques emplumez, & les glaives trenchants,
Qui fait toûjours la guerre, ou bien qui la fait faire,
Par cette LIAISON DE MARS avec ſa mere,
Celui par qui ſe fait, un million de maux,
Et qui même changea les Dieux en animaux,
Qui fit voir, & cauſa tant de Metamorphoſes,
Et ſembla pervertir, la nature des choſes,
Merveille! celui-là trouve, qu'en un moment,
Il eſt changé lui-méme, & ne ſçait pas comment,
Eſtant plus effrayé, de voir que MADELAINE,
N'eſt plus, comme autrefois, cette fameuſe HELENE,
Que ne fut ACTEON, ſe mirant dans les eaux,
De voir ſon chef cornu tout chargé de Rameaux,
Lors que le ſaint Amour le chaſſe de ſa place,
Le force & le contraint, de faire une autre chaſſe,
Pendant qu'il s'établit au milieu de ſon cœur,
Dont il ſe rend le maître, en étant le vainqueur.
La LYCORNE farouche, indomptable & ruſée,
Prez du FILS DE LA VIERGE, eſt toute apprivoiſée,
La ſuye y devient neige, & pigeon le corbeau,
Et la louve brebis, auprés de cet agneau.

LA MADELAINE.

LIVRE SIXIE'ME.

CE fut pour lors qu'on vit ce chãgemẽt étrange,
D'une nuict en un jour, d'un Demõ en unAnge,
Qu'õ vit deMADELAINE, aux pieds deJESUS-CHRIST
Le cœur humilié, parfaitement contrit.
Ce Moïse nouveau, qui commande A BAGUETE,
Fait sortir deux ruisseaux, du Rocher de sa teste,,
Lorsqu'il frape son cœur, & la touche si fort,
Qu'enfin elle se rend, à ce Divin effort,
Sa glace prez de lui, s'étant toute fonduë
Il recouvre la drachme, ou la Dame perduë,
Fait de la fange un Ange, ôte d'un lieu tres ord,
Et remet cette perle, en son riche trésor :
Comme le BON PASTEUR, d'une course alterée,
Ramene dans le Parc, sa brebis égarée,
De même ce Sauveur, ramene à son devoir,
Celle qu'il veut sauver, celle qu'il veut avoir.
O Dieu la belle prise, & l'excellente chasse!
Où celle qui chassoit, est celle qu'on pourchasse!
Où cette HERMINE vient TACHE'E en son honneur,
Se lever & blanchir, prez de ce GRAND VENEUR,
C'est là qu'on voit tomber, la femme diffamée,
Aprés qu'elle a perdu, sa bonne renommée,
Qui cherche le moyen, de pouvoir réparer,
Le mal fait & le tems, mal mis à se parer,

Où toute son étude, & sa Theologie,
C'est de faire en pleurant, son Ample Apologie:
Elle veut donc ainsi, se purger pour guerir,
Afin que cet AGNEAU l'empêche de perir;
Pendant que sous son pied, d'une Divine veine,
On voit sourdre & couler, une double fontaine.

Ce fut ce même Agneau, si doux & si charmant,
Qui depuis s'apparut au Pape saint CLEMENT,
Pour lui montrer du pied, une source d'eau vive,
Et lui marquer ainsi, l'endroit qui la derive,
C'est à dire deux yeux, qui se fondent icy,
Par l'extrême douleur, que ressent celle-cy,
Qui pour se confier, en sa douceur immense,
Ainsi bien que CLEMENT, éprouve sa CLEMENCE,
Mais pourtant c'est une eau, que son cœur fait sortir,
Pour jetter sur un feu, qu'elle veut amortir,
Ou bien pour étancher, en JESUS-CHRIST la flâme,
De cette ardente soif, qu'il souffre pour son ame,
Sa façon débordée, ayant toûjours déplû,
Jusqu'à ce que ses yeux, ont à la fin tant plû.

Admirons maintenant, la divine sentence,
Qui dit, qu'un seul pecheur qui fera pénitence,
Donnera plus de joye, à tous les bienheureux,
Que ne feront du Ciel, cent justes amoureux,
Dites donc hardiment, sans crainte de méprise,
Qu'en cette solemnelle, & désirable prise,
Ce fleuve impetueux, qui debonde en ce lieu,
Rejoüit & le cœur, & LA CITE' DE DIEU.

C'est icy qu'on peut voir, par un meilleur augure,
Du PRODIGUE arrivé, la naive figure,
Qu'aprés un train de vie éxécrable & pervers,
Son pere toutefois, reçoit à bras ouverts,
Aussi-tôt qu'il le voit, touché de repentence,
Encor qu'il eût du tout, DISSIPE' SA SUBSTANCE,
En danses, en habits, amours & bons morceaux,
Ce qui l'avoit reduit à garder les pourceaux,

Et ne mãger cõme eux, que du gland ſous les chênes
Le fruit de ſes plaiſirs, & la fleur de ſes peines,
Aprés s'être veautré, dans mille lieux bourbeux,
Comme ces animaux, faiſant de même qu'eux.
Enfin, ne pouvant plus ſupporter ſa miſere,
Contraint de retourner, à l'hôtel de ſon pere,
Comme celui qui ſort, d'un tres-profond ſommeil,
Ouvre les yeux & voit la clarté du Soleil,
Ainſi reconnoiſſant ſon état déteſtable,
Ce porcher quite enfin les pourceaux & l'étable,
Sort de cet eſclavage, abhorre ſa priſon,
Et reprend le chemin de ſa noble maiſon.
Il fait tant qu'il retourne, au lieu de ſa naiſſance,
Ne penſant pas qu'on l'ait perdu de connoiſſance,
Il aborde ſon pere, & craignant ſon courroux,
Il ſe jette à ſes pieds, embraſſe ſes genoux,
Puis, demande pardon, à ſa miſericorde,
Et les larmes aux yeux, attend qu'elle l'accorde,
Pour rentrer dans ſa grace, & dans ſon amitié.
Lors ce pere attendry d'amour & de pitié.
Ravi de le revoir, l'accolle, le careſſe,
Et tout ce qu'il lui fait, témoigne ſa tendreſſe;
Cet amour paternel paſſe encor plus avant,
Car pour le rétablir, tout ainſi que devant,
Oubliant le paſſé de ſon mauvais ménage,
Sa depenſe exceſſive, & ſon libertinage,
Sa débauche, ſa fuite & diſſolution,
Lui donne en le baiſant, ſon abſolution.
Et par une faveur tout à fait ſpeciale,
Lui met avec l'anneau, la robe nuptiale.
Afin qu'en même tems, tout le monde à ſon tour,
Témoigne le plaiſir, qu'il a de ſon retour,
Deſtine le veau gras, au feſtin qu'il apprête,
Et veut pour celebrer cette publique fête,
Que chacun, comme lui, ſoit de joye éperdu,
Pour le recouvrement, de cet ENFANT PERDU,

C'eſt

C'est ainsi que ce pere, à l'excez s'abandonne,
Le baise, le reçoit, l'embrasse, luy pardonne,
Et se montre à ce fils tout à fait odieux,
Benin, doux, indulgent, misericordieux.
Ainsi nôtre PRODIGUE, ou bien nôtre PORCHERE,
Aprés les saletez, son luxe, & bonne chere,
Ses dissolutions, ses courses, ses plaisirs,
Ses vaines libertez, & ses mauvais desirs,
Ses entretiens suspects, ses secretes debauches,
(Faites au grand regret de ses parens plus proches)
Ses danses, ses festins, ses lieux premeditez,
Ses petits mots couverts avec ses nuditez,
Qui la faisoient passer pour une scandaleuse,
Pour la plus indevote, & la moins scrupuleuse.
Aprés tant de pechez, & de maux differents,
Aprés tous ces excez & même de plus grands,
Retournant à son Dieu, sans qu'elle en desespere,
Croit de trouver en luy des entrailles de pere:
Et suivant son espoir, qui ne la trompe pas,
C'est à ce Sauverain qu'elle adresse ses pas,
Se presentant à lui, si triste & si confuse,
Que même, quand chacun pense qu'il la refuse,
Et s'estonne de voir qu'il la laisse approcher.
Et qui plus est encor, qu'il se laisse toucher.
Non pas comme ils disoient, à quelque honneste fem-
Mais à la scandaleuse, & pecheresse infame; [me,
Quand, dis-je, chacun croit qu'il la repoussera,
Qu'il la fera chasser, ou qu'il la chassera,
C'est pour lors que ce Dieu benin & debonnaire,
Avec une bonté toute extraordinaire,
D'une grave douceur, & douce gravité,
(En dépit de celuy, qui l'avoit invité,
A sa confusion, & contre son attente)
Luy fait si bon accueil, la voyant repentante,
Les yeux noyez de pleurs, & se frapant le sein,
Qu'aucun n'a plus sujet de blâmer son dessein.

Pour en sçavoir l'issuë, il suffira de dire,
Qu'elle obtient amplement tout ce qu'elle desire,
Emporte gain de cause, aprés avoir perdu,
Ce qui l'avoit perduë, & le conte est rendu,
Avec que le rendon de ses larmes coulées,
Par qui les fautes sont tout à fait cancellées,
Même avant qu'a la Croix de Jesus croise tout,
C'est ainsi qu'elle agit, pour en venir à bout.
Elle semble imiter Phryne' la Courtisane,
(Du Monde, & du Demon, la grande Partisane,)
Par de coups tout pareils, & de semblables traits,
Qui fit tant, & si bien par ses puissans attraits,
[Paroissant toutefois dans un autre equipage)
Qu'elle ébloüit les yeux de tout l'Areopage,
Qui la justifia, bien loin de la punir,
Aprés avoir conclu, qu'il la falloit bannir.
Elle gagne les cœurs d'un Senat si severe,
Quand sa beauté pour elle a plaidé son affaire,
Ebranlant d'un coup d'œil ces piliers de Themis,
Si bien que tout luy fut, ou permis, ou remis,
Si-tôt qu'elle eut fléchy d'esprits inébranlables,
Rendant tous leurs decrets, contre elle non valables
Sa grace triompha de tout ce Parlement,
Et fit casser l'arrest de son bannissement,
Ainsi contre les loix elle fut arrestée,
Tant elle pour cela s'étoit bien comportée.
En cette conjoncture, & presque en un instant,
Dirons-nous que Marie en a fait tout autant,
Et que son repentir, ses pleurs, & son silence,
Font balancer celuy, qui regit la balance,
Puisque le poids de l'eau, qu'elle vient d'épancher,
Est bien assez puissant pour la faire pancher,
Le tout en sa faveur, & pour son avantage,
Ne pouvant pas pour soy rien faire davantage,
Lisez donc le pouvoir de cette autre Phryne'
Dans son beau passeport, si-tôt enteriné.

Quand le tonnerre gronde,& pendant la tourmēte,
Le murmure,& le bruit,c'est pour lors qu'elle enfan-
Dans ce trouble d'esprit, dans cette émotion, [te,
Un fruit de penitence & de devotion,
Cette Biche blessée à ses pieds abatuë,
Fait douter, si l'amour, ou la douleur la tuë.
On ne sçait qui des deux peut être l'assassin,
Qui la contraint d'aller trouver le Medecin,
Celuy qui doit guerir, non son corps, mais son ame,
Dont la seule parole en sera le dictame,
Elle est doncques volée à son divin Amant,
Comme la paille à l'ambre, ou le fer à l'aymant,
Comme un cerf alteré s'élance en la piscine,
Elle vient prendre icy sa chère medecine,
Où comme une brebis dans ses égaremens,
Reclame son Pasteur, par ses beélemens,
Ainsi cette perduë, errante & vagabonde,
Court, & se va sauver prés du Sauveur du monde.
Mais las ! que voyons-nous Simon,dans ta maison?
La malade, qui doit recevoir guerison,
Semble à son Medecin, qui n'a pas besoin d'aide,
Avec son onguent apporter du remede :
Je ne sçay pas si c'est pour le rendre plus fort,
Parce qu'il doit bien-tôt luter contre la mort,
Je ne puis deviner comment elle le traitte,
Ou bien cōme un malade, ou bien cōme un Athlete.
Estrange invention que l'amour a pensé !
Quoy, Seigneur, avez-vous besoin d'être pensé,
N'est-ce pas à Marie, en sa playe incurable,
Qu'une telle onction seroit plus profitable ?
Quel mystere est cecy, qu'est-ce qu'elle entreprend.
Ce que chacun peut voir, & qu'aucun ne comprend,
Qui jamais auroit cru ce que fait son albâtre,
Donnant au Medecin saint, & sain un emplâtre,
Sans doute, qu'elle veut se mettre en bonne odeur,
Répandant ses parfums avec que tant d'ardeur,

Plus doux que n'est l'encens sur les saintes collines,
Que l'odorante peau des Martres Zubelines,
Que les gommes musquez des arbres dégoûtans,
Et que toutes les fleurs,qui naissent au Printemps,
Surpassant de beaucoup en leur odeur nouvelle,
Ambre, benjoin, storax, pastilles, musc, canelle,
Quand elle fait servir tout à la chasteté,
La civette, qui fut pour la lasciveté.
Cette bonne senteur, qui jusqu'à present dure,
Couvre l'infection de sa puante ordure,
Afin que son Amant ne sente point l'abscez,
Ou la mauvaise odeur de ses pechez passez.
Ainsi cette action, si belle & renommée,
N'est pas tant pour l'aimer, que pour en étre aimée,
Il faut donc avoüer, qu'un amour apprentif,
Ne seroit pas si grand, ny si fort inventif.

Poëte ingenieux, autant que dommageable,
Trouve-t'on dans ton Art quelque chose semblable,
As-tu pour faire aimer, de philtres plus puissans,
Que ces divins appas & charmes innocens ?
Tes preceptes sont-ils plus forts, que cét exemple,
Quand bien ils rempliroient un volume plus ample,
Sçais tu rien de meilleur, pour donner de l'amour,
Que ce que fait MARIE en ce fortuné jour;
As-tu d'inventions plus rares, ou plus dignes,
Quel plus subtil appas, trouve-t'on dans tes lignes,
Quels atttaits,quels discours,quels presés,quels pou-
Pour mieux faire tomber la proye en tes filets? [lets,
Mais enfin quelle glû, plus tenace & plus forte,
Que cét onguent exquis, que MADELAINE porte,
Dont jamais,comme on dit, les mouches n'ont gaté,
En y voyant mourir, l'odeur, ny la bonté,
Ce Royal MITHRIDAT, ce puissant THERIAQUE,
Et le contrepoison du peché qu'il attaque,
Et son BAUME excellent, fait des EPICS de NARD,
A toute autre vertu, que celle de ton Art.

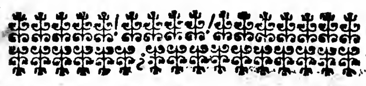
Tu n'entends doncques rien en son ART admirable,
Le tien dans ton exil t'ayant fait miserable,
Art qu'il faudroit traiter comme un Magicien,
Qui fait de maux nouveaux, plus il est ancien,
Et le mettre en lumiere au milieu de la flamme,
Puis qu'il brûle le corps pour faire brûler l'ame,
Et qu'enfin tes boiteux, pervers & méchans vers
Ne sont bons qu'à nous faire aller tout de travers.
Quittez donc, jeunes gens, quittez cette lecture,
N'apprenez pas un ART, qui corrompt la NATURE,
Vous ne sçauriez manquer d'y trouver le peché,
C'est sous cette herbe-là, qu'est le serpent caché.
Ne suivez point du tout la conduite D'OVIDE,
Qui voudroit vous donner un aveugle pour guide,
Ce mal-heureux guidon, cét enfant de VENUS,
D'où presque tous les maux sont au monde venus.
Qui remplit de combats, & la mer & la terre,
Et n'apporte jamais, que tempeste, & que guerre,
Ce malotru, qui veut en tous lieux des Autels,
Le mortel ennemy du repos des mortels,
Qui le suivent par tout, & tiennent même route,
Prenant pour conducteur celuy qui n'y voit goute.
O double aveuglement! de se laisser mener
A celuy qui sans yeux, vous fera condamner,
A porter aussi-bien comme luy, la marote,
L'appanage certain de tous ceux qu'il garotte,
Que si vous le suivez, c'est tout ce qu'il fera,
Et vous verrez enfin, comme il vous coëfera.
Si vous avez ce mal, que Dieu vous en délivre,
Que si vous ne l'avez, gardez-vous de le suivre,
Cet immortifié, qui porte le bandeau, [veau,
Depuis qu'il fut blessé, moins aux yeux qu'au cer-
Je vous diray pourquoy cét aveugle folatre,
Porte devant ses yeux cét importun emplatre,
Vous racontans icy, par divertissement,
D'où luy vient sa folie & son aveuglement.

On dit que JUPITER ce grand Dieu de la fable,
Voulant un jour traiter tous les Dieux à sa table,
Il depécha vers eux son ailé messager,
MERCURE postillon de tous le plus leger,
Le concours fut tres-grand aux portes de la sale,
Qui sert de rendez-vous à tous ceux qu'il regale,
Dans la foule, & l'abord de ces Divinitez,
Que l'on voyoit déja venir de tous côtez.
LA FOLIE & L'AMOUR, qu'un même dessein porte,
S'étant en même temps rencontrez à la porte,
(Pendant qu'on preparoit le celeste repas)
S'arresterent tout court, pour disputer le pas,
Et tous deux alleguans leurs tiltres de noblesse,
Eurent grandes contestes,& bruits en cette presse;
L'un ne voulant jamais se laisser preceder,
Et l'autre encore moins se soûmettre & ceder.
Comme on veut appaiser ces scandaleux vacarmes,
Ces deux impatiens mettent la main aux armes,
Il se forme un duel, où tirant à quartier,
La FOLIE y fait voir un trait de son métier:
Car couchant sur son arc une fléche acerée,
Mire contre l'Amour, & l'inconsiderée,
La décoche si bien, ou mal pour dire mieux,
Qu'elle le perce à jour, & luy creve les yeux,
Tout aussi-tôt aprés une si rude atteinte,
Le pauvre Cupidon courut faire sa plainte,
JUPITER apprenant le mal-heur de l'Amour,
(Par la folle privé de la clarté du jour.)
La condamna d'abord, dans sa juste sentence,
(Pour la peine du crime, & pour sa penitence,
A dessein de l'apprendre à se mieux comporter,)
De le mener par tout sans jamais le quitter.
Voilà doncques comment leur destin les assemble,
Allant depuis le temps, toûjours tous deux ensẽble,
Et c'est pour ce sujet,qu'on peut dire tout haut,
Que tous les Amoureux sont fous, ou peu s'en faut,

Depuis le jour fatal, de cette injure attroce.
Qui donc suivra l'amour, tombera dans la fosse,
Et ne manquera pas, de se rompre le coû,
Conduit par cét aveugle, & mené par ce foû.
Tu n'eus donc point de tort, ta Sentence fut juste,
Equitable CESAR, inexorable AUGUSTE,
De bannir de ce fou, le plus grand Partisan,
Un si pernicieux, & mauvais ARTISAN.
JEUNESSE, à ce seul mot, vous le devez entendre,
Et que je parle icy, de ce Poëte tendre,
Qu'il ne faut pas toucher, & moins encore voir,
Vous laissant doucement, surprendre, & decevoir,
Encor bien qu'on ait fait, cette belle Elegie,
Qui contient sa loüange, & son Apologie,
Cela n'empêche pas, qu'on ne deût le bannir,
En de lieux si loin-tains, qu'il n'en pût revenir,
Et qu'il allât aprés, cette juste sortie,
Tremper dans les glaçons, de la froide Scythie,
Et couvrir sous la neige, un brasier allumé,
Pour amortir ce feu, qui l'avoit consumé.
Non il ne falloit pas, que la ville de Rome;
Supportât plus long-tems, un si dangereux homme,
Loüable toutefois, seulement en cela,
D'avoir si bien loüé, celuy qui l'exila:
Fuyez donc son Drapeau, son Guidon, son Enseigne,
Il vous [illegible]ceroit trop, d'avoir ce qu'il enseigne,
Ayez p[illegible]e toucher, pour n'être tous perdus,
A ces fruits de GOMORRE, aigres, & defendus. [dre,
Quoiqu'ils vous semblét beaux, gardez bié de les pré-
Ce sõt des VERS trop verds, qu'il ne faut pas aprédre,
Revoltez-vous sans crainte, & quittez son party,
Pour aporter à Dieu, vôtre cœur repenty;
Quittez ce Maître fou, pour une autre Maîtresse,
Qui vous sçache conduire, avec plus de sagesse,
C'est par un tel exemple, ardent pour animer,
Que MADELAINE veut, aprendre l'Art d'AIMER.

Je puis aprés cela, vous en donner parole,
Sans rien aprehender, venez à son Ecole,
Venez, en aprenant, ses amoureuses loix,
Vous mettre à son exemple, aprés la SAINTE CROIX
Que porte maintenant, la grande PENITENTE,
Dans ce sacré métier, si docte, & si sçavante,
Qu'elle peut hautement, d'une étrange façon,
En faire à tout le monde une belle leçon;
Par sa simplicité, jointe avec l'élegance,
D'une victorieuse, & muette éloquence.
O le coulant discours! peut-on s'expliquer mieux,
Que lors que, sans dire mot, elle parle des yeux,
Qui font à son besoin, l'office de la langue,
Avec que cette humide, & fluide harangue;
Car ce torrent de pleurs, emporte tout d'un coup,
Tout ce qu'elle desire, ayant aimé beaucoup.
Aussi me semble-t'elle, en sa façon mourante,
Comme aux derniers abbois, une Biche pleurante,
Humblement prosternée, aux pieds de son Chasseur,
Qu'elle ne veut avoir, que pour son Defenseur;
Voilà, comme elle-même a demandé sa grace,
Qu'elle obtient, & si-tôt, & de si bonne grace,
Disons donc derechef, qu'un amour aprentif,
Ne seroit pas si grand, ny si fort inventif;
Voulez-vous la raison, d'un si beau stratageme,
Interrogez MARIE, elle vous dira, J'AYME.
L'amour luy fit le mal, pour la faire perir,
Et l'amour le remede, afin de la guerir.
Souverain Antidote, & rare PANACE'E,
Qui soude tous les coups, qui l'avoient offensée,
Car, ayant offensé, cette Confession,
Luy sert, pour se purger, d'une confection
Mais dans une façon, qui paroit fort étrange,
Contre les loix de l'Art, & l'ORDRE, qui se change,
Puisqu'icy de ses mains, le grand PRE'TRE a reçu,
Cette EXTREME-ONCTION, cōme le monde à sçeu.

Pendant qu'il luy confere, aprés sa repentence,
Un autre Sacrement, & c'est la PENITENCE :
Elle oint icy, LE CHRIST, sacre LE ROY DES ROYS,
Benit, le grand Pontife, & le Temple à la fois.
Cepẽdãt qu'il reçoit, la sainte Huile, & LE CHREME,
Et qu'à ses pieds les pleurs font un nouveau BAPTE-
MARIE est Confirmée, en grace, & dans la paix, [ME,
D'un MARIAGE Saint, qu'on ne rompra jamais.
Et pour le celebrer, aprés cette AMNISTIE,
Le banquet Nuptial, sera l'EUCHARISTIE,
Ainsi les sept Demons, où pechez autrement,
Sont chassez, ou purgez, par châque Sacrement.
  Ainsi ce grand HERCULE achevant ses Conquestes,
D'un coup de sa Massuë, abat l'Hydre à sept têtes,
Et cette ample victoire a cela de surplus.
Qu'elles meurent du tout, pour ne renaistre plus.



LA MADELAINE.

LIVRE SEPTIE'ME.

DEpuis ce grand Exploit, cette femme fameuse
N'abandonna jamais, sa prise glorieuse,
Et son zele parut, toûjours plus agissant,
Courant par tout aprés, son Vainqueur ravissant,
De même qu'on verroit, pompeusement traînée,
Au char d'un triomphant, une Reyne enchaînée,
Avec la Sympathie, & le soin tout pareil,
Qui meut l'HELIOTROPE, à suivre son Soleil.

Elle conte ses pas, & suit tous ses vestiges,
Pour estre le témoin, de ses plus grands Prodiges,
Entre lesquels celui, qui parut le plus beau,
Ce fut quand il tira, son frere du tombeau,
Commandant à la mort, de lâcher cette prise,
Dont elle plus que tous, fut ravie, & surprise,
Voyant ressusciter, l'amy de son Amant,
Et sortir à sa voix, hors de son Monument;
A cette même voix, si faconde, & feconde,
Qu'elle tira du rien le Ciel, la Terre, & l'Onde,
C'est-là, qu'elle connut, à ce divin effort,
Qui plus avoit de force, où l'amour, ou la mort.
La foiblesse de l'un, & de l'autre la gloire,
Quand sur la mort, l'amour, emporte la victoire,
Car la mort, le lâchant, montra sa lâcheté,
Et l'amour l'arrachant, sa generosité.
C'est-là qu'elle connut, en voyant ce spectacle,
Que l'amour pouvoit vaincre, & rompre tout obsta-
Que la mort abatuë, & reduite aux abois, [cle,
Estoit morte elle-même, entendant cette voix:
Que tout obéïssoit, à ce puissant Monarque,
Qui fait vivre & mourir, en dépit de la Parque,
Et que Jesus estoit, ressuscitant ce corps,
Le Maître Souverain, des vivans, & des Morts.
Ce qui n'eût point été, ce qu'on n'eût pas veu faire,
Sans l'amour de la sœur, & l'amitié du frere,
La pieté faisant, autant que la pitié,
Et l'amour agissant, avec que l'amitié,
La pitié de Jesus, pour l'amour de son hoste,
Avec la pieté, de sa chere devote,
Puisque, pour l'éveiller hautement le cria,
Parce qu'il le plaignoit, & qu'elle l'en pria,
Par les mots affectifs, de sa lettre amoureuse,
Voyant sa maladie, estre si dangereuse,
Un frere moribond, languissant & transi,
Un frere qu'elle aymoit, & qu'il aymoit aussi.

MARIE enfin peut voir, non sans estre ravie,
Que les larmes d'un Dieu, ne sont que d'eau de Vie,
Par qui son frere mort, s'en va ressuscité,
Au grand estonnement, de toute la Cité;
Pendant qu'elle se perd, & se rend toute entiere,
Aux charmes tout-puissants, faits en ce Cimetiere,
Voyant que le LAZARE, aprés un tel sommeil,
S'éveille, & se releve, auprés de son soleil,
Comme aprés quatre jours, exempt de pourriture,
Il vient revoir le jour, hors de sa sepulture,
Et comme enfin la terre, a promptement rendu,
L'amy déja puant, & le frere perdu;
Ainsi vit-on devant, comme aprés la merveille,
(Dont le monde n'avoit, encor veu la pareille)
Ce cœur tout embrasé, ce prodige d'amour,
Faire à son cher Amant, sans le quitter, la cour.
Avide d'écouter, sa divine eloquence,
Quand le monde ravy, luy donnoit Audience,
Ne se pouvant lasser, d'écouter ses discours,
Soit qu'il fut dans le Temple, ou par les Carrefours
C'est-là qu'on pouvoit voir, cette amoureuse femme,
Chercher son bien aymé, le Soleil de son ame.
Parcourant la Cité, pour rencontrer celuy,
De qui l'éloignement, faisoit tout son ennuy,
Jusqu'à-ce qu'elle eut veu, la sagesse Eternelle,
Prendre pour son logis, sa maison maternelle,
Et ce Dieu (de son bien ardemment desireux)
Accorda cette grace à son zele amoureux,
Aussi-bien du depuis pour son Hôtellerie,
Il n'eut que le Château, de Marthe, & de Marie,
AUX DEUX ESTOILES D'OR, BON LOGIS DU SEIGNEUR
(ENSEIGNE convenable, à ces Dames d'honneur)
Où ce divin Soleil, venoit aprés sa course,
Vivre, & se reposer, sans argent, & sans bourse.
C'estoit-là, qu'à ses pieds, sans avoir soin de rien,
Marie estoit collée, à son souverain bien,

Savouroit le Nectar de la douce parole,
Du VERBE, qu'elle avoit pour son Maître d'Ecole,
Meditoit, contemploit, & goûtoit à loisir,
Cette meilleure part, qu'elle vouloit choisir.
Car pendant que sa sœur au ménage empêchée,
De son oisiveté sembloit estre fachée,
(Ne pouvant toute seule apprester le repas).
Elle se repaissoit d'un mets, qu'õ ne voit pas, [blâme,
C'est pourquoi JESUS-CHRIST n'entend pas qu'on la
MARTHE nourrit son corps, mais lui nourrit son ame,
Qui vaut plus que la viande & tout ce qui se boit,
Que tout ce qui se touche, & tout ce qui se voit.
Cela tant seulement, est le plus necessaire,
C'est la plus importante, & serieuse affaire,
Ne soyez doncques plus si fort scandalisez,
Si vous voyez MARIE, avec les bras croisez
Qui peut dire au Cantique avecque l'Epousée,
„Icy dans ma maison, je me suis reposée.
Sous l'ombre de celuy, que j'avois desiré,
Pour son divin éclat, des Astres admiré,
Son fruit à mon palais si doux & delectable,
Fait que je ne veux plus m'asseoir en autre table,
Aprés tant de douceur, ne pouvant desormais,
Satisfaire à mon goût, qu'avec ce divin mets;
C'est-là de mon esprit l'immortelle ambroisie,
Et la manne du Ciel, dont il se rassasie.
Ainsi parloit MARIE avec cette ferveur,
Pendant qu'elle goutoit la celeste saveur,
Mais comme dans la paix amoureuse & contente,
En guerre elle est encor genereuse & constante,
Sur tout, quand il fallut passer à l'autre rang,
Du doux chemin de laict, dans celuy-là du sang.
Ce fut lors, qu'elle fit éclater son courage,
Bravant de tous les Juifs la fureur & la rage.
Sans s'étonner, du bruit de ce peuple obstiné,
A perdre son Amant à la mort destiné.

Encor bien que la peur à tous ceux de sa suite,
Eût fait prendre aussi-tôt une honteuse fuite,
Ce magnanime cœur jamais ne recula,
Le suivant à la mort, & jusques au delà,
Passant tout à travers des troupes insolentes,
Des lances, des bâtons, & des pointes brillantes,
Ayant fendu la presse afin de s'approcher
De celuy qu'elle aymoit, pour le pouvoir toucher;
Quoique pour le defendre, elle n'eust autres armes
Que ses gemissemens, ses soupirs & ses larmes;
On la voyoit courir parmy tous les soldats,
(Qui le tenoient des mains du perfide Judas)
Nonobstant les clameurs, l'audace, & la malice,
De cette detestable, & damnable milice,
Qui suit, ou qui poursuit cét innocent Agneau,
Pendant qu'avec son sang, elle méle son eau.
Estant dehors la ville, & venuë en personne
Voir le Roy Salomon, avecque sa couronne,
Comme fit autrefois la Reyne du Midy,
Mais comment le voit-elle en ce grand Vendredy?
O que ce SALOMON! porte bien d'autres marques;
Que ne fit le plus sage entre tous les Monarques,
O qu'il est different de ses ancestres Roys,
En portant sur son dos le thrône de sa Croix;
La Reine de Sabá ne vid rien de semblable,
Comme fait MADELAINE en ce mal qui l'accable,
Et l'on peut remarquer la fille de Sion,
Du tout inconsolable, & toute en passion:
C'est bien icy qu'elle est dans ses grandes alteres,
Qui font qu'elle se mêle aux bandes militaires,
Sans que ce brave cœur, genereux & viril,
Puisse être intimidé par l'aspect du peril.
Elle suit son Amant à sa sanglante piste,
Des femmes qui suivoient paroissant la plus triste,
Soigneuse de cueillir, poursuivant son chemin,
Ce Sang qu'on voit encor rouge à S. MAXIMIN.

Enfin ſans le quitter, ſon zele l'accompagne,
Juſqu'au ſacré ſommet de l'amere Montagne,
Se tenant toûjours là, pour y voir arborer,
Le funeſte eſtandar, qu'elle y vient adorer.
C'eſt en ce lieu, qu'on voit cette belle eſplorée,
Vis à vis du Soleil qui l'a decolorée;
Mais quoy qu'elle ſoit noire, elle eſt bien toutefois
Plus belle en cet état, aux yeux du Roy des Roys,
Qui, de ſon thrône voit cette Lune en diſgrace,
Eclypſée au deſſous de la Croix qu'elle embraſſe,
D'où ce grand Aſtre verſe, aprés tant de combats,
L'influence de ſang qu'elle reçoit en bas,
Pendant qu'elle s'y tient attachée, & n'en bouge,
A deſſein de changer ſa couleur noire en rouge:
Voyant que ſon Soleil avec ſon Chef penchant,
Se plonge en la mer rouge, & tombe à ſon couchant;
Elle ſe tient debout, devant, non plus derriere,
Pour attendre, & pour voir juſqu'à ſa fin derniere,
De plus prez qu'elle peut, & nullement de loin,
Comme PIERRE avoit fait le quittant au beſoin.
Vous, qui tantôt faiſiez les hardis, les bravaches,
Venez, approchez-vous, cœurs timides & lâches;
Venez la voir icy, mais vous PIERRE ſur tout,
Vous cacher, ou coucher, pendant qu'elle eſt debout!
O que cette ferveur s'eſt bien-tôt diſſipée!
Ce coutelas tiré, cette oreille coupée,
Vous reprochent les pas, qu'en quittant le party,
Vous vous eſtes donné vous-même un dementy.
Donnant ce coup de pierre à vôtre divin Maiſtre,
Qui luy fit plus de mal, que le baiſer du traître,
Coup de langue, ou de lance, & pis que l'attentat
De l'excommunié, de l'Apôtre apoſtat.
Que pouvez-vous répondre, & que voulez-vous [dire,
Failloit-il pour un mot, trembler, & ſe dédire?
Prés des charbons s'éteindre, ou s'enflammer ſi peu,
Vous, que chacun prenoit pour une pierre a feu.

Tant vous nous paroissiez ardent à la defense
De celuy, qui souffroit une si rude offense.
Est-ce bien avec luy que vous vouliez mourir ?
Que dans sa prise seul vous vintes secourir ?
Mais, afin d'arroser vostre terre si dure,
Allez avec le Coq, faire une chante-plure,
Ayant déja fait voir prez des sarmants brulez
Vôtre infidele foy, vos serments violez.
Quelle hôte pour vous, qu'une femme vous gagne,
La premiere en la ville, & l'autre à la campagne ;
L'une proche du feu, l'autre proche du sang,
Cedant à toutes deux, vos droicts & vôtre rang.
L'une & l'autre à son tour, vous donne quelque at-
Celle-ci par l'amour, celle-la par la crainte, [teinte;
La Servante en un mot, vous a fait renier,
Et l'Amante vous fait paroître le dernier,
Chacune à sa façon, vous passe & vous surmonte,
Celle-la vous fait peur, celle-cy vous fait honte :
Enfin, l'une fait voir, que vous estes peureux,
Et l'autre que fort peu vous estes amoureux.
Soyez confus de voir cette belle Guerriere,
Qui ne recule point & ne vient pas derriere ;
Que dites-vous, APOSTRE, où fuyez-vous d'abord,
Fait-il pas bon ici, comme sur le Thabor ?
Venez voir MADELAINE en cette conjoncture,
Dans l'horreur du chaos de toute la nature,
Dans la confusion de tous les Elemens,
Les visions des morts, les cris, les tremblemens,
Les fanfares, les voix, & le bruit des gens-d'armes,
Dans toutes ces frayeurs, dans toutes ces allarmes,
Dans cet universel & general effroy,
Toute seule debout, pour assister son Roy.
Au fort de son combat, & derniere agonie,
Avec le même amour qu'elle eut en BETHANIE,
Estant toûjours pour lui ce qu'elle avoit esté,
Ne la blâmez donc plus de son oisiveté.

MARTHE voyant icy cette Amante fidelle ;
Toûjours aux mêmes pieds, ne vous plaignez plus
C'est bien vous, qui devez l'aider à cette fois, [d'elle
Lors qu'elle apprend par cœur, & prend la sainte
Y voyant son Sauveur estendu de la sorte, [Croix,
Elle ne veut porter que celle qui le porte,
Trop heureuse à son tour, de pouvoir se charger
De ce joug si suave, & fardeau si leger ;
Le firmament n'a point sur son dos tant d'étoiles,
La terre tant de fleurs, ny la mer tant de voiles,
Phœbus tant de rayons, l'Iris tant de couleurs,
Que son cœur de soucis, d'ennuis, & de douleurs.
C'est ainsi qu'elle assiste à tes sanglantes couches,
Belle CROIX qui pour elle, as de si fortes touches,
Où les nerfs de JESUS, souffrant pour son salut,
Sont tendus & tirez ainsi que sur un LUTH.
Instrument pitoyable, où l'on voit quand tu brilles,
Des ESPINES pour Roses, & des clouds pour chevil-
Que ta melancholie est propre à son Amant, [les,
Bois au feu de l'Amour, pitoyable instrument,
Que MADELAINE tient, touche, embrasse, & manie,
Se laissant transporter à la douce harmonie,
De tes charmans accords, & fredons excellens,
Mariez par MARIE aux soûpirs, aux tremblans.
INSTRUMENT de salut & de misericorde,
Vous, de qui l'amour joüe, & que la grace accorde ;
Pour le faire parler, & dire en expirant,
Sept mots, ou sept motets, sur un bel air mourant,
Aprés l'avoir monté sur vôtre bois infame,
Et sur le ton plus haut, de la plus haute game,
LUTH, mille fois plus beau, que le Ciel tout voûté,
Et mille fois plus cher, pour avoir tant coûté,
Pour cordes, servez-vous du poil de cette belle,
Qui vous sert de Pleureuse, & non de chanterelle.
O Maistre tout celeste, incomparable son !
Divine tablature ! admirable leçon !

O comme elle estudie, ô qu'elle est occupée!
Du sang de son Epoux, & de ses pleurs trempée!
MARTHE, si c'est à vous, qu'on donne L'ACTION,
MARIE, helas! pour soy, n'a que la PASSION;
Avez vous la practique, elle a la theorie,
MARTHE, l'une est à vous, & l'autre est à MARIE,
Soyez dans les emplois, agissez au dehors,
Elle agit au dedans, plus d'esprit, que de corps,
Ne vous estonnez pas, que dans un tel partage,
Sur vous vostre cadete, emporte l'avantage.
N'en soyez pas fachée, en vôtre cœur amer;
L'amour lui vient de droit, son nom ne fait qu'aimer,
Laissez-là donc icy, prez du bois qui la brule,
Comme elle vous laissoit, autrefois toute seule,
Aprés vôtre ménage, & dans vôtre Château,
Elle est aussi contente, en ce sanglant cotaû,
Son Amant sur la Croix, lui semble autant aymable,
Que du temps, qu'il estoit, assis à vôtre table.
En ce temps de plaisir, de douceur & de miel,
Elle n'ayme pas moins, son vinaigre & son fiel,
L'Absynthe, l'Aloës, la Myrrhe du Calice,
Et tout ce qui luy peut, augmenter son supplice,
Tout ce qui vient de luy, la contente & lui plait,
Elle succe le sang, aussi-bien que le laict.
Laissant pour son amour, toutes les creatures,
Elle ayme ses plaisirs, autant que ses tortures,
Les Epines, les Clouds, les Croix, & les Douleurs,
Autant qu'elle fairoit, les roses & les fleurs,
Rien ne peut rebuter, cette ame genereuse,
Parce qu'elle est toûjours, plus que tous amoureuse,
Ainsi dans cet estat, sanglant & douloureux.
Il me semble d'oüir, que ses yeux amoureux,
(Remarquant sur son Chef, la couronne pressée,)
De tant de piquerons, horrible, & herissée!
Tout en feu, tout en eau, tout perdu, tout troublez,
Aprés tant de sanglots, & soupirs redoublez,

Aprés tant de torrens, aprés tant de ravines;
La font ainsi parler à ces rudes épines.
,,Doux, & piquans rayons, du Soleil de la Croix,
Qui servez de Couronne, au Roy de tous les Roys,
Et qui si rudement, vous empressez pour oindre,
Ce Pontife Eternel, où plutôt pour le poindre,
Helas! que faites vous, cruels officieux?
Prodiguez-vous ainsi, ce Chrême precieux?
Adorables fleurons, de son saint Diademe,
Fleches d'une douleur, & d'une amour extrême,
Lancetes rougissez d'un honteux repentir,
Aussi-bien que du sang, que vous faites sortir,
Si Marie est autant qu'une Mer d'amertume,
Crevez de mes pechez, le puant Apostume:
Aymables éguillons, en cette extremité,
Apportez du remede, à mon infirmité,
Pour en guerir, je dois, n'estre pas épargnée,
Venez m'ouvrir la vaine, afin qu'une seignée
Faite si bien à temps, & si bien à propos,
Opere mon salut, & cause mon repos.
C'est de vous que dépend, la santé de mon ame,
Prevenez donc ma mort, aprés ma vie infame,
Soyez mes éperons, épines que j'attends,
(Preferables en tout, aux Roses du Printemps,)
Pour me faire courir, aux biens de l'autre vie,
Où mon Sauveur mourant, m'appelle, & me convie.
Celeste Potentat, invincible vainqueur,
Amour, divin amour, maître de ce grand cœur,
Quelle langue pourroit, exprimer où descrire,
La force, & le pouvoir, de ton puissant Empire,
Sont-ce pas tes brandons, tes torches, tes flambeaux,
Qui pourroient embraser, les marbres des tombeaux?
N'es-tu pas Souverain, sur la terre, & sur l'onde?
Rendant par ta chaleur, l'une & l'autre feconde,
Quelle glace poura, resister à tes feux?
Quelle place tenir, contre ce que tu veux?

Qui jettera ton joug, qui briſera tes chaînes,
Si les plus grands plaiſirs,ne valent pas tes peines.
Regne doncques par tout, ſois toûjours triomphant,
Encor que tu ne ſois,comme on dit, qu'un enfant,
Mais enfant,qui faiſant,un Dieu comme nous ſõmes,
L'as fait le plus petit,& le plus grand des hommes.
Amour, que je dois bien, preferer à la mort,
Puis qu'à ce que je voy, tu parois auſſi fort,
Faiſant vivre & mourir, le cœur de MADELAINE;
D'amour, & de plaiſir, de douleur & de peine.
De qui l'ame eſt bien plus, dans ſon objet aimé,
Qu'elle n'eſt dans le corps, d'elle même animé;
Car helas! Elle vit dans la mort de ſon maiſtre,
Et dans le ſien vivant,elle eſt morte, où veut l'eſtre,
Sans donc croire d'errer, dans mon opinion,
(Si fort eſt le lien, d'une telle union)
J'oſe bien aſſurer, que (quoy il en advienne)
Son ame eſt dans la vôtre, & la voſtre en la ſienne,
Mais quelle ſympathie, a la mort, pour l'amour.
Et quel ſecret aimant, a la nuit pour le jour,
L'un, tableau de l'Enfer, & l'autre de la gloire,
L'un,dans ſa gayeté,l'autre en ſon humeur noire.
Celuy-là, qui voit tout, celle, qui n'y voit rien,
Quel eſt donc de tous deux, l'inviſible lien?
Admirable union, des mortels adverſaires,
Et ſemblables effets, des cauſes ſi contraires,
Il faudroit (pour pouvoir comprendre vos accords)
Que le corps fût eſprit, où que l'eſprit fût corps.
Vivez dõc,pour mourir & vous mourrez pour vivre,
MARIE,on voit aſſez, que vous voulez le ſuivre,
Cet Amant déja mort, ſur ce funeſte bois,
Où vous l'avez pû voir, dans ſes derniers abois.
Allez l'accompagner, juſqu'à ſa ſepulture,
Dont on a déja fait, la premiere ouverture,
Je vois que vôtre amour, ne le quittera pas,
Non plus aprés ſa mort, que devant ſon trépas.

Cét innocent Agneau, qui dans son sang se plonge,
A rayé vos pechez avecque cette ESPONGE,
Et recevant ce coup, vous protege, defend,
Et vous donne son cœur, que LA LANCE luy fend.
Allez retirez-vous la tragedie est faite,
Où s'est veu son combat, suivi de sa défaite,
Dans le temps ordonné par les reigles de l'art,
Allez retirez-vous, car il est déja tard,
Toutes choses icy se trouvant accomplies,
Il faut l'ensevelir à l'heure de complies.
Cette intrigue d'amour a si bien reüssi,
Que vostre charité ne fait plus rien icy,
Aprés ce dernier acte, allez faire vos plaintes,
Les flambeaux sont cachez, les lumieres esteintes,
En face de la terre, en presence des Cieux,
La mort vient de tirer le rideau de ses yeux,
Elle a fait l'Epilogue, & s'est aprés sauvée,
Le theatre est à bas, la piece est achevée,
Aussi l'autheur de tout, & l'acteur consumé,
Vient de vous annoncer que tout est consommé,
Estant desja sorty de la derniere Céne;
N'attendez pas icy de voir une autre scene,
Celle la fut la nuit, & celle-cy le jour,
Les Cinq plaïes faisant les cinq actes d'Amour.
Fin, pitoyable fin, catastrophe sanglante,
Qui donne à tout l'Enfer la chasse & l'épouvante,
Et fait mourir la mort, dans ce beau cœur fendu,
Du second fruit de vie; à cét arbre pendu,
C'est maintenant; qu'il faut donner de l'eau benite,
A ce mort pour trois jours avant qu'il Ressuscite,
Ce pieux Pelican, qu'on va mettre au tombeau,
Vous a donné du sang, donnez luy vous de l'eau,
Ou du moins demeurez pour arroser cét arbre,
Tant que son fruit sera conservé sous ce marbre,
Car ce bois toûjours verd seroit mort ou mourant,
S'il n'estoit pas planté le long de ce courant.

Mais voilà cependant l'amante tant aimée,
Par terre sans couleur, demy morte & pâmée,
Qui se leve delà, mais ce n'est qu'en tremblant,
De l'Indicible excez d'un accez violent,
Et quoy qu'il soit si tard dans de doubles tenebres,
Elle veut assister à ses pompes funebres,
Et tenir compagnie à ce corps presque seul,
Si pauvre, qu'il n'emporte avec soy qu'un linceul.
Elle va donc pleurant, plaintive, & desolée,
Voit mettre tout son bien dans un neuf MAUSOLÉE
La terre ayant caché ce depost precieux,
Le même qui la fit, fit aussi bien les Cieux.
Puis sortant de ce lieu la belle inconsolable,
Alla faire au JOURDAIN une plainte semblable,
Luy racontant ainsi non sans mille soûpirs,
La cause & le sujet de tous ses déplaisirs,
„ SAINT FLEUVE, qui te fuis & te poursuis toy même,
Sors un peu de ton lit, pour voir mon dueil extrême,
Je viens sur ton rivage, & dans ces lieux icy,
Pour verser de mes yeux en ton sein mon soucy:
Reçoy donc maintenant quelques perles humides,
Dans le crystal coulant de tes ondes rapides,
Perles que je veux bien épancher aujourd'huy,
Aprés que l'on a mis mon flambeau sous LE MUY;
Que mon soleil caché ne voit plus la lumiere,
Et que l'œil de mon ame a fermé sa paupiere,
Dois-je pas prodiguer ce qui me reste encor,
Aprés avoir perdu mon plus riche thresor,
La clarté de mes yeux, la chaleur de ma flamme,
L'ame de mon esprit, & l'esprit de mon ame,
L'objet de mon amour, mon Astre sans pareil
Le beau par excellence, aussi blanc que vermeil,
Celuy qui fabriqua le Soleil & l'Aurore,
Que le couchant Revere, & le levant adore,
Dont le nom redoutable estonne les Enfers,
Et tient tous les Demons enchainez dans ses fers;

La terreur de ceux-cy, comme l'amour des Anges,
Qui ne sont occupez qu'à chanter ses loüanges,
Plus vermeil que la Rose, & plus blanc que le Lys,
Avec qui mes plaisirs sont tous ensevelis.
Je parle de Jesus cét amant adorable,
Le plus aimé de tous, comme le plus aymable,
Luy qui pour mon amour se vit abandonné,
A la rage & fureur d'un peuple forcené,
Qui poussé contre luy d'une mortelle envie,
Vient de faire mourir cét Auteur de la vie,
Ce peuple qu'il aimoit, & qu'il avoit éleu,
Ayant receu de luy tout ce qu'il a voulu.
Peuple trop inhumain, peuple ingrat & barbare,
Esteignant la splendeur, qui luy servoit de phare,
Aveuglant celuy-là, qui luy rendoit les yeux,
Et terraçant un Dieu, pour luy venu des Cieux.
Il a rendu muet le verbe & la parole,
Qui luy préchoit le Ciel dans sa divine école,
On a veu de surplus ce peuple déloyal,
Luy donner un Roseau pour son sceptre Royal,
Et mettre sur son Chef la Couronne d'épines,
Pour l'enfoncer aprés jusques à leurs Racines,
Abbreuvant celuy-là de vinaigre & de fiel,
Qui l'avoit substenté de la Manne du Ciel.
Aprés que sur la Croix, d'une rage infernale,
Il eut mis & cloüé cette chair Virginale:
Mais helas! qui pourroit parlant de ses douleurs,
S'empécher d'arroser la terre de ses pleurs?
Fay donc ainsi Jourdain, & pleure ainsi de même,
Jesus à qui tes eaux donnerent le Baptême,
Jesus, qui sur ton onde & tes Rivages verds,
Fit voir son saint Esprit & les Cieux entr'ouverts,
Quand pour faire éclater au monde ce Mystere,
Il voulut que tu fûs son sacré BAPTISTERE.
Qui donc si ce n'est toy, me fournira de l'eau,
Afin que de mon Chef sorte un double Ruisseau,

La raison maintenant, veut bien que tu t'affliges,
Pour celuy, qui sur toy, fit voir tant de prodiges,
Ou que si tu ne veux le pleurer comme moy,
Tu me donnes au-moins, pour ce faire, dequoy;
Ne me refuse pas, une telle demande,
Qui ne te sera point difficile, ou trop grande,
Puis reprenant ton cours, va-t'en dire à la Mer,
Que jamais dans son sein, rien ne fut plus amer,
Comme cette douleur, qui me force à te dire,
Et te disant adieu, l'excez de mon martyre.

Quād je pense à quel point, est reduit mō tourmēt,
C'est trop peu de deux yeux, pour pleurer un Amant,
Il faut bien que mon cœur, en sente les allarmes,
Et qu'il verse par eux, son sang avec leurs larmes,
Je voudrois même avoir, autant d'yeux larmoyants,
Comme la nuit, le Ciel, en a de flamboyants,
Et que cette liqueur, source de deux fontaines,
Se mêlât, pour grossir, à celle de mes veines,
Qui pourroit de Thetis, calculer les sablons.
Et sçauroit de Cerés, conter les cheveux blonds,
Pourroit sçavoir les maux, dont mō ame est atteinte,
Et les douleurs, qui font me faire cette plainte.
Et toy Jerusalem, ne dois tu pas soudain,
Emprunter, comme moy, l'eau du même Jourdain,
Pour pleurer, en prenant le cilice, & la cendre,
La mort de ton CESAR, & de ton ALEXANDRE,
,, O FILLES DE SION, ce sont vos interests,
Vierges, j'espere bien que vous lamanterez,
Soyez pour cette mort, toutes en negligence,
Si vous n'en pouvez pas prendre une autre vengēce,
Regrettez mon Epoux, & pleurez vôtre Roy,
Déchirez vos habits, tout de même que moy,
Si vous n'avez le cœur, aussi dur que les marbres,
Suspendez vos chansons, & pendez à ces Arbres,
Tous vos doux instruments de Recreation,
Pour plaindre, comme il faut, sa mort, & passion,

Que le Luth soit muet, & la Harpe endormie,
Pour oüyr l'Air mourant d'un triste Jeremie,
Pendant que je m'en vay pour aprendre aux passants,
Et le bien que je perds, & le mal que je sens,
N'ay je pas tout perdu, quand j'ay fait cette perte,
Helas! c'est bien pour moy que la terre est deserte,
Où dois-je donc aller aprés un tel trépas?
Ne voyant plus paroistre...Elle n'acheva pas,
Demeurant, comme un corps, de qui l'ame s'envole,
Sans pouvoir proferer une seule parole,
Parce que ses sanglots, arrêterent le cours,
Et rompirent le fil, de son triste discours,
Ne pouvant de son mal, monstrer la violence,
Qu'avecque ses soûpirs, ses pleurs, & son silence,
Pourtant on pourroit bien, croire pieusement,
Qu'elle vouloit nommer, Jesus son cher Amant.

LA MADELAINE.

LIVRE HUITIE'ME.

Marie ayant ainsi, terminé cette plainte,
Revint droit au tombeau, toute seule, & sans [crainte
Où son cœur amoureux, se trouvoit enfermé,
Avec que son thresor Jesus, son bien aimé,
Portant avec que soy, de drogues parfumées,
De suc plus precieux, des terres Idumées,
Pour embaumer ce Corps, qui n'avoit plus besoin,
Qu'elle prit cette peine, & s'en donnât le soin,
Ce fut là, qu'elle vint aussi-tot que l'Aurore,
Pensant, mais sans raison, de l'y trouver encore,
Le

Le Dimanche au matin, & le Soleil levé,
Trouve, n'y trouvant rien, qu'on l'avoit enlevé,
Mais ne pouvant ſçavoir, avec tant de ſurpriſe,
Quels étoient les Auteurs, d'une ſi grande priſe,
Ou d'ennemis puiſſants, ou de foibles amis,
Helas ! je ne ſçay pas (dit-elle) où l'on l'a mis.
Ce qui fait qu'attriſtée, au ſepulchre elle pleure,
Pour n'être pas venuë, à tems & de bonne heure,
Toutefois ſe baiſſant, elle voit aux côtez,
De deux Anges aſſis, les celeſtes beautez
Qui luy dirent d'abord, pourquoy pleures-tu Femme?
A qui pour témoigner, la douleur de ſon ame,
Elle tourne le dos, & voit, mais ſans le voir,
JESUS-CHRIST traveſti, pour mieux la decevoir,
Mais qui pourroit tromper, une ſi grande Amante ?
Sinon celui-là ſeul, qu'elle pleure & lamante,
Cet adorable Amant, qui paroit déguiſé,
Pour voir ce que fera, ſon bel œil abuſé.
Ah ! ſi je ne me trompe, elle n'eſt point trompée,
Encor bien qu'elle ſoit, toute en ſes pleurs trempée,
Puis qu'il eſt veritable, & qu'on ne peut nier,
Que JESUS-CHRIST ne ſoit, un divin jardinier,
Si ce mot PARADIS, ne veut dire autre choſe,
Que Jardin ou Verger en voilà donc la cauſe,
Et la raiſon pourquoy, MADELAINE en ce point,
Prend JESUS pour un autre, & ne s'abuſe point,
Penſant donc que ce fût, de ce jardin le maître,
Sous un tel vêtement, ne le pouvant connoître,
„ *Si vous l'avez ôté*, luy dit-elle, *de vray*,
„ *Dites-le moy*, *Monſieur*, *& je l'emporteray*.
Mais las ! que dites-vous, aymable temeraire,
Cõment ! ſçavez-vous bien, ce que vous voulez faire?
Révez-vous, MADELAINE? Avez-vous tant de cœur?
Un ſimple Jardinier, eſt-il pour vous MONSIEUR ?
Que vous promettez-vous, femme trop courageuſe ?
L'entrepriſe en eſt grande, autant que perilleuſe,

N'aprehendez-vous point, la garde des Romains?
Et ne craignez-vous pas de tomber en leurs mains?
Pouvez-vous transgresser, sans que l'affaire éclate,
Les ordres qu'a donné, le President PILATE?
Contre lesquels vrayment, nul n'oseroit tenter,
Ce que vous croyez bien pouvoir éxécuter,
Soyez-vous femme forte, Amazone, Heroïne,
Vôtre force aprés tout, n'étant que feminine,
Vous ne sçauriez venir à bout d'un tel dessein,
Ce que vous y feriez, seroit toûjours en vain,
Croyez-moy, moderez l'ardeur d'un si grand zele,
Nous sçavõs, nous sçavõs, qui vous tient en cervelle,
Les objets de vos sens sont trop mal distinguez,
Ah! l'amour vous affole, & vous extravaguez,
Mais si-tôt que JESUS, parlant, eut dit, MARIE,
Et qu'elle eut reconnu, la douce tromperie,
Elle s'écria, Maître, en s'avançant d'un pas,
Quand il lui dit, Arrête & ne me touche pas.
„*Je ne suis point encor, monté jusqu'à mon Pere,*
Va t'en donc annoncer, ce glorieux mystere,
A Mes freres, à Pierre, aux Disciples sans foy,
Afin qu'ils ne soient plus tant en peine pour moy.
Cela dit, le Sauveur commence à disparoître,
Et l'Amante joyeuse, autant qu'elle peut l'être,
Va faire son message, & prêcher en tout lieu,
La Resurrection, de JESUS-CHRIST son Dieu,
Elle porte en courant, cette nouvelle aux autres,
Ce qui la fait nommer l'Apôtre des Apôtres,
(Ayant rasserené, ses yeux qu'elle essuya,)
Pour mieux leur intimer l'Antienne *Alleluya*,
Comme aprés la rosée, une brillante Aurore,
Nous annonce le jour, quand le Ciel se colore.
Elle revit encor l'objet de ses amours,
Plusieurs fois du depuis, pendant quarante jours,
S'étant trouvée aussi, sur le Mont des Olives,
Quand le Ciel fut ouvert, à tant d'ames captives.

Où ravie elle vit, non sans affliction,
Cette admirable vol de son Ascension.
Ne joüissant donc plus de sa chere presence,
Qui dira les affronts, insultes, mal-veuillances,]
Et persecutions de ces Juifs enragez,
Par qui tous les amis de JESUS outragez,
Furent pris ou chassez de cette sainte terre,]
Aprés avoir souffert une cruelle guerre,
Comme ceux qui pour luy parurent plus zelez,
Qu'on vid tous les premiers, de ces lieux exilez.
MADELAINE sur tout comme la plus fidele, [LE,
LAZARE, MAXIMIN, sa sœur MARTHE, & MARCEL-
Qui contraints par les Juifs à partir promptement,
Furent tous exposez au perfide élement,
Dans un méchant bateau sans voiles, & sans rames,
(Moins propre pour sauver, que pour perdre ces
Bien avant dans la Mer, & jusques au milieu, [ames
Sans Pilote, sans Guide, à la garde de Dieu,
Ainsi furent traitez par ces esprits si rustres,
Ces glorieux bannis, ces fugitifs illustres.
Aussi-tôt que la Mer eut reçu ce fardeau,
Sa fureur s'addoucit aussi-bien que son eau,
Et se trouva par tout tranquille, & dans le calme,
Portant de la Judée une si belle palme,
Qui du Navire étoit, comme l'arbre & le mas,
Pour être transplantée en de plus doux climats,
Le Ciel faisant pour elle, & pour toute l'Eglise,
Ce qu'il fit autrefois pour un petit MOYSE,
Et les Anges mandez pour abbatre les flots,
L'office, & le devoir des braves Matelots.
Sur un char azuré, le Dieu marin Neptune,
Tout interdit de voir cette bonne fortune,
Et sans pouvoir comprendre un pareil accident,
Arreste ses chevaux, & baisse son trident,
Reconnoissant assez, au cours de cette barque,
Que la Mer reconnoit un plus puissant Monarque,

Si-tôt qu'à ſon ſignal, les cornets des tritons,
Font ſauter & bondir les Dauphins & les Thons,
Quand on voit tout autour les vertes Nereïdes,
Eſcorter ce bateau ſur ces plaines humides,
Où cette troupe court pour y parétre mieux,
Coëffée également de Joncs, & de glayeux,
Les Syrenes en ſuite embouchent leurs coquilles,
Et marient leurs voix à celles de ces filles,
Qui toutes ont en main des branches de corail
Afin d'en augmenter la pompe & l'attirail.
On voit monter du fond, les troupes eſcaillées,
De ce beau train Naval, toutes émerveillées,
Qui portant ſur leurs dos, de leur pays natal,
Les perles, l'ambre-gris, la nacre, & le cryſtal.
Ny les monſtres marins, ny la lourde Baleine,
N'oſent plus reſpirer, pour n'émouvoir la plaine,
Eole ne court plus, avec ſes poſtillons,
Pour exciter ſur l'eau de ſubits tourbillons.
Sur ſon teint ſi poly, qu'il ſemble être ſolide,
Cette vieille Thetis n'a plus aucune ride,
Et voyant ſon deſir, & plaiſir accomply,
Paroit toute ajuſtée, & ne fait pas un ply,
Les tempêtes ſans bruit, étant toutes allées,
Troubler en autre part, les campagnes ſalées,
Et la Mer, la grand mere aprés ce poids reçu,
Ainſi qu'auparavant n'a plus le dos boſſu.
On la voit redreſſée, on la voit aplanie,
D'un pavé d'Amethiſte, ou de Saphir unie,
Heureuſe de porter, ſous un Ciel doux & pur,
Ces cinq Etoilles d'or, ſur un beau champ d'azur.
Que ſi la haute Mer, pendant cette courvée,
Paroit en quelque endroit doublement élevée,
A gros boüillons enflée, & juſqu'au Ciel monter,
Ce n'eſt que de l'orgueil qu'elle a de la porter.
Tous les vents attachez aux pieds de Madelaine,
Retiennent par reſpect, leur ſouffle & leur haleine,

Exceptez seulement quelques petits zephirs,
Qui la font avancer autant que ses soûpirs,
Faisant floter en l'air, d'une façon galante,
Le voile de sa tête, & sa tresse volante,
Tous superbes & fiers, de baiser ce bel or,
Et friser en passant cét ondoyant thresor,
Si bien que l'on peut voir, voyant ces flotes blondes,
Tout ce que font les flots,& ce que font les ondes,
Et comme le Soleil, y répandant ses rays,
Redore ce cordage, & se prend à ses rets.
Quand les hautains Autans, Aquilons, & Borées,
N'osent plus sillonner ces plaines azurées,
Où ces séditieux & forçats forcenez,
Sont comme des mutins, ou lutins enchainez,
 Toutefois MADELAINE avec tant de bonace,
Ne cesse d'arroser, & la mer, & sa face,
Et sans cesse ny fin, déplorant ses malheurs,
Semble la faire croître, & l'enfler de ses pleurs,
Pendant que les poissons s'empressent & se hatent,
Pour avaler cette eau, pour qui tous s'entrebattent
Tant ils sont pour cela, dans l'eau même embrasez
Et si fort desireux de s'en voir arrosez.
 D'autres sous leur maison faite de Porcelaine,
(Ne pouvant pas bien voir en face MADELAINE)
Faute d'original, ont recours au tableau,
Et tous admiratifs la regardent dans l'eau,
Ainsi pris, & surpris d'une telle imposture,
Au lieu du naturel, ils prennent la peinture,
Demeurant satisfaits, & ravis de la voir,
Au fond de ce flotant & liquide miroir,
Perçant d'un œil moüillé la vitre crystalline,
Où son voile à travers leur semble une BOULINE,
Et son port gracieux la leur fait estimer,
Cette Divinité, qui nâquit de la Mer.
 Ainsi l'on voit la Nef de l'Eglise flotante,
Qui vient jusques à nous portant la Pénitente,

Pour prêcher, pour instruire, & même seconder,
Son frere, qui devoit, tout premier la fonder,
Ainsi l'on voit voguer, cette petite troupe,
Qui toûjours a le VENT DU S.ESPRIT EN POUPE.
La Croix est le timon, contre le FORTUNAL,
Et la Foy sert icy, de Phare & de PHANAL.
La Charité de feu, l'Esperance de voile,
JESUS est le PATRON, & MARIE est L'ETOILE,
Astres en leur désastre, à toute extremité,
Ou bien la CALAMITE', en leur calamité. [sole
Leur QUADRAN, leur EGUEILLE, & leur seule Bous-
Qui les guide sur Mer, les ayde, & les console,
L'Amante est leur Aymant, la Provence, leur NORT,
L'EMPIRE est leur POLE, & MARSEILLE leur PORT.
Ainsi cet admirable, & precieux Navire,
Que la mer nous amene, & la terre désire,
(Comme un nid d'Alcyons, porté sur les Dauphins)
Arrive heureusement, jusques à nos confins,
Ayant parachevé, sa course fortunée,
Et traversé, pour nous, la Mediterranée.
Enfin pour le bon-heur, & l'honneur de ce lieu,
L'hôte avec ses deux sœurs, les hôtesses d'un Dieu,
Pour nous enrichir tous, aprés cette merveille,
Surgissent à bon port, à celui de MARSEILLE,
Apres être arrivez, des pays étrangers,
En dépit de l'orage, & de tous les dangers.
O Ville sans pareille, il faut que tu t'estimes,
Heureuse par dessus, toutes les Maritimes,
Recevant dans ton port ces richesses sans prix,
Que les Juifs insensez rebutent par mépris,
Richesses, qui n'ont pas au monde leurs égales,
Que l'on peut apeller PERLES ORIENTALES,
Le plus riche thresor, qui fut dans le Levant,
N'en ayant jamais eu, de tel auparavant,
Ny même à l'avenir, trop heureuse MARSEILLE,
Tu ne peux recevoir, ny voir chose pareille.

Cette barque te porte, un mort ressuscité,
Qui vient te secourir, en ta necessité,
Ce grand ami de Dieu, le bien-heureux LAZARE,
Qui sera de ton port, le plus illustre Phare,
Ton saint PALLADIUM, ton Astre, ton flambeau,
Qui choisira ton sein pour son second tombeau.
Par qui tu deviendras de Payenne une Sainte,
Si-tôt que tu l'auras reçû dans ton enceinte,
Où pour l'honneur public & le bien general,
Il mettra le premier son siege Pastoral,
Comme un trepié Sacré qui rendra des oracles,
Toûjours authorisez par de nouveaux miracles.
Oracles bien divers, de ceux de ton PHOEBUS,
Sans amphibologie, Enigme, erreur, abus.
Aussi vrais & divins, que tous ceux des SIBYLLES,
Entendus & citez, par tous les plus habiles,
Beaucoup moindres pourtant, que ceux qu'il prêche-
Quand ce ressuscité te ressuscitera. [ra,
O cité fortunée, & ville incomparable,
Reçoy dans ton pourpris, ce Prelat venerable,
Qui sera pour ton bien (étant Universel)
Le flambeau de la terre, & de ta mer le sel.
Il est accompagné de sa sœur MADELAINE,
Qui vient pour l'éclairer, comme une Lune pleine,
Ou bien comme une nuë, ou celeste arrosoir,
Prête pour arroser ton sterile terroir,
Tant des pleurs de ses yeux, que des eaux de la grace,
Ce qui rendra bien-tôt toute ta terre grasse,
Qui portera le fruit qu'elle vient y semer,
C'est à toy maintenant, de le faire germer.
Reçoy donc de sa part, la Loy de L'EVANGILE,
Qu'elle vient promulguer, pour ton bien plus utile,
Et te faire sçavoir, jusques-icy sur ton port,
Que c'est pour te sauver que son Soleil est mort,
C'est elle qui l'a vû, coucher sur le CALVAIRE,
Tu ne peux recuser, ce témoin oculaire.

Aprés qu'un cas horrible,& funeste accident,
L'eut fait voir à midy, prés de son Occident,
Elle vient d'Orient, pour te rendre fidele,
Te donnant cette triste & joyeuse nouvelle;
Qu'un Dieu sur une Croix, d'une étrange façon,
A versé tout son Sang, pour faire ta rançon,
Encor qu'il l'eût pû faire, avec deux seules goutes,
Elle en porte en un vase, afin que tu n'en doutes,
Et veut pour amollir ton cœur de diamant,
T'en faire voir la montre, aprés le payement.
Voilà le principal des plus precieux gages,
Dont tu dois maintenant, payer les Arreirages,
Aprés ce que Jesus, sans épargner les frais,
A fait, à ses dépens, pour tes seuls Interêts,
Quitte donc tes erreurs, & viens luy faire hommage,
Pour en quelque façon, reparer ce dommage.
Adore un Dieu pour toy, brulé sur une Croix,
Au feu de son amour, qui se prit à ce bois,
Et si tu veux cueillir, le fruit de ses paroles,
Brule & mets dans le feu, tes infames Idoles.
Abats cette Diane, aussi bien que Venus,
Si tu veux contenter, cés étangers venus,
Renverse leurs autels, & demolis leurs Temples,
Pour les édifier, par de meilleurs éxemples.
Et je te prediray, que tu pourras un jour,
Du Temple de Diane, en faire ta Majour,
Où l'on verra briller, avec ce nouveau tiltre,
Le lustre merveilleux, d'un Auguste Chapitre.
C'est ce que Madelaine, en te portant la Foy,
Te prêche, te demande & desire de toy,
Aprés t'avoir appris, tous les autres Mysteres,
Qui se sont operez, au pays de ses peres.
Aprés que nôtre Sainte, eut fait ce que je dis,
Et changé cet Enfer, en un vray Paradis,
Se rendant admirable à toute la Provence,
Par ses rares discours, & divine éloquence,

Ayant fait dans MARSEILLE, un indicible fruit,
Elle se retira du monde, & de son bruit.
Pres d'un bois habité, des Faunes & Dryades,
En un lieu qu'à present on appelle AYGALADES,
Dans une obscure grotte, où le flambeau du jour,
Ne peut rien faire voir, pendant qu'il fait son tour.
Ce saint lieu qui n'est pas éloigné de la ville,
Fut visité jadis, au rapport de JOINVILLE,
Par le grand SAINT LOÜIS, de qui la pieté,
Fait encor remarquer, ce qu'il avoit été, [MES,
Fondant au même Roc, un beau Convent des CAR-
Pour un memorial, du succez de ses armes,
Revenu d'Outre-mer, d'abattre les Turbans,
Faire fumer l'EGYPTE, & briser les Croissants,
Lors que son CIMETERRE, en cette rude atteinte,
Donna pour CIMETIERE, aux Payens TERRE-SAIN-
A tant de Sarrazins, qu'on vit ensevelis, [TE.
Sous l'éfort & le poids, des nobles FLEURS DE LYS,
Pendant que l'on voyoit, sous ses armes leurs Lunes,
Se ployer & courber, aprés tant d'infortunes
Quand nôtre saint HEROS, au milieu des combats,
Donnoit à tous la chasse, en prenant ses ébats,
Lors qu'aussi-tôt aprés, leur puante MOSQUÉE,
De l'odeur de nos lys, fut remplie & musquée,
Et que par cette ardeur, des François aguerris,
DAMIETE qui fuyoit, se rendit à PARIS;
Dont on vit voltiger, la brillante ORIFLAMME,
Sur la plus haute tour, de cette ville infame,
Pendant qu'on entendoit, trompettes & clairons,
Honorer hautement, ces celestes fleurons;
Quand la France poussant, & reculant ses bornes,
LA CROIX FLEURDELISÉE, abbatit tant de cornes,
Et que par la valeur, du grand Roy des François,
Les plus communs blasons, ne furent que de Croix.
Etant donc de retour, de ces saintes CROISADES,
Ce Monarque honora, ledit lieu D'AYGALADES,

F 5

Où ces peres encor, en leur vieux bâtiment,
Gardent de ses bien-faits, l'éternel monument,
En cette même BAUME, où nôtre grande sainte,
Commença ses regrets, & poursuivit sa Plainte,
Qui dura dans ce lieu, pendant six ou sept ans,
Pour l'éxemple futur, des plus grands pénitents,
Dans une austerité, qui ne se peut décrire,
Par un long, rigoureux, & severe martyre.
Mais le monde importun, y venoit si souvent,
(Tout aussi-tôt aprés, que il en eut le vent,)
Que la sainte pensa, de changer de retraite,
Abandonnant ce lieu, par sa fuite secrete, [Saints,
Tout de même qu'ont fait, depuis les plus grands
Qui vivoient au désert, pour les mêmes desseins,
Voulant être en repos, & dans la solitude,
Sans que rien en troublât, la douce quietude.
MARIE enfin sortit, & quitta ce lieu-là,
Pour venir en ce Roc, qui mieux la recela,
Ou plutôt (comme dit, son histoire admirable,)
Elle fut transportée, en ce lieu venerable,
(Pour y parachever, le plus grand de ses faits,)
Par les Anges chargez, d'un si glorieux faix.
Ravissants & ravie, dans leur haute démarche,
De porter sur leur dos, cette sainte & belle Arche,
Jusqu'en cette SPELONQUE, où vivoit un DRAGON,
Quand cette ARCHE sacrée, en chassa ce DAGON,
Qui d'abord sort de là, se retire & s'écarte,
Pour être aprés vaincu, par sa sœur sainte MARTHE,
Qui le prit dant un bois, proche de TARASCON,
Ville de qui depuis, la bête prit son nom.
On l'apella THARASQUE, un monstre Antropophage,
De qui tout le païs, ressentit le ravage,
Aprés que MAGDELAINE, eut à ce LOU-GAROU,
Commandé de quitter, cet effroyable trou,
Ou plutôt cette BAUME, en tout si remarquable,
Qu'on ne sçauroit trouver, au monde la semblable,

Où la nature a fait, ce que ne sçauroit l'Art,
Qui semble toutefois avoir la bonne part,
Estant si naturelle & si bien embellie,
Qu'elle peut s'appeller, la rudesse polie,
Puis qu'il semble de voir, en ce lieu sans pareil,
Combattre l'artifice, avec le naturel,
Comme si l'un de l'autre empruntoit sa parure,
Dans cette inimitable & parfaite Cambrure,
Par un écoulement qui n'a jamais cessé,
Vous diriez que ce toict, n'est qu'un crible percé,
Un Ciel qui pleut toûjours, une pleurante voûte,
Pour sa DEFLUXION, sa MIGRAINE & sa GOUTTE.
Enfin un insensible & sensible Rocher,
Qui ne s'émût de rien & se laisse toucher,
De qui la dureté si vivement dolente,
Se fend pour faire voir, la pierre distillante,
Alambric lambrissé, sans diminution,
Lambris Alambiqué, sans interruption.
Mais j'aurois grand besoin d'une autre Rhetorique,
Pour bien décrire icy cette rare fabrique,
Ou plûtôt pour benir, l'ouvrier de ce couvert,
Qu'il a si bien serré, pour le tenir ouvert,
De sorte qu'à vray dire, en ces fentes entieres,
On ne peut bien sçavoir, l'endroit de ces goutieres,
D'où par, je ne sçay quels invisibles canaux,
Et secrets Aqueducs, ce toict répand les eaux.
Exceptez seulement, sur le lieu d'une couche,
Où jamais par respect, l'eau ne tombe, ni touche;
J'ay donc pû, sans que j'aye, en rien exaggeré,
Appeller ce lieu là, *Noli me tangere*;
Or puisque l'eau l'épargne & qu'elle le conserve,
Voyons ce qui se voit, dans ce lieu de reserve.
A côté de la grote; un Rocher élevé,
D'une canne & demy, par dessus le pavé,
Avec sa fermeté, si durable & constante,
Servant de reposoir, à nôtre Pénitente;

Et la merveille fut, que ce Roc s'amollit,
Quand elle s'y couchoit, pour en faire son lit,
Vous en voyez ici, la figure naïve,
Mais si bien qu'on diroit, que la pierre soit vive,
Et que sa bouche ouverte, a voulu soûpirer,
Comme si son esprit, la faisoit respirer,
Approchez donc pour voir, cette femme étenduë,
Dont la parole encor, vous semble être entenduë :
Qui s'y rend attentif, croit qu'elle parlera,
Ou du moins que son œil abbatu coulera,
Et que fondant en pleurs, toute froide & transie,
Elle peut bien passer, pour NIOBE Durcie,
Qui porta toutefois un cœur tendre & de chair,
Bien que petrifiée, en un corps de Rocher,
Car ce marbre attendri, qui forme sa statuë,
Vous peut bien faire voir, que la douleur la tuë,
Et que la tourmentant, jusqu'au fond des boyaux,
Ses yeux, pour l'exprimer, vont servir de tuyaux,
Afin que cet endroit, seul dans la secheresse,
Soit arrosé des pleurs, de cette pecheresse,
Que tout se trouve humide, en cet Antre pleureur,
(Qui cause avec plaisir, la tristesse & l'horreur,)
Que le Rocher fendu, que la pierre amollie,
Témoignent son regret & sa melancholie;
Et que dans ce cachot, du fond jusques au sueil,
Tout d'un commun accord, compatisse à son dueil,
Que si vous y voyez, les choses insensibles,
Prendre de sentiments, tout à fait indicibles,
Pourrez-vous bien aussi, PECHERESSES, les voir,
Sans vous en attrister, sans vous en émouvoir,
Si la pierre se fend, si le Roc devient tendre,
Il vous en dit assez, pour se bien faire entendre.
Voicy doncques la place, & le même côté,
Où cette PENITENTE, a si long-tems été,
C'est icy qu'elle oüit, du monde les reproches,
Qui lui parloit ainsi sur ces scabreuses Roches.

Que fais-tu, MADELAINE, *en ce triste sejour;*
Qui prive tes beaux yeux, de la clarté du jour;
Pourquoy t'ensevelir, en de lieux si funebres,
Où tu ne sembles plus, qu'un ANGE DE TENEBRES,
Qu'as-tu fait des soûris, des graces, des attraits,
Qui te faisoient briller, sur les plus beaux portraits,
Quelle metamorphose, en cette guerre sombre?
Tu fus un beau Soleil, & tu n'es plus qu'un ombre,
Qui semble être venuë, en cet Antre si noir,
Du profond de l'abysme; & damnable manoir,
Pour venir habiter, cette affreuse demeure,
Pourquoy n'attendois-tu, qu'une vieillesse meûre,
Vint d'éteindre ton teint, & sillonner ton front,
Sans te faire toy-même un si cruel affront,
Comme pour empêcher, qu'on ne te reconnoisse,
Pourquoy laisser flétrir, la fleur de ta jeunesse,
Dans la verte saison, de tes plus doux appas,
Sçachant que c'est un fruit, qui ne se garde pas,
Que la beauté du corps, & l'embonpoint de l'âge,
Passent comme un éclair, transparent & volage,
Comme un cheval aîlé, qui va sans éperon,
Et mieux qu'aucun vaisseau, de voile & d'aviron,
Que c'est un cerf volant, qui court à toute bride,
Pour te venir marquer, d'une éternelle ride,
Veux-tu sçavoir son nom? Ce coursier, que j'entens,
Qui galope toûjours, n'est autre que LE TEMS;
Pourquoy donc n'attends-tu, pour faire ta retraite,
Que l'hyver de ta vie, ait neigé sur ta tête,
Et que ta tresse blonde, en te désobligeant;
Passe d'un âge d'or, dans un siécle d'argent,
Sans te precipiter, à ta propre ruine,
Laissant agir sur toy, la sagesse Divine.
Mais ô Dieu qu'est cecy! Que voy-je en ce recoin?
Ce qui te pourra bien, faire tenir de loin,
Voudrois-tu m'accabler, de ronces & de pierres?
Je ne veux contre toy, que mes seules prieres:

Que te servent icy ces épineux chardons ?
A me faire éviter les éternels charbons.
Comment appelles-tu ces piquantes orties ?
Les nouveaux éventails, des femmes répenties.
A quoy te peut servir, cette tête de mort ?
A penser que la mienne aura le même sort.
Pourquoy tant regarder ;, cette effroyable face ?
C'est pour y reconnoître, & voir comme tout passe.
Mais qu'y vois-je d'écrit, d'une lettre de main ?
Pour moy c'est aujourd'huy, pour toy sera demain.
A quoy donc te condamne une telle sentence ?
Avant que de mourir, à faire penitence.
Dy-moy que cherches-tu, dans ces trous qui font peur ?
C'est, c'est pour y trouver, que tu n'es qu'un trõpeur.
Que peux-tu maintenant, mediter dans ce livre ?
Tant ce que je dois fuïr, que ce que je dois suivre.
Que te servent icy ces deux bâtons Croisez ?
Pour m'en charger le dos, sont ainsi disposez.
A qui crois-tu parler, qui bien ne te réponde?
A l'ennemi des Croix, comme toy, monde immonde.
Qu'as-tu dans cette boëte, est-ce du vieux levain?
C'est contre la bruleure un onguent souverain.
A quoy te peut servir, cet horrible Cilice ?
A parer tout mon corps, de ta vaine malice.
O l'étrange cuirace helas! & que crains-tu ?
Je crains de ne t'avoir tout à fait abbatu.
C'est un arme, MAGDON, *que je viens te deffendre ?*
Monde, c'est contre toy, que je veux m'en deffendre.
Mais encore, dy-moy, qui crois-tu que je sois ?
Un des plus grands voleurs, qui m'attaque en ce bois.
Ne crains-tu pas aussi de rencontrer ma bande ?
Elle ne fera rien, que Dieu ne le commande.
Epargne au moins ton corps, puisque nous t'épargnons ?
Je n'en feray que pis, malgré tes compagnons.
Vas, je vois que ton mal est irremediable ?
Je me mocque de toy, de la chair & du Diable.

Que tiens-tu dans la main? quel instrument voicy?
Un foüet qui sera bon, pour te chasser d'icy.
Pauvreté, à quoy te sert, de te mettre à la gêne;
O quelle discipline! ô la pesante chaîne?
C'est mon siecle d'airain, & mon âge de fer,
Mais est-ce en t'accablant, que tu crois triompher,
Ton corps ne peut durer, sous ces dures étorces,
Ton courage est trop vain, & plus grand que tes forces,
Ton sexe est trop fragile, & ta temerité,
Ressentira bien-tôt, ce qu'elle a merité.
MADELAINE à cela, pour toute sa Réponse,
Lui dit, le répoussant, avec un coup de ronce,
Sors d'icy mal'heureux, avec tes faux appas,
Si je te fais pitié, tu ne m'étonnes pas.
si tu n'as pas pour moy, de ruse plus subtile,
Je n'entends point d'icy, ta voix de CROCODILE,
Et quoy qu'en me flattant, tu sembles me pleurer,
Tu n'as autre dessein, que de me dévorer,
Mais je suis du tout sourde, à ta voix de Syrene
Et j'aime mieux servir, qu'être ta souveraine,
Etre plutôt esclave, & ne rien posseder,
Que d'être possedé, & te devoir ceder,
Le herissé Cilice, & la chaîne pesente,
L'un me semble plus doux, & l'autre plus plaisante,
Que mes colliers dorez, que ma gaze, & mon lin,
Que mon drap d'or frisé, que mon linge plus fin.
Les cailloux que tu vois, comme mes pierreries,
Sont bons pour t'accabler, avec tes tromperies,
Mes roses, mes plaisirs, mes passe-tems plus chers,
Se trouvent aux chardons, aux ronces, aux Rochers,
Ne me cherche donc plus, parmy ces solitudes,
De doüillets comme toy, les trouveroient trop rudes,
Laisse qui t'a quitté, sans troubler mon repos.
Ce sont là les discours, entretiens & propos,
Que MARIE eut icy, dans sa grotte profonde
Quand elle rejettoit, les amorces du monde.

Méprisant ses appas, & ses allechements,
Et bouchant son oreille, à tous ses sifflements.
Avec ses sentimens, qui n'étoient qu'ortodoxes,
Ces Colloques puissants, & ces beaux paradoxes,
Et pendant que son œil, en larmes se fondoit,
Par cette repartie, elle le confondoit,
Ainsi sa fermeté, sa force, & sa constance,
Firent heureusement, finir sa pénitence,
Aprés quoy le démon, vivement rebuté,
Hurla, J'AY COMBATTU, MAIS MAGDON M'A [DOMPTÉ,
Et la chair à la fin abbatuë, & par terre,
Sous la grêle des coups, mourut en cette guerre,
Quand le monde vaincu, n'osa plus l'approcher,
La trouvant immobile, autant que son Rocher.
Voilà tout l'abbregé, d'une si belle vie,
Que nous avons enfin, jusqu'icy poursuivie,
D'un tableau si puissant, un débile crayon,
Et d'un si grand Soleil, un fort petit rayon,
Jugeant qu'il nous falloit étre en cette caverne,
Pour y bien raconter, tout ce qui la concerne,
Et qu'on la verroit mieux, en cette obscurité,
Qui donne tant de jour, à la posterité.

LA MADELAINE.

LIVRE NEUVIE'ME.

MUse, il est déja temps, en ce lieu solitaire,
De rehausser ton vol, pour un autre mystere,
Sors donc de cette Baume, & quitte ces déserts,
Pour prendre ton essor, bien avant dans les airs;

Pour y suivre des yeux, cette femme excellente,
Qui tire droit au Ciel, comme une Aigle volante.
Spectacle épouvantable, autant que ravissant,
Vous rendez à ce point mon genie impuissant,
Ma plume ne sçauroit, du haut de la montagne,
Voler dans cette humide & liquide campagne,
Qui pourroit s'y guinder, sans de ressorts vivants ?
Ou sans être emporté, sur les ailes des vents ?
Qui sans un hypogryphe, ou sans quelque Pegaze,
Pourroit être témoin, d'une si haute extase;
Tu n'attendras donc pas, qu'on vienne ici planter,
L'échelle de Jacob, pour t'y faire monter,
Sans laquelle pourtant, cette gendarmerie,
Fait descendre & monter, l'admirable MARIE;
Qui parmi ces esprits, montants & descendants,
Exhale de son cœur, mille soûpirs ardents.
N'espere pas non plus, qu'un Aigle te transporte,
Ny par dessus les Cieux, ny jusques à la porte,
Comme fit autrefois, de la belle façon,
Celle de Jupiter, ce beau jeune garçon,
En cette occasion, il te faut une autre ayde,
Pour t'y faire voler, ainsi que Ganymede,
Un sujet different, de celui de son rapt;
Merite l'attiral d'un plus grand apparat,
Une plus belle escorte, un train plus magnifique,
Un celeste cortege, un Carrosse mystique,
Et fort semblable en tout, à celuy que jadis,
Transporta par les airs, ELIE au Paradis,
Quand un char embrasé, l'enleva de la terre,
Et l'alla reposer, en ce charmant parterre;
Char, où deux Seraphins, comme on croit attelez,
Eussent pû l'emporter au celeste Palais,
Quand ces brûlans coureurs, bondissoient sur les nuës
Et suivoient dans les airs, de routes inconnuës.
Pour pouvoir achever, un si glorieux cours,
N'aurois-tu pas besoin, d'un si puissant secours ?

Sans lequel tu pourrois, signaler ton audace,
Par une lourde chûte, au dessous du Parnace,
Car, qui ne tomberoit d'un si haut escalier,
S'il n'étoit apuyé contre le saint Pilier ?
Mais n'aprehende point, vien, vien mon Uranie,
Si tu veux écouter la celeste harmonie,
Entend, comme l'on fait entendre de concerts,
A celle que je chante, à celle à qui tu sers,
Regarde la monter, affluente en delices,
Et comme elle s'en va courir ces hautes lices,
Voy comme elle est portée en ces hauts pavillons,
Sur le dos emplumé, de tant de postillons,
Prens garde, comme tous s'empressent autour d'elle,
Et qu'à l'envy, chacun veut lui tendre son aile,
Se débatant entre eux, qui la portera mieux,
Et la mettra plus prés, de la voute des Cieux,
Comme s'ils désiroient de la voir tôt logée;
Dans le point vertical, de son haut Apogée,
Pour augmenter le nombre & l'éclat des flambeaux,
De la Chapelle ardente, où sont tous les plus beaux.
Admire en contemplant, ses volantes bannieres,
De son char triomphant, les brillantes ornieres,
Ne la perds pas de vûë & regarde comment,
Elle s'en va tout droit contre le firmament,
Ne découvres-tu pas, à travers ces beaux voiles,
Comme déja son front est couronné d'étoiles.
Ne te semble-t'il pas, que déja le Soleil,
La couvre d'un drap d'or, qui n'a pas son pareil,
Que la Lune foulée, argente sa chaussure,
Que les Astres sont prêts, d'arondir sa coëffure,
Que le Soleil, la Lune & le Ciel même encor,
Luy vont faire un habit d'argent, d'azur & d'or.
Le Soleil luy donnant, le fin or de sa tête,
La Lune, cet argent que son frere luy prête,
Et le Ciel s'employant, aussi de son côté,
Le bleu-mignon, qu'il a de tous deux emprunté,

Dé sorte qu'on peut voir, en cét habit si rare,
Presque autant de couleurs, dõt l'Arc-en Ciel se pare,
C'est en cette peinture, & par ce coloris,
Qu'elle passe pour l'Arc, & surpasse l'Iris.
Un spectacle si beau, par dessus le tonnerre,
Pourroit tirer à soy, tous les yeux de la terre,
Qui dans le doux éclat, d'un éblouïssement,
Demeureroient ravis, d'un tel ravissement,
Triomphe sans pareil! éclatante merveille!
Trop haute, également, pour l'œil & pour l'oreille,
L'un ny l'autre ne peut, être en ces lieux porté,
Pour entendre ces tons, & voir cette clarté,
Il ne faut doncques pas, Muse, que tu presumes,
Que l'on te donnera, des ailes, & de plumes,
Pour voler, pour décrire, un triomphe sans pair,
Il faut être tout autre, il ne faut pas remper,
Ne t'y hazarde pas, quitte cette esplanade,
Sans faire une si haute, & longue promenade,
Confesse ingenûment, que tu ne sçaurois pas,
Dans cette vaste lice, aller de même pas,
Que ce n'est point à toy, de suivre Madelaine,
Et que pour la trouver, il faut perdre l'halaine,
Te lasserois-tu pas, d'un si penible tour,
S'il t'y falloit monter, jusqu'à sept fois le jour?
Merveilleuse volée! Admirable Colombe!
Qui monte autant de fois, comme le juste tombe,
Il me semble la voir, sur une legion,
Qui la porte & l'escorte, en cette region,
Je voy comme elle part, de même qu'une flêche,
Pour faire à ces beaux murs, une notable brêche,
Attaquer ce Palais, des feux étincellans,
Et le prendre ou surprendre, avec ce camp-volant,
Avec cet escadron, si pompeux & si leste,
Elle va pour oüir, la musique celeste,
Ce mélange divin, de voix & d'instruments,
Les plus melodieux, les plus doux, & charmants,

Les Voiles, & les Luths, les Cornets, les Trompetes,
Dont toûjours on se sert pour de nouvelles Fêtes,
Et qui font éclater dans le Ciel, & déhors;
Les tons irreguliers des discordants accords,
Ces Amphions Aîlez, ces divines Syreines,
Surpassent de beaucoup toutes les voix humaines,
Des plus doux Arions, ou chantres Anciens,
Qui ne furent jamais si bons Musiciens,
Qui chantent en B.Mol : par la Clef de Nature,
Sans Game, sans leçon, sans Art, sans tablature,
Et jamais Apollon, avec que ses neuf Sœurs,
N'égalerent au chant ces Chantres de neuf Chœurs.
C'est ainsi qu'on éxalte, ainsi que l'on récrée,
Et l'oreille & les yeux de cette ame sacrée,
Lui faisant savourer, prez des faux-bourgs des Cieux,
Par un tel avant goût, la gloire de ces lieux. [siques.
Disons donc qu'en ces Airs, Hymnes, Chants,, & Mu-
MADELAINE est autant que l'Epouse aux Cantiques,
Pendant qu'elle joüyt de ces concerts si doux,
Que font les courtisants de son divin Epoux.
Mais pour bien s'aquitter de ta charge donnée,
Muse, il ne faut icy partager la journée,
Et tu dois accorder, par sept diverses fois,
Au ton des saints Esprits, & ton Luth, & ta voix,
Pour plutôt arriver, aux celestes Courtines,
Nôtre Office se doit commencer par Matines,
Pour ouyr ces beaux Chants, levons nous à minuit,
Quand le silence regne, aprés la mort du bruit,
Quand les lambris des Cieux sereins & favorables,
Paroissent éclairez de Lampes innombrables,
De tant de Roses d'or, pailletes & brillants,
Qui ne sont que les yeux de ces Argus veillants.
Tous ouvers pour garder l'étincellente plaine
Et regarder aussi le vol de MADELAINE,
Dont Dieu même fait voir le glorieux destin,
Pendant qu'il est loüé des Astres du Matin.

Qui tout lui fait hommage, & que sa main enseire,
Affermit & soûtient les confins de la terre,
Dont les extremitez, le centre, & la rondeur,
Aussi-bien que les Cieux adorent sa grandeur,
Qui jette ses regards sur le sein des campagnes,
Comme sur les sommets des plus hautes montagnes.
Si la terre & les Cieux l'ont pour leur géneral,
La Mer le reconnoit pour le grand Amiral,
Lorsque sa sœur Aride, & d'elle fécondée,
Baise tres-humblement les mains qui l'ont fondée,
Et montre en ces quartiers, que son aridité
D'un Ocean de pleurs, ressent l'humidité,
Tant nôtre PENITENTE en ce lieu de plaisance,
Pour appaiser son Dieu, pleuroit en sa presence,
Si bien qu'accoûtumée à l'arroser ainsi,
Le terroir de son cœur ne fut point endurcy.
Et dans ce beau désert, où l'on la vit montée,
De ses tentations ne fut point surmontée,
Encor que leur durée aprochât quarante ans,
Parce que son Seigneur fut prez d'elle en tout temps;
Ayant oüy sa voix, & son Invitatoire,
Elle remporte enfin une heureuse victoire,
Aprés avoir suivy sa voye & ses propos,
Pour pouvoir quelque jour entrer en son repos.
Dans le vuide des Airs, dont le champ est fort ample,
Elle peut entonner *Laudes*, comme en un Temple,
Et parmy ces grands Chœurs des Anges voltigeants,
Alternativement loüer le Roy des Gents.
Benir le trois fois Saint & chanter ses loüanges,
A l'imitation de ces braves Philanges,
Comme fut dans le Ciel, (qu'on entend retentir)
Prophete, Confesseur, Vierge, Apôtre, & Martyr.
Ses élevations aux mortels Admirables,
A celles de la mer ne sont pas comparables,
Dont les montagnes d'eau, qu'on voit bien-tôt créver
Jusqu'à de si hauts lieux ne sçauroient arriver.

La Jubilation, qui tant de voix assemble,
Invite à ces concerts toute la terre ensemble,
C'est là, qu'on peut oüyr les accords differents,
Des esprits,& des corps,qui se font dans les Chants,
Et sensibles, ou non, dans cette conjoncture,
La loüange appartient à toute creature,
Qui pour le Createur, châcune à sa façon,
Ne manque pas icy d'aprendre sa leçon.
Tous les cercles des cieux en la voute azurée,
Font assez remarquer leur danse mesurée,
Dont la voix pour fredons, n'a que de Roulemens,
Qui s'accordent fort bien avec les Elements,
Toûjours prets à chanter tout à quatre Parties,
Toutes choses s'étant en langues converties,
Pour redire en tous lieux un *Benedicite*.
Qui témoigne leur joye & leur félicité.
Et tout premierement,les eaux qui sur les nuës,
Par son divin pouvoir sont si hauts retenuës,
Puis qu'elles ont pour lit le doré Firmament,
Dont toute l'influence est sans écoulement.
En suite les Vertus à ces ondes s'unissent,
Et toutes à l'envy le loüent, & benissent,
Parce que MADELAINE allant proche de là,
Dans sa grande ferveur les invite à cela,
Sur tout ce beau Courrier toûjours infatigable,
Qui paroit tout ardent, pour faire le semblable,
Qui jamais ne repose & galope toûjours,
Pour le benir aussi pendant qu'il fait les jours.
Avec que le Soleil, la Lune, & son escorte,
Est encor invitée à faire de la sorte,
Et rendre ce devoir à ce même Seigneur,
Avec toute sa suite, & ses Dames d'honneur.
Les étoiles du Ciel,n'étant que ses suivantes,
Dont les vives clartez ne les font pas vivantes.
Aprés ces beaux brillants, & belles Roses d'or,
La pluye en même temps, & la rosée encor,

L'Esté, le froid, le chaud, la bruine & la glace,
En ce Chœur benissant, trouvent aussi leur place,
Même tous les Serpents, les venimeux Dragons,
Et les ventres beants des abysmes profonds,
La neige, les frimas, les nuits, les jours, la terre,
Les montagnes, les bois, les éclairs, le tonnerre,
Les fontaines, les mers, les fleuves, les ruisseaux,
Les poissons monstrueux, toute sorte d'oyseaux,
Orages, tourbillons, feu, vents, grêle, tempêtes,
Pour tout dire en trois mots, Anges, hõmes, & bêtes,
Et rien n'est excepté, pour *Laudes* entonner,
Que la nature doit au Createur donner.
Ayant volé bien haut, assez proche des Poles,
Comme elle s'en retourne, elle dit ces paroles;
„ J'ay vû Jerusalem, cette sainte Cité,
Sa gloire, sa splendeur, sa pompe, sa beauté,
Qui descendoit du Ciel, empirée, aussi belle,
Qu'avec tous ses Atours, une Epouse nouvelle,
Dont si pompeusement, son Epoux l'embellit,
Qu'elle semble l'Aurore, au sortir de son lit.

HYMNE.

Cette Cité reguliere,
Dans tout son Compartiment,
Est en cela singuliere,
Sur tout autre bâtiment,
Qu'elle a sa PIERRE ANGULAIRE,
JESUS-CHRIST, *pour son fondement.*

C'est dans cette grande ville,
Si chere à son fondateur,
En soy toûjours immobile,
Et son principal moteur,
Quand de voix plus de cent mille,
Benissent le Createur,

La place nous est montrée
A la clarté d'un flambeau,
Pour vous faire avoir l'entrée.
D'un lieu si rare & si beau,
La bienheureuse contrée,
Où la mort a son tombeau.
„ *Que la gloire en soit donnée,*
A l'unique Trinité,
Si justement ordonnée,
Dans une Trine unité,
Et ne soit jamais bornée,
Que de son Eternité.

BENY SOIT D'ISRAEL, LE SEIGNEUR,& le maître,
Que nous devons en tout & par tout reconnoître,
Qui nous a secourus & nous a visitez,
Aprés nous avoir tous de son sang rachetez:
Prenant, comme un moyen,du salut qu'il opere,
La maison de DAVID, son fils & son grand pere.
Comme il l'a témoigné, par la bouche des Saints,
Interpretes sacrez, de ses sécrets desseins,
Ainsi nos ennemis serviront à nôtre ayde,
Et nous pourrons tirer, de ce mal le remede,
Dans le tems qu'il sera misericordieux,
A ceux dont les enfans ne sont point odieux.
ABRAHAM nôtre pere, ayant mieux que tout autre,
Conçu par son serment, qu'un jour il seroit nôtre,
Afin que jouissant, de ce qu'il a promis,
Et delivrez enfin, de tous nos ennemis,
D'un cœur pur & sincere & d'une ame non feinte,
Nous puissions le servir, en repos & sans crainte,
Puis qu'il donne la vie & de l'ame & du Corps,
A ceux qui sont assis,en l'ombre avec les morts,
Voulant les éclairer, dans leurs tenebres sombres,
Afin qu'ils ne soient plus, errants parmi les ombres,
Et qu'avec eux aussi, nous puissions désormais,
Addresser tous nos pas, au chemin de la paix,

Ainsi

Ainſi chante MARIE, & *Laudes* achevées,
(Ayant toûjours les mains, vers le Ciel élevées,)
Elle r'entre en ſa BAUME, aprés un ſi beau tour,
Et vient s'y repoſer, en attendant le jour,
Aprés, ſur la montagne,elle commence *Prime*,
Si-tôt que le Soleil en redore la cime,
Quand ſes fumans courſiers, & ſuperbes chevaux,
Ont quitté tout en feu, le lict mollet des eaux,
Et qu'ayant ſecoüé, leur humide criniere,
De ſon char flamboyant, ont déſigné l'orniere;
Quand l'Aurore naiſſante a pleuré ſur les fleurs,
Et que le Ciel reprend ſes premieres couleurs,
MARIE auſſi reprend ſes premiers éxercices;
Et vole derechef, avec cette milice,
Mais non ſans admirer, les nouvelles clartez,
Qui dans ce point du jour, naiſſent de tous côtez,
Voyant comme la nuit vient de plier ſes voiles,
Et la confuſion que ſouffrent les étoiles.
Son-eſprit eſt ravi, de tant d'objets divers,
Qu'elle voit de ſi haut, preſque en tout l'Univers,
C'eſt là, qu'elle benit, au deſſus de la nuë,
La main qui la ſoûtient, & qui l'a ſoûtenuë,
Ainſi toûjours tres-humble, en cet état altier,
Il me ſemble l'oüir, reciter le PSEAUTIER,
Et qu'aprés l'HYMNE dit,elle cõmence un Pſeaume,
(Mais different de ceux qu'elle dit en ſa BAUME,)
Car helas! Ils ne ſont que PENITENTIAUX,
Dans l'amer ſouvenir, & regret de ſes maux,
Quand elle ſe repent, ſe reprend & ſe tance,
Imitant d'un DAVID, l'auſtere pénitence.
C'eſt donc de la façon, que (pour ainſi parler)
MADELAINE, en volant,fait ſa priere en l'air.
Triomphante Oraiſon! qui force, qui penetre,
Perce, & va faire aux Cieux une belle fenêtre,
Ne vous ſemble-t'il pas, de l'entendre d'ici,
Prier Dieu, l'adorer & lui parler ainſi.

„ Seigneur qui prens plaisir à me donner carriere,
En élevant mon corps, éxauce ma priere?
Puisque mes ennemis soulevez contre moy,
Me donnent tous les jours, quelque nouvel effroy,
Ne cherchant qu'à me perdre, & dévorer mon ame,
Que ta mort garantit de l'éternelle flamme,
Fay donc qu'en ton espoir, je puisse reposer,
Et detournes les maux, qu'ils veulent me causer,
Je t'offre volontiers, de sacrifices doubles,
Puis qu'enfin je me vois, exempte de mes troubles,
Et mes plus dangereux, & puissants ennemis,
Au dessous de mes pieds, entierement soûmis,
Je dois m'accoûtumer, à ne craindre personne,
Tandis que tu seras, proche de ma personne,
Car la force infernale, & le pouvoir humain,
N'ont rien pour resister à ta puissante main,
Qui bride des demons, la bande soulevée,
Pendant qu'en dépit d'eux, je me vois élevée,
Qu'à leurs griffes par tout, je me puis dérober,
Et voler hautement, sans crainte de tomber.
„C'est dõcques devãt toy, mon Dieu, que je cõfesse
Leur animosité, ta force, & ma foiblesse,
Faut-il pas que mes pieds, toûjours vers toy dressez,
Pour aucun autre objet, ne soient plus empressez.
Si j'épluche la loy des tiens bien entenduë,
Jamais je ne seray, de honte confonduë,
Je la garderay donc le plus éxactement,
Qu'une Amante doit faire, aux yeux de son Amant;
Il faut que tous les jours en ta sainte presence,
J'amende les défauts de mon adolescence,
Pour ne commettre plus, contre toy de pechez,
Je porte dans mon cœur, tous tes propos cachez,
Beny sois-tu, Seigneur, pendant que tu m'enseignes,
Le grand chemin Royal du Royaume, où tu Regnes,
Ma bouche a prononcé, comme un divin Edit,
Le juste sentiment, que la tienne m'a dit,

Que je veux preferer à toutes les richeſſes,
Ne trouvant du plaiſir, qu'en tes ſeules careſſes,
Je mediteray donc, ſans ceſſe, jour & nuit,
Le bien qui me profite, & le mal qui me nuit:
Fay que j'ouvre les yeux aux choſes admirables,
Qui par tes volontez, ſont ſi conſiderables,
Deſſille ma paupiere, & montre moy le jour,
Quoy que je ſois encor en ce mortel ſejour,
Il eſt vray qu'en tout temps, en tous lieux, à toute [heure,
Je ſouhaite de voir ta celeſte demeure,
Pendant que ce deſir, dans mon cœur eſt gravé,
Mon ame toute triſte, eſt collée au pavé,
Attendant tous les jours, comme elle s'y confie,
Que ta ſeule parole enfin la vivifie,
Auſſi pour échapper à ta ſeverité,
J'ay choiſi le chemin, où va la verité,
Et parcouru tes loix, avec plus de viteſſe,
Lors qu'en ouvrant mon cœur, tu bannis ma triſteſſe.
Avec cette Oraiſon, qui rend les Cieux contents,
Elle finit ſon vol, & *Prime* en même temps;
Quand le Soleil levant, monte ſur l'hemiſphere,
Autant pour l'admirer, que pour toute autre affaire,
Car cét Aſtre faiſant, ſon journalier devoir,
Ne ſemble ſe lever, que pour la venir voir;
Cette courſe achevée, avec un peu de pauſe,
Pour monter derechef, la ſainte ſe diſpoſe.
Puis à l'heure de *Tierce*, avec les mêmes voix,
Recommence à voler, pour la troiſiéme fois,
De ſes DIVINS PORTEURS, l'ardeur ſe renouvelle,
Et tous viennent d'abord, ſe ranger auprés d'elle,
Pour élever cette ARCHE, aux étages plus hauts,
Aprés qu'elle a flotté, ſur la mer de ſes eaux,
Elle n'eſt pas plutôt d'un déluge ſauvée,
Qu'elle eſt tout de nouveau, ſur la terre élevée,
Si l'œil n'eſt ébloüi, de l'éclat qui la ceint,
Il eſt ravy de voir, enlever ce CORPS SAINT,

Qui dans ce haut état, parmy tant de lumieres,
Semble déja joüir, de quatre grands Doüaires,
Qu'auront un jour aux Cieux, les corps des bien-heu-
Celuy-cy de Marie, étant pris pour un d'eux, [reux,
Car quoy que Pénitente, il est comme Impassible,
Ce qui ne se doit pas, estimer impossible;
L'Air étant moins subtil, que sa subtilité,
On ne sçauroit douter, de son agilité,
Sa Clarté se confond, avec celle du Pole,
Pendant que vers le Ciel, elle vole & revole,
Ciel qui voit avec elle, exempte de danger,
Un million d'oyseaux, sous ses pieds voltiger,
Ce qui les rend confus, & leur Reyne marrie,
De voir qu'elle est si bas, au dessous de Marie,
Aussi bien dédaignant, ses hautes regions,
Elle n'y plane plus, avec ses legions,
Voyant que Madelaine, usurpe son empire,
Et qu'il lui faut ceder, ou bien avoir du pire.
Quoy? (dit l'Aigle) est ce ainsi, qu'une féme dãs l'air,
Vient, avec tant de train, nous apprendre à voler,
Comme si nôtre instinct ne peut, si ce n'est d'elle,
Sçavoir fendre à propos, le vent à tire-d'aile,
N'est-ce pas seulement, à nous qu'il appartient,
De vaguer & voguer, en l'air, où l'on nous tient?
Qui lui fait tant de fois, abandonner sa Baume,
Pour nous venir morguer, jusqu'en nôtre Royaume,
Si proprement sur nous, quel droit s'est-elle acquis!
Et nôtre region, est-ce un païs conquis?
Pourquoy nous courir sus, & passer nos frontieres?
Avec ce camp-volant, & ces troupes altieres,
Quel dessein ont formé, ces bataillons épais,
Qui nous donnent l'allarme, & troublent nôtre paix,
Faudra-t'il habiter, la terre avec les hommes,
Si l'on viẽt nous chasser, des quartiers où nous sõmes
Qu'on nous laisse en repos, dans nôtre apartement,
Et que chacun demeure en son propre élement.

Ainsi L'AIGLE se plaint, s'estimant ravalée,
D'estre tant au dessous, d'une telle volée.
Pendant que MADELAINE, avec ses forts soûtiens,
Continuë, en volant, ses premiers entretiens,
Qui sont de reciter, les Hymnes de ses Heures,
Jusques à son retour, de ces hautes demeures;
Il me semble l'oüir, qui dit dévotement,
Celuy du S. ESPRIT, tout au commencement,
Où son amour ardent, implore l'assistance,
Du même qui l'inspire, à faire pénitence,
Aprés l'avoir conduite, en ce vaste désert,
Où se gagne la grace, où le peché se perd,
Où la sainte chaleur, de sa divine flame,
Enleve tout d'un coup, & son corps, & son ame,
Esprit qui fait icy, de ses Anges, de vents,
Et ses ministres, feux, qui brulent les vivants,
Ainsi MARIE en l'air, avecque cette armée,
Au celeste brasier, est toute consumée,
Mais en telle façon, & jusques à ce point,
Que ce vent l'entretient & ne l'amortit point;
Enfin le S.ESPRIT, vole à *Tierce* avec elle,
En forme de Colombe aussi blanche que belle,
Et ceux qui la portoient, aprés quelque repos,
Pour l'assister encor, reviennent à propos,
N'étant guere éloignez, de sa sainte personne,
Sans se faire appeller, sans que la cloche sonne.
J'entends ce corps d'Armée, aussi beau que hardy,
Qui vient tout prêt à *Sexte*, autrement à Midy,
Au temps que le Soleil a sa chaleur plus forte,
Cette troupe Angelique, encore un coup l'emporte,
La ravit à soy-même, & la remet au jour,
Ne la pouvant souffrir en ce triste sejour.
Un vol si merveileux, est capable en sa source,
D'arrester le Soleil, au milieu de sa course,
Voyant comme son char, & ses quatre chevaux,
Trouvent en leur chemin, de si puissants rivaux,

Qu'elle peut surpasser, en son cours sa vitesse,
Et semble aller du pair, avecque sa hautesse,
Qui n'a pour conducteur, qu'un Ange, & voilà tout,
Au lieu que MADELAINE en a mille par tout;
Son train est donc plus grãd, que tout autre équipage
Si chaque esprit lui sert de valet, ou de page,
O qu'il fait bon la voir passer en cét état,
Autant accompagnée, ou plus qu'un Potentat.
Je la revois à *None*, aprés *Sexte* finie,
De ce même escadron, divinement munie,
Pendant qu'elle revient, & paroit tout exprés,
Pour un cinquiéme vol, dans trois heures aprés,
Et dit, dans le transport de sa sublime extase,
Le Psalme commencé, que son cœur paraphrase,
C'est donc, en parcourant la plaine de ces champs,
Qu'elle medite ainsi, les vers les plus touchants.
„Admirables, SEIGNEUR, sõt tous vos témoignages,
Mon ame les admire, avec que les plus sages,
Qui ne semblent avoir, appris en tout leur cours,
Que la belle clarté, de vos charmants discours,
Ainsi le plus souvent, sur la terre où je couche,
Pour humer vôtre esprit, j'ay fait ouvrir ma bouche,
Parce que tout le but, de mes contentements,
N'étoit que le desir, de vos commandemens,
Jettez doncques les yeux sur cette miserable,
Et ne la jugez pas suivant qu'elle est coupable,
Si vous me l'avez dit, daignez dresser mes pas,
Et dans ce haut chemin ne m'abandonnez pas,
Voyez comme mes yeux sont deux sources de larmes,
Pour avoir contre vous osé porter les armes,
Le trouble en même temps s'est emparé de moy,
Et je n'ay medité que vôtre sainte Loy,
Lorsque par mes clameurs, j'ay frappé vos oreilles,
Qui ne dédaignent pas, d'en oüir de pareilles;
Parce qu'elles disoient du profond de mon cœur,
Encor que PECHERESSE, exaucez-moy SEIGNEUR,

C'est dés le point du jour, même avant la lumiere,
Que mes yeux, pour vous voir, ont ouvert leur pau-
Considerer les biens,qui me sont accordez, [piere,
Et toûjours mediter, ce que vous commandez,
Je puis encor songer, pendant cette montée,
Aux principaux des Juifs, qui m'ont persecutée,
Mais l'horreur que j'avois, de leur méchanceté,
Me faisoit d'autant plus cherir vôtre bonté.
,,Enfin sept fois le jour,avecque vos saints Anges,
Je me suis occupée, à chanter vos loüanges,
Passant toute la nuict, & le jour tout entier,
En ce noble exercice, en ce sacré mêtier.
Qui pourroit concevoir, la paix qu'experimente,
L'Ame qui de vous seul, se déclare l'Amante?
Aussi pour ce sujet, mon Dieu, je vous promets,
Que mes levres diront des Hymnes à jamais,
Parce qu'on me tira, de la gueule beante
Des loups,quand je n'étois, qu'une brebis errante.
Ainsi *None* achevée, avec son Oraison,
Quelques heures aprés, sortant de sa prison,
On remet de nouveau MADELAINE en lumiere,
Pour reprendre l'essor, de sa course premiere,
Aprés un si grand vol, qu'on ne peut seconder,
Elle est donc derechef, exposée au grand air.
A Vêpres aussi--tôt, tout ce Monde Angelique,
Se prepare à porter cette sainte Relique,
Comme en l'ordre donné d'une Procession,
Chacun veut celebrer cette translation,
Toûjours de plus en plus, pendant toute la marche,
Au dessus d'elle-même, on éleve cette Arche,
Devant qui la musique entonne de motets,
Qui devant les Corps Saints, doivent être chantez,
Quand ils sont promenez,en pompe solemnelle,
Sous un Ciel de parade, & magnifique Ombelle,
Le bruit des instruments durant tout ce beau tour,
Eveille promptement, les Echôs d'alentour;

Et quoyque la clameur, soit par tout redoublée,
La feste pour cela n'en paroit pas troublée,
Au contraire tout l'air en devient plus serain,
Et la sainte en priant s'addresse au Souverain.
„ Viens,dit-elle,SEIGNEUR,prõptemẽt à mon aide
Et sois dans mes malheurs,mon unique remede.
MARIE aprés cela, commence en même tems,
Vêpres, mêlant sa voix à ces tons éclatants, [tre
„O Seigneur,dont la main des mondains me sequef-
Toy qui dis à ton Fils de s'asseoir à ta dextre,
Puisque tes ennemis & les miens au tombeau
Sous tes pieds abbatus te servent d'escabeau,
Et que j'ay ressenti tes bontez paternelles,
Me feras-tu pas voir tes clartez éternelles,
O Dieu, si ce sont là tes éternels desseins,
De me faire briller, dans la splendeur des Saints,
Aprés que LUCIFER a bien perdu sa place,
Sa grandeur, sa beauté, son bonheur & ta grace,
Puis-je pas craindre aussi d'avoir la même fin,
Et tomber comme fit un si grand Seraphin,
N'étant pas, n'étant pas, comme il étoit un Ange,
Mais un fragile corps, plein d'ordure & de fange,
Aussi bien cet illustre & premier criminel,
Fut aussi-tôt puni d'un supplice éternel,
Comme ont été depuis tant de méchans Monarques,
Roys, qui de ton courroux, ont ressenti les marques,
Et se sont vûs enfin, aprés tous leurs excez,
Sous tes pieds justement comme de pots-cassez;
Tu feras donc cesser ma crainte & mes allarmes,
Si je te donne à boire, au torrent de mes larmes,
Croyant pour ce sujet de pouvoir derechef,
Elever jusqu'au Ciel & mes yeux & mon chef,
N'ayant rien de plus cher, gravé dans ma memoire,
Que le desir que j'ay, de publier ta gloire.
Loüez encor son Nom, enfants qui begayez,
Si vous ne pouvez pas, pour le moins essayez,

Quoy qu'à la verité, ce nom soit ineffable,
Du levant au couchant, il est toûjours loüable,
On sçait bien que sa gloire, est par dessus les Cieux,
Toutefois sur la terre, il abbaisse les yeux,
Par sa grande bonté, qui jamais n'est tarie,
Il tire du fumier le pauvre qui l'en prie,
Pour le mettre en honneur, & le loger au rang,
Que tiennent prés de luy, les Princes de son sang.
Ayant finy ce Psalme, elle en commence encore,
Un troisiéme à l'honneur, de celuy qu'elle adore,
Et tout haut dans les airs, chante au son des clairons.
„Dans la maison de Dieu, quelque jour nous irons.
Puisque déja mes pieds, & ceux de mon escorte,
Se sont comme arrêtez, sur le sueil de la porte,
Car c'est là, qu'ont monté, les tribûts du Seigneur,
Pour confesser son Nom, digne de tout honneur,
Belle Jerusalém, vers qui toûjours j'avance,
Fay couler de tes tours, la paix & l'abondance,
Sur tous ceux qui te sont entierement soûmis,
Et que tu mets au rang, de tes plus chers amis.
Helas! il me souvient, que quand nos aversaires,
S'élevant contre nous comme de faux corsaires,
Nous ayant exposez, sur un méchant bateau.
Nous estions engloutis, dans le ventre de l'eau,
Pendant que leur furie, & la fureur de l'onde,
Agitoit sur la mer, nôtre nef vagabonde,
Si le bras du Seigneur, & plus long & plus fort,
Ne nous eusse conduit heureusement au port;
Qu'il soit doncques beny, par mille feux de joye,
Pour n'avoir pas permis, que nous fussions leur proye
Ny que dans cét état, la colere d'iceux,
Comme un loup affamé, nous mît la main dessus,
Nôtre ame cependant, sans en être pipée,
Des lacets de chasseurs, s'est enfin échappée,
De même qu'un oyseau, qu'on veut prendre à la glu,
Nous sommes délivrez, puisque Dieu l'a voulu.

Mettons doncques en luy, toute nôtre esperance,
Et l'appellons toûjours à nôtre aide & défense,
Puis qu'il a fait pour nous & la terre & les Cieux,
Jamais nous ne sçaurions, faire ny dire mieux.
Et toy JERUSALEM, toy Cité, qui le loges,
Dois-tu pas avec nous, entonner ses éloges,
Puisque c'est lui qui t'a munie en toutes parts,
Fortifié tes tours, tes portes, tes remparts,
Beny tes citoyens, & comblé de sa grace,
Le nombre des enfans de ta feconde race,
Qui, (tous tes ennemis, & tes maux dissipez,)
Te veut faire appeller, la Vision de paix:
L'œil de tout l'Orient, la gloire de l'Asie,
Que sa main de la fleur du froment rassasie,
Pendant que sa parole, arrose ton terroir,
Digne d'être le thrône, où ce Dieu veut s'assoir:
Enfin mille faveurs, & douces influences,
Qu'il fait pluvoir sur toy, pour qui sont ses finances,
Sçache donc que jamais, nulle autre Nation,
N'a reçu comme toy sa benediction.

HYMNE.

» JERUSALEM *Bien-heureuse,*
Dite VISION DE PAIX,
De vous toûjours Amoureuse,
Je ne pense désormais,
Qu'à la clarté glorieuse,
De vos celestes Palais.

Comme une Epouse nouvelle,
Pour être jointe au Seigneur,
Toute sainte, toute belle,
Et digne de tout honneur,
O ville, vous êtes celle,
Où reside mon bon-heur,

Vos places, vos murs, vos portes,
Dans un air ſeraïn & pur,
Sont rayonnantes & fortes,
De perles, d'or & d'azur,
Où n'entrent que les cohortes,
Qui ſouffrent l'âpre & le dur.
Ce ſont les pierres polies,
Du rabot & du marteau,
Dont elles ſont embellies,
Que la ſcie & le cizeau,
De l'ouvrier ſont ſi jolies,
Pour un bâtiment ſi beau.
Dans l'Univerſelle ſphere,
Qu'aucun jamais ne comprit,
Gloire ſoit à Dieu le Pere,
Au Fils, à ſon ſaint Eſprit.
Souhait que chacun doit faire,
Tant de voix, que par écrit.

„ Comme je m'apperçois que le Soleil ſe couche,
Je veux encor avoir ſon ſaint Nom à la bouche,
Et lorſque ce flambeau va s'éteindre en la mer,
Au feu de ſon amour le mien doit s'allumer,
Pour donc continuer cette ſainte pratique,
Faut-il pas aprés *l'Hymne*, entonner le *Cantique*.
Puis que j'eus autrefois, mon Dieu pour Advocat,
Le moins que je luy dois, c'eſt un *Magnificat*.
Mon ame en ces hauts lieux, le Seigneur magnifie,
Et mon eſprit ravy, toûjours le glorifie,
Parce que nonobſtant, ſa haute qualité,
Il a vû ſa ſervante, & ſon humilité,
C'eſt donc pour ce ſujet, que la race future,
Benira quelque jour mon heureuſe advanture,
A cauſe qu'il a fait, choſes grandes pour moy,
Me mettant au deſſus de tout ce que je voy.
Lorſque par un excez de ſa miſericorde,
Il fait que prés du Ciel, mon corps leger aborde,

Pointant toûjours en haut, au lieu de tendre en bas,
Il manifeste assez la force de son bras,
Par qui nôtre foiblesse est toûjours soulagée,
Et me soutient en l'air, aprés m'avoir changée,
Pendant qu'il met abas les esprits orgueilleux,
Qui veulent s'égaler à ces monts sourcilleux,
Comme ces Potentats, ces Princes de la terre,
Dont il a pû casser le siege comme verre,
Il a donc abbatu les trônes & les Daiz,
De ceux que justement sa main a degradez,
Pour élever sur eux, les humbles qui s'abbaissent,
Et reconnoissent Dieu, parce qu'ils se connoissent,
Pour l'entretien du pauvre; il veut se faire Pain,
Et le riche est laissé vuide & mourant de faim,
Il a pris son enfant ISRAEL, pour lui faire,
Misericorde en tour, & le traiter en Pere,
Ainsi qu'en assura la même verité,
Nos ayeuls, Abraham & sa posterité.
Gloire au Pere, à son Fils, au S. Esprit encore,
Du tombeau du Soleil, au berceau de l'Aurore,
Comme au commencement & devant tous les jours,
De toute Eternité, maintenant & toûjours.
La Sainte encor un coup est en l'air exposée,
Fort peu de tems aprés, qu'elle s'est reposée,
Pour la septiéme fois, elle vole en ces lieux,
Et j'entends que déja dans le chemin des Cieux,
De loüanges de Dieu, mille bouches remplies,
Avecque MADELAINE, ont commencé *Complies.*
Sur le point que la nuit étend son manteau noir,
Pour réchauffer l'éclat de son beau promenoir,
Mille brillants flambeaux, sur la celeste voûte,
Semblent s'être allumez pour éclairer sa route;
Tant de lampes ne font qu'une même clarté,
Afin qu'elle ne prenne un chemin écarté,
Mais pour aller tout droit dans cette belle voye,
Elle n'a pas besoin de tant de feux de joye,

Ces puiſſants Conducteurs qui la portent là haut,
Luy donnent de clarté, tout autant qu'il en faut,
Et le Ciel peut bien voir, qu'elle (à cette heure induë)
N'a que faire des rais, de ſa lampe penduë.
La plus obſcure nuit pour elle eſt ſans horreur,
Incapable de chute, & moins encor d'erreur,
Au contraire on diroit à voir tant de lumiere,
Que le Soleil revient ſur ſa route premiere,
Et que ce curieux a voulu reculer,
Soit pour lui faire hommage, ou pour la voir voler.
Lors qu'en ces regions, ſi vaſtes & ſi hautes,
Elle veut s'occuper à confeſſer ſes fautes,
Et s'employer ainſi pendant cette heure là,
Offrant de tout ſon cœur, à Dieu tout ce qu'elle a,
Elle éleve ſes mains vers le Ciel Empirée,
Pour faire un ſacrifice, au tems de la ſoirée,
Où prés de ſon beau corps, lumineux de tout point,
L'Etoile de Veſper, ne paroit du tout point,
Encor bien que ce ſoit, au tems que ſon or brille,
Que ce nouvel éclat luy dérobe & luy pille.
Comme cela ſe paſſe à ſa confuſion,
La ſainte cependant, fait ſa confeſſion,
Invoque le ſecours, implore la clemence,
Et la bonté de Dieu, qu'elle ſçait être immenſe,
Pour avoir tant de fois, de ſon divin Sauveur,
Dans ſon affliction reſſenti la faveur,
Puis elle le ſuplie, avec le même zele,
D'éxauſſer ſa priere & d'avoir pitié d'elle,
Aprés elle s'adreſſe, aux mondains inſenſez,
Et les fait ſouvenir de leurs crimes paſſez,
„ Helas! juſques à quād, dit-elle, enfans des hōmes,
Mettrez-vous en oubli, la terre dont nous ſommes,
Quand mediterez-vous, plus ſerieuſement,
Que tout n'eſt ici bas, qu'un pur amuſement,
Que tout eſt vanité, tromperie & menſonge,
Et que tous vos plaiſirs paſſeront comme un ſonge;

N'ayez donc plus le cœur, ainsi qu'auparavant,
Comme un balon enflé, gros & rempli de vent,
Pour moy, voyant finir, ma misere passée,
J'attends aprés cecy, d'être enfin éxaussée,
Puisque tout contribuë à mon soulagement,
Pour n'être confonduë, au jour du Jugement.
En vous, Seigneur, j'ay mis toute mon esperance,
Jusqu'à ce que je sois, en un lieu d'assurance.
Et maison de refuge, illustre en sa hauteur,
Où toûjours vous serez, mon puissant protecteur,
C'est donc entre vos mains, que je remets mon ame,
(Que vous avez sauvée, en un gibet infame,)
Attendant que je dorme, en l'Eternel repos.
C'est ainsi que MARIE acheve ses propos,
En achevant aussi, du jour l'heure derniere,
Pour voir à son retour, l'ETOILE MATINIERE,
Avec le même train, de ces aîlez Atlas,
Qui portent ce fardeau sans jamais être las,
Espaulée en tout tems, de ces troupes fidelles,
Qui la tiennent toûjours, à l'ombre de leurs aîles,
Avec ce regiment, qui par tout la conduit,
Elle n'est point sujette aux frayeurs de la nuit;
Car pour elle l'on voit, la campagne allumée,
Comme étant d'Israël la colomne enflammée,
La verité d'un Dieu lui servant d'un escu,
Si fort, que qui l'attaque, en demeure vaincu;
Mais d'une telle trempe, & si fort favorable,
Qu'aux traits les plus aigus, il est impenetrable.
C'est enfin un bouclier, que rien ne peut fausser;
Et que fléches ni dards, ne peuvent offenser,
Soit qu'ils volent le jour, ou pendant les tenebres,
Ils ne peuvent porter aucuns effects funebres:
On en verra tomber dix mille à ses côtez,
Si comme MADELAINE, ils ne sont pas portez,
Et tous feront bien-tôt, si le Ciel ne les pare,
Le saut que fit en mer, le temeraire ICARE.

Comme avoit encor fait, l'étourdy PHAETON,
Qui tomberent tous deux, prenant un trop haut ton:
Mais sur de tels soûtiens, nôtre admirable sainte,
(Bien loin en cét état, d'avoir aucune crainte)
A l'ombre du Soleil, qui n'a point d'Occident,
Elle peut défier, tout sinistre accident.
Car quel temple pourroit, avoir aucun pinnacle,
Qui fut plus élevé, que son haut tabernacle,
Que difficilement, on pourroit approcher,
Sans courir aussi-tôt, risque de trébucher.
Mais pendant qu'elle fait, cette course nouvelle,
Benissez, & loüez le Seigneur, (vous dit-elle,)
Et vous tous maintenant, qui vous glorifiez,
D'être ses serviteurs, & vous y confiez,
Qui demeurez debout, en sa maison dorée,
Dont vous pouvez avoir, à tout moment l'entrée,
Quand l'horreur de la nuit, vient saisir les humains,
C'est lors que vous devez, vers lui lever vos mains,
Afin qu'aprés cela vôtre sainte priere,
Soit portée à l'instant, jusqu'à son sanctuaire.
Ce *Psalme* étant finy, la sainte chante aprés,
Et recite tout haut l'Hymne fait tout exprés,
Pour plus heureusement terminer la journée,
Continuant ainsi tous les jours de l'année.

HYMNE.

„ *AVant que la clarté du jour,*
Acheve son illustre tour,
Venez promptement, ô mon Dieu,
Pour me gardrr en ce haut lieu.

Venez terminer mes ennuis,
Chasser les phantômes de nuits,
Et lier si bien l'ennemy,
Qu'il ne nuise au corps endormy,

Faites, ô Pere tout puissant,
Par vôtre cher Fils innocent,
Et par le S. Esprit aussi,
Tout ce dont je vous prie icy.

„C'est maintenant, SEIGNEUR, que rien ne m'épouvante,
Quand vous congediez, en paix vôtre servante,
Acause que mes yeux, en veillant, ont pû voir,
Et vôtre salutaire & vôtre grand pouvoir,
Produit publiquement à la face du monde,
De tous les habitans de la terre & de l'onde,
Comme étant la lumiere & le jour d'ISRAEL,
De qui nous attendons, un bien perpetuel ?
Elle ne craint donc rien, cette gendarmerie,
N'étant que pour garder ou regarder MARIE,
Qui peut appeller ceux qui suivent tous ses pas,
Autant D'ANGES GARDIENS, qui ne la quittent pas;
Et j'ose bien nommer ces bandes militaires,
Divins passe-volans, celestes volontaires,
Commandez & mandez, les uns pour la porter.
Les autres avec ordre, exprés de l'escorter,
Ne faut-il pas aussi que tout le Ciel regarde,
Ces beaux esprits sans corps, qui font son corps de garde.
Oüy, dis-je ces esprits, avec leurs doux accords,
Qui s'estiment heureux, d'être ses garde-corps,
Puisque ces troupes sont toûjours entretenuës,
Pour la faire voguer, ou voler sur les nuës.
Voilà comme MARIE, étant là de retour,
Finit heureusement, les sept heures du jour,
Ainsi s'entretenant en ce saint exercice,
Elle chante bien haut tout le DIVIN OFFICE:
Mais nous nous égarons, craignons de trop oser,
Descendons avec elle, allons nous reposer.

LA MADELAINE.

LIVRE DIXIE'ME.

C'Est aprés ces transports, triomphes & fanfares,
Ces hauts éportements, vers les celestes phares,
(Qui brillent sur l'azur du doré firmament)
Qu'il nous faut retourner, sur le bas élement,
Reviens, Muse, reviens, de la haute campagne,
Faire une station, au bas de la montagne,
Rentre dans cette BAUME, & voy ce triste objet,
Tout propre à te fournir, un funeste sujet;
Déplorable argument d'une triste ELEGIE,
Qui pour ces accidents a beaucoup d'énergie,
C'est icy que ton ancre, aura cette couleur,
Qu'il faut pour bien dépeindre une grande douleur,
Je remarque déja, qu'elle devient plus noire,
Pour faire remarquer l'endroit de cette histoire,
Et comme c'est ici, qu'il faut prendre le dueil,
Avant que d'approcher, le lieu de son cercueil,
Chante donc en pleurant, Muse triste & joyeuse,
Une mort devant Dieu, tout à fait precieuse,
Accorde moy ton luth, en cette affaire icy,
Allonge luy les nerfs, pour mon cœur retrecy,
Force le doucement, oblige-le de dire :
Que MADELAINE enfin, nous quite & se retire,
Torture-le si bien, qu'il puisse clairement,
Apprendre & déclarer l'état de son tourment,

Déchire en cette mort ses arides entrailles,
Pour lui faire tout haut sonner ses funerailles,
Que la voute du luth, & celle du Rocher,
Fassent, en resonant, l'office du clocher.
Que le lugubre son des Echôs languissantes,
(Par ce trépassement, que tu pleures & chantes,
Reponde maintenant, pendant que le Ciel plût,
Au double carrillon du clocher, & du luth;
Marie avecque lui, puisque MARIE est morte,
La plus mourante voix, que la tristesse porte,
Afin qu'à tes regrets, mon humeur concourant,
Ne puisse respirer, qu'un air triste & mourant.
Musiciens du Ciel, il faut en cette grotte,
Prendre un ton different, & changer là de note,
Vous devez en sa mort, nous faire oüir un air,
Tout autre que celui que vous chantiez en l'air,
Il faut, il faut avoir de nouvelles Musiques,
Avec les instruments, les plus melancholiques,
Dites-nous, en laissant, tous ces beaux airs de cour,
De Cantiques de mort, non de chansons d'amour,
Que tout puisse attrister, Hymne, Verset, Antienne,
Que le plein-chant plaintif, soit à la Lydienne,
Que les funebres tons, & lugubres accents,
Puissent de cette mort, instruire les passants,
Qu'enfin les airs joyeux changez en Threnodie,
Tout vôtre chant ne soit qu'une Palinodie.
Mortels avec ceux-cy, plaignez autour du corps,
De l'amante du Roy, des vivants & des morts,
Donnez du sentiment, aux choses insensibles,
Pour de regrets publics, & de douleurs visibles,
Ne soyez donc icy saintement attristez,
Que pour nous témoigner le dueil que vous portez.
Et vous petits ruisseaux, fils des grandes fontaines,
Ne grossirez-vous pas, pour arroser les plaines;
En nous prétant ici tout vôtre argent fondu,
Pour nous faire pleurer, ce grand tresor perdu.

Grands fleuves, qui toûjours, passant jusqu'aux extre-
Séblez & vous fuir, & poursuivre vous-mêmes, [mes
Murmurerez-vous pas, de sçavoir en passant,
Que Marie est déja passée en nous laissant,
N'irez-vous pas d'abord, une autrefois plus vîte,
Annoncer cette mort, au païs D'amphitrite,
Allez donc, puisqu'elle est, dans le nôbre des morts,
Et faites en courir, le bruit jusqu'à ses bords,
Afin qu'aprés ce coup, l'eau de vôtre grand'mere,
Par celle de nos yeux, devienne plus amere,
Et que prenant le dueil, dés qu'elle l'aura sçeu,
Elle soit la Mer noire, en perdant tout son bleu,
Ou plutôt la Mer morte, aprés vôtre voyage,
Allez enfin gronder, d'un si fâcheux message,
Et sans plus retarder un si juste dessein,
Allez tôt décharger, ce regret en son sein.
Miroirs si naturels, faits d'un crystal liquide,
Peintres, qui faites voir, sur une toile humide,
(Avecque vôtre argent, qui n'est pas monnoyé,)
Le portrait du Soleil, à fond d'or, mais noyé,
Si bien que l'on diroit, qu'une chute seconde,
Precipite son fils, ou lui même dans l'onde,
Comme lorsque tombé, pour sa honte & son dam,
Il éteignit ses feux aux eaux de l'Eridan,
Aprés avoir brulé la moitié de la terre,
Que Jupiter vengea, par un coup de tonnerre,
Que fit en même temps, faire à cét orgueileux,
Et trop hardy cocher, le vray saut perilleux.
Vous qui nous faites voir, une si belle image,
Luy servant de bassin, pour laver son visage.
Et les tâches qu'il a, quand y reflêchissant,
Vous semblez luy donner, un bain rafraichissant,
Fontaines, je viens donc, aprés cette disgrace,
D'un torrent de mes pleurs, troubler vôtre surface,
Et comme je me sens, penetré de soucy,
Pour le même sujet, vous le serez aussi.

O vents, quittez icy, toute vôtre furie;
Pour soûpirer aprés, cette mort de MARIE,
Sans les défaire en terre, & les faire sur l'eau,
Laissez-là les sillons, soufflez vers son tombeau,
Comme pour honnorer, ce thresor qu'il enferme,
L'honneur & le bon-heur, de cette terre ferme,
Où toûjours vers le Ciel, elle vint soûpirer,
Jusqu'au dernier moment, qui la fit expirer.
Paroissez-en émeus, Rochers inébranlables,
Sans paroître à ce coup, du tout invulnerables,
Et vous laissez toucher, de quelque sentiment,
De même que le fer, pour l'amour de l'aymant,
Qui le fait émouvoir, qui l'attire, l'accroche,
Et le ravit à soy, pour peu qu'il en soit proche.
Vous n'êtes pas plus durs, que ce rude metal,
Pour donc pleurer icy, fondez vôtre chrystal.
Air humide, & pleureux, il faut en cette affaire,
Nous fournir toute l'eau, qui sera necessaire,
C'est à toy maintenant, de faire ton devoir,
En pleuvant de pleurer, en pleurant de pleuvoir,
Que sur ce triste lieu, ton humeur noire tombe,
Afin que ta rosée arrose cette tombe,
Fais donc ce que de toy, chacun doit esperer,
Et pleure celle-là, qui ne fit que pleurer.
En cete occasion, nous demandons encore,
Les larmes de l'Iris, & celles de l'Aurore,
Où les mêmes plûtôt, que le Sauveur jetta,
Quand le LAZARE mort, pleuré, ressuscita.
Oyseaux taisez vous tous, excepté Philomele,
Si vous n'avez appris, à vous plaindre comme elle,
De l'affront que luy fit, son sale ravisseur,
Encor bien que ce fût le mary de sa sœur,
Lors qu'étant dans les bois, la pauvre infortunée,
A déplorer l'inceste, est encor obstinée,
Apprenez à gemir, ou cessez de chanter,
Si vous ne sçavez pas, en cela l'imiter,

Ou du moins regretez, le mal qui nous arrive,
Et plaignez celle-là, qui fut toûjours plaintive,
Cieux, changez de couleur, soûpirez, doux zephirs,
Et vous contenterez nos plus ardents desirs.
Aquatiques chenus, cygnes melancholiques-
Qui faites en mourant, vos plus douces musiques,
Ou mourez en chantant, encor que vous pleuriez,
Ou chantez pour le moins, comme si vous mouriez.
Chênes, Ormeaux, & Pins, humiliez vos têtes,
Sous se pesant fardeau, des pertes que vous faites,
Que si vous n'êtes pas, capables d'amitié,
Qu'au moins vôtre façon fasse voir la pitié.
Quittez, arbres, quittez, vôtre couronne verte,
Et paroissez icy, la tête découverte,
Nous vous interdisons, panaches, & rameaux,
Comme nous avons fait, leur ramage aux oyseaux,
Voyez secher icy, toute vôtre verdure,
Aux rigueurs d'une rude, & mortelle froidure,
Ou si vous aimez mieux, vous tenir de si prés,
Metamorphosez-vous, en autant de cyprés,
Afin que de ce lieu, la forme & la matiere,
Fassent voir un funeste, & triste cimetiere,
Que si vous ne pouvez, souffrir un tel effort,
Ne paroissez icy, que comme du bois mort.
Que vos cheveux tombez, couvrent la terre en sorte,
Qu'on y trouve un tapis, de couleur Feuille-morte,
Que vos bras décharnez, vers le Ciel étendus,
D'un excez de douleur, semblent s'être fendus,
Et que presque abbatus, d'une telle sécousse,
Ils ne soient plus couverts, d'une si verte mousse,
Que vos Nymphes encor, cõme aux plus forts hivers,
N'y paroissent jamais, avec leurs habits verds,
Qu'on bannisse d'icy, toute la politesse,
Comme d'un lieu tout propre, à la seule tristesse,
Que l'Orfraye effroyable, avecque les Hiboux,
Hurlent sur vos Rameaux, & nichent dans vos trous,

Soyez-vous ébranlez, jusques à vos racines,
Que chez vous le printemps se couronne d'épines,
Témoignant le regret de ses thresors pillez,
Et que tous ses Rosiers, de fleurs soient dépoüillez,
Qu'enfin dans ce désert, châcun de vous s'appreste,
A n'estre desormais, qu'un tronc sec de squelete,
Qu'à peine le Soleil, s'y puisse faire voir,
Qu'on n'y distingue plus, matin, midy, ny soir,
Que ce beau lieu ne soit, (pour une telle perte,)
Que les têtes affreux d'une terre déserte,
Qu'on y trouve par tout, & presque à chaque pas,
L'image de la mort, le tableau du trepas.
Qu'en tout le champ voisin, une seule fleurette,
Excepté le souci, ne leve point la tête,
Que la seule pensée, entre toutes les fleurs,
N'y boive prés de lui, que l'eau qui vient des pleurs,
Et que le sentiment de toute la nature,
Y découvre aux mortels, cette triste aventure.
Que la mort fasse voir, sous ce Roc tout moüillé,
Sa couronne brisée, & son sceptre roüillé,
Pour avoir démoly ce Temple venerable,
Qui conservoit d'un Dieu le portrait Adorable,
Ce chef d'œuvre des Cieux, qui furent ses Autheurs,
Et le firent l'objet de tant d'Adorateurs,
Pour avoir abbatu, cette haute statuë,
Qui sembloit ne devoir jamais être abbatuë,
Dechiré ce tableau, de tout point achevé,
Arraché cette palme, ou ce cedre élevé;
Pour avoir renversé, cette tour de constance,
Et cassé ce miroir, cassé de pénitence;
Rasé ce bel autel, éteint ce chandelier,
Atterré la celeste, & rompu ce pilier.
Pour avoir sans respect, osé reduire en poudre.
Ce laurier déja sec, par un coup de sa foudre;
De son souffle mortel, amortissant ce feu,
Et ne laissant aprés, que cendres sur le jeu.

Venez ici mortels, de qui l'ame souillée
A besoin d'être en tout, & lavée & mouillée,
Faites une lessive auprés de ce tombeau,
Qui fournira la cendre & vos yeux toute l'eau,
Elle sera sans doute,aussi blanche que bonne,
Si la Contrition la frote & la savonne,
Quand pour Dieu seulement,& la nuit & le jour,
Vous la ferez couler au feu de son Amour.

Venez tous les premiers Potentats;Alexandres,
Prendre sur vôtre chef de ces benîtes cendres,
Ne les refusez pas, maistres de l'univers,
Vos lauriers pour cela n'en seront pas moins verds,
Conservez-les y donc, mais d'une telle sorte,
Qu'on ne puisse pas voir que le vent les emporte,
Favorable, ou contraire, & dans l'adversité,
Faisant toûjours vertu de la necessité.
Comme on voit la poussiere au sommet de l'Olimpe,
(Sur qui pour sa hauteur,à grand peine l'õ grimpe)
Demeurer immobile & sans émotion,
Parce qu'il est placé dans cette region,
Située au dessus des vents,& des tempêtes,
Ainsi vous voyons-nous, étant ce que vous êtes,
Sur les autres humains, comme sur les oziers,
Les cedres, ou les pins, par dessus les rosiers.
Puis donc que vous avez les mêmes destinées,
Humiliez icy vos têtes couronnées,
Voicy grands Roys, voicy la terre qu'il vous faut,
Pour vous faire descendre au plus bas, du plus haut.

Avancez, avancez,genereux Capitaines,
Vous, qui morguez le Ciel de vos têtes hautaines,
Regardez à vos pieds, pour ne faire un faux pas,
Prenez le mot du guet, que donne le trepas.
Touchez cette Urne icy, la morte vous l'aprête,
Que ce beau pot en main, soit vôtre pot-en tête,
Et pour vaincre la mort, par tout où vous serez,
Tirez de cette poudre, ainsi vous la tuerez.

Vous qui ne craignez point des canons le tonnerre,
Descendez, Cavaliers & mettez pied à terre,
Morte-Paye, approchez, cette mort vous payera,
De la solde commune & vous satisfera,
Parce que vous l'avez toûjours portée en croupe,
Aussi bien que tous ceux qui sont de vôtre troupe,
Son Cor n'est que de terre, & le vôtre est d'airain,
Il a pourtant sur vous un pouvoir souverain,
Vos drapeaux cederont à son Drap-mortuaire,
Quand vôtre corps sera cousu dans un suaire,
Quand le pouls vous battra, si tôt que son tambour,
Pour venir vous sommer de changer de sejour,
Ou quand vous entendrez sa bruyante trompete,
Qui par l'ordre du Ciel, sonnera la retraite.
La poudre avec le feu couvent sous ce tombeau,
La mine va joüer, arrêtez-vous tout beau,
Vous, qui cherchez la mort au milieu des batailles
Et même bien souvent dans les trous des murailles,
Voulez-vous la trouver? venez jusques icy,
Car la vôtre bien-tôt doit suivre celle-cy.
Vous qui de vos escus ne sçavez pas le nombre,
Avares, qui tenez tant de Soleils à l'ombre,
Voyez-y celle-cy, reverez ce tresor,
Et n'idolâtrez plus vôtre argent, ni vôtre or.
Fumiers couverts de neige, Amintes precieuses,
Des sepulchres blanchis, figures specieuses,
Pour qui conservez-vous ce visage blafard,
Que vous tenez caché sous l'escorce du fard?
Vaines divinitez de ceruse & de plâtre,
Faites-vous des onguents de Marie, un emplâtre,
Qui vous soit appliqué par d'autres Medecins,
Que ceux que vous ont mis tous ces noirs assassins.
Malgré le vermillon de vos petites bouches,
L'éventail de la mort chassera bien ces mouches
Que vous semblez garder, pour en faire un tribut
A l'idole enfumé de leur Dieu Belzebut.

O

O la chetive prise ! ô ridicule chasse,
Où le fard est la glu des bêtes qu'il enlace,
Je ne m'étonne pas si les coups d'évantail,
Ne font point envoler cét importun bétail.
Il faut pourtant sçavoir qu'en l'hyver de vôtre âge,
Elles mourront de froid sur vôtre faux visage,
Si le temps ne les prend, comme seigneur foncier,
La mort les doit abbatre avec un vent d'acier.
Visages balafrez, pantheres mouchetées,
Tant l'hyver que l'été toûjours bien éventées,
Si vous lisez ces Vers vôtre esprit pensera,
Qu'un jour vôtre corps mort, dans la tombe en fera;
Venez doncques icy, sans faire les rêtives,
Idoles de la cour, éclatantes chetives;
Et prenez aussi bien que tous vos favoris,
Pour vous enfariner cette poudre D'IRIS.
Quand chacune de vous seroit encor plus belle,
Qu'HELENE, STATIRA, ROXELANE, ISABELLE,
(La face découverte, & les masques ôtez,)
La mort, pour vos miroirs, vous offre ses beautez.
Quand vous auriez tué les Amants à douzaines,
Aprés leur avoir fait, endurer mille peines,
Vous mourrez, & sçaurez qu'aprés ce triste jeu,
Telle est cendre aujourd'hui, qu'hier n'étoit que feu.
Encor que vous soyez si proprement fardées,
Le temps, vieux laboureur, vous aura tôt ridées,
Et tous les blancs d'Espagne, avec les vermillons,
Ne pourront pas toûjours, nous cacher vos sillons.
Orgueileuses Laïs, superbes AMARANTES,
Prenez, Cameleons, cent couleurs differentes,
Par cent inventions, reparez vôtre teint,
Vous n'empêcherez pas, qu'il ne soit tôt déteint.
N'oseriez-vous pleurer, cette mort de MARIE,
Pour ne voir vôtre joüe, entierement flêtrie,
Ne le faites donc pas, si cette eau de départ,
Qui couleroit des yeux en separoit le fard.

Consultez pour le moins, cette terrestre glace,
Qui vous doit à l'abord faire changer de face,
Ce MIROIR des vivants, déja parmy les morts,
Pourra vous faire voir la fin des plus beaux corps.
Ne faites pas pourtant un jugement sinistre,
D'un si sage, discret, & fidelle Ministre,
Ce n'est pas un gaucher, ou peintre mal adroit,
Ny de ceux qui font voir, le gauche au côté droit,
Il ne sçauroit flater, qui luy fait de caresses,
Et vous devez sçavoir, que ses tristes ESPECES,
Peuvent épouvanter, tous les INDIVIDUS,
Qui sont toujours flatez, par tant d'autres pendus.
Mais, vous n'entendez pas cette Philosophie,
A d'autres, passons outre, hommes; je vous défie,
Venez, presentez-vous, taille-bras si cruel,
Au tombeau de MARIE, il faut faire un duel;
Je vous donne le lieu, c'est le champ de bataille,
Où nous escrimerons, & d'estoc, & de taille,
La mort, la faux en main, va signer les CARTELS,
Pour vous faire sçavoir, si vous êtes mortels, [ble,
Nous aurons de SECONDS, mais un nôbre innombra-
Qui nous regarderont, pour faire le semblable,
Et pour nous imiter, en aprés de tout point,
Ils mettront tout à bas, & chemise & pourpoint,
La mort seule vivante, en aura la dépoüille,
Quand son fer rougira, moins de sang que de roüille;
Sçachez donc, & croyez, insensez fanfarons,
Qu'elle vous chaussera bien-tôt les éperons,
Elle fera l'appel, mais d'une telle sorte,
Qu'il vous faudra sortir par une fausse porte,
Sans qu'il vous soit aisé, non pas mêmes permis,
D'advertir en passant aucun de vos amis,
Comme vous aviez fait, dans les autres sorties,
Pour vaincre, & mettre à bas vos adverses parties,
Vous perdrez donc le temps, ayant le bras moins
De demander la vie, à cette sourde mort. [fort,

Il faut ſe preparer, pour ſe battre avec elle,
Sans pouvoir plus long-tems differer la querelle,
Et ſans qu'en cet état, vous puiſſiez eſperer,
Que quelque ſurvenant, vienne vous ſeparer,
Avant qu'elle vous ait ſurpris en la carriere,
Vous ayant pris en traitre,& frappé par derriere,
Pour vous faire tomber,tant ſoyez-vous puiſſants,
Au Cimetiere helas! non pas des Innocents,
(Eſtant ſi criminels,) mais plutôt des coupables,
Si vous n'avez été , d'un repentir capables.
Venez donc hardiment vous porter ſur ce pré,
Du ſang de MADELAINE, encor tout empourpré.

A vous, jeunes, cadets, ſi pimpants,& ſi braves,
Qui vous glorifiez , de devenir eſclaves,
Des maîtreſſes PHILIS , dont les foibles appas,
N'ont jamais captivé,qu'on ſçache, le trepas,
Le trenchant de la mort,& ſes fléches mortelles,
Frappent d'un même coup, les laides, & les belles,
Ses armes n'ont jamais manqué de triompher,
Et leurs charmes jamais n'ont ſçû charmer ſon fer :
La ſourde impitoyable, aveugle en ſes atteintes.
Ne voit jamais les pleurs,n'entēd jamais les plaintes,
Et toutes les beautez, avec tous leurs attraits,
N'ont jamais émouſſé la pointe de ſes traits.

Malgré tous leurs appas, & leur cajollerie,
Leurs yeux doux & riants, tout pleins d'affecterie,
La mort & non l'amour pour punir ces tyrans,
Leur fera mieux que lui , faire les YEUX MOURANS,

Idolatres Amants,de charongnes pompeuſes, [ſes,
Qu'enchantent,par leurs chants, ces Syrenes trōpeu-
Sçachez, quand vous ſerez de ce monde bannis,
Qu'elles vous pleureront , comme leur ADONIS.

Dites l'Adieu dernier à ces belles poupées,
Si bien, pour vôtre mal, ou malheurs équipées,
Qui vous éclaireront , comme font les ARDENS,
Qui mettent dans l'abyſme , & vous laiſſent dedans,

Empruntant de couleurs, pour reluire & parêtre,
Et montrant tous les jours, ce qu'elles voudroient
Sous leurs masques gluants, & distillez appas, [être,
Nous font voir justement, ce qu'elles ne sont pas.
Jettez doncques vos yeux sur cette belle mort,
Et qu'aussi-tôt aprés, l'humeur *Aqueuse* en sorte,
Car n'étant que de boüe, & d'Argile pétris,
Sans eau, JEUNES MUGUETS vous seriez tôt flêtris.
Prenez de cette poudre avant vôtre sortie,
Elle sera pour vous POUDRE DE SYMPATHIE,
Qui peut consolider, & dedans, & dehors,
Les blessures de l'ame avec celles du corps.
Je voudrois bien pouvoir, malheureux & beau sexe,
Exorciser ce monde, ou Demon qui vous vexe,
Qui sans doute seroit, à déloger contraint,
Dans un tel Cimetiere, auprés de ce corps Saint.
Enfin je vous conjure avec beaucoup d'instance,
De venir tous icy pour faire penitence,
Que vos feux criminels, Dames, & Demoiseaux,
Soient éteints, & noyez au torrent de vos eaux.
MUSES, venez dresser une CHAPELLE ARDENTE,
Sur le corps consumé de la fidelle Amante,
Qui dépuis si long-temps brûla de Charité,
Qu'enfin elle eut la mort qu'elle avoit mérité,
Mais ce fut une mort conforme à sa nature,
Le seul trait de l'amour ayant fait la blessure :
Car étant sur son Roc, cõme un PHOENIX mourant.
Au milieu de ce feu celeste & devorant,
(Son amour seulement l'ayant faite malade,)
Lançant vers son Soleil une amoureuse œillade,
Elle imitoit fort bien cét admirable oyseau,
Quand il est sur le point de devenir nouveau.
Cét heureux habitant, de l'ARABIE HEUREUSE,
Dont la vie est unique, & la MORT PRECIEUSE,
Puisqu'il ne se nourrit, dans ses jours innocents,
Que de crême de Baûme, & de larmes d'encens.

Luy, qui de sa nature, & par sa destinée,
A d'un superbe atour, la tête couronnée,
Sur qui pour crête on voit à l'oyseau sans égal,
L'Aigrete Imperiale ou pannache Royal,
Son duvet incarnat, & ses plumes dorées,
Etalent les beautez, des voûtes azurées,
Ses ongles d'écarlate, avec ses jambes d'or,
Font le lustre achevé, de son riche tresor,
Et ses yeux flamboyants, comme étoiles brillantes,
Ressemblent à peu prés d'écarboucles vivants.
Il est toûjours sans pair, comme il est sans parents,
Demeurant toûjours vierge en la fleur de ses ans,
Comme il l'est par aprés dans ses vieilles années,
Qui tout seul les peut voir, de dix siecles bornées,
Quand il se sent chargé, de leurs poids ennuyeux,
Se voyant décrepit, il a recours aux Cieux,
Obligé d'implorer en cette extrême affaire,
Le secours du Soleil, son meurtrier & son pere,
Qui lui donne la mort pour le ressusciter,
Quand son âge pesant, la force à s'allicter.
Lors cet Astre benin voyant son Fils unique,
Couché sur un beau lict de bois aromatique,
(Qui requerant son aide & demandant secours,)
Semble dire tout haut, Renouvellez mes jours,
Allume son bucher, exauçant sa Requeste,
Avec une brulante, & brillante allumette,
C'est un de ses rayons dont il est offusqué,
Qui le fait expirer par un souffle musqué.
Ainsi, tout rajeuni sur un lict de canelle,
Il s'envole couvert d'une plume nouvelle,
Ses deux vieux éventails, demeurant consumez.
Aux feux par le Soleil fraîchement allumez,
Aprés son agonie il a dans sa gesine,
ATROPOS pour mourir, & pour vivre LUCINE,
Et trouve en l'Occident de son triste tombeau,
L'Orient fortuné de son joyeux berceau,

Sa Resurrection,digne de toute envie,
Fait d'une vieille mort, une nouvelle vie,
Et par un cas étrange, & miraculeux sort,
Le nid, d'où sort la vie, est le trou de la mort,
Tout de même je voy, MADELAINE mourante,
Cette fille du Ciel, la Seraphique Amante,
Comme un Phœnix brûlé, du feu de son amour,
Qui dans quelques moments, perd & reçoit le jour,
Sans avoir aucun mal, sans autre maladie,
Que celle de l'amour, & de son incendie.
Estant donc sur son Roc, comme sur un bucher,
(Attendant que la mort, vienne la détacher,)
Elle demande au Ciel, de finir son supplice,
Et lance ses regards au Soleil de justice,
Qui dardant ses rayons, pour lui donner l'essor,
La blesse doucement, avec ses flêches d'or,
Ainsi ce grand archer, d'un javelot de flamme,
En consumant son corps, fait envoler son ame,
La seule charité, lui décoche son trait,
Et l'amour fait le coup, que la mort eusse fait.
Ce cas inesperé me remet en memoire,
Cette fable morale, ou fabuleuse histoire,
Qui porte que la mort, compagne de l'amour,
Faisant voyage ensemble, arriverent un jour,
Sur le tard, fort lassez, dans une hôtellerie,
Pour y passer la nuit avec leur réverie ;
Où quittant leur carquois, & flêches de conflit,
Se coucherent bien-tôt, tous deux en même lict,
Mais cependant l'amour qui jamais ne repose,
Sans attendre le jour se leve & se dispose, [quois
Pour se mettre en campagne, & cherchant son car-
Prend celui de la mort, par mégarde, & sans choix.
Cela fait, il s'envole, emportant sur ses aîles,
Ses traits envenimez, & ses flêches mortelles,
Laissant au pied du lict, les siennes, & le sien,
A la mort, qui dormoit, sans se douter de rien ;

Mais peu de temps aprés, se trouvant éveillée,
Et sans trop de façon, promptement habillée,
Prend à la bonne foy, les dards de Cupidon,
(Par ce volage enfant laissez à l'abandon,)
Puis aprés se servant, de ces nouvelles armes,
Elle s'en va donner, de contraires allarmes:
Car, au lieu de tuër, par de coups plus heureux,
Voulant faire de fous, elle fait d'amoureux;
Mais non sans s'étonner de ce succez étrange,
Ignorant sa méprise, en cét aveugle change,
Cependant que l'amour payoit de son côté,
De tributs à la mort, contre sa volonté.

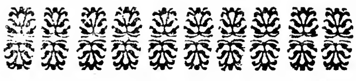
Or disons maintenant, pour appliquer la fable,
Qu'on vit en cette mort, quelque chose semblable,
Qu'un accident pareil, se fit voir & parut,
Dans ce même moment, que LA SAINTE mourut,
Et que la mort trompée, au lieu d'être trompeuse,
Lui tira droit au cœur, une fléche amoureuse,
Reüssissant si bien, elle n'eut point de tort,
Accusons donc l'amour, car ce n'est pas la mort;
L'un, ny l'autre pourtant, n'ont point commis de cri-
Faisant cette sacrée, & celeste victime, [me,
N'appellons pas ce coup favorable, inhumain,
Et n'en blâmons jamais, ny le trait ny la main,
Puisque cette ouverture a bien tant d'avantage,
Que de faire sortir cét oyseau de sa cage,
(Dont le chant & le vol parurent si hardis,)
Qu'on peut bien l'appeller, L'OYSEAU DU PARADIS:
Ainsi ce trait qui fit pour la mort desarmée,
De cette vie éteinte, une mort allumée.
Nous met devant les yeux, dans un même sejour,
Le temple de la mort, & celuy de l'amour.

C'est aprés ce combat, qui n'a rien d'effroyable,
(Dont l'issuë est heureuse, autãt qu'elle est aymable,)
Qu'ayant déja pû voir, LES ARMES qu'elle tend,
Je veux dépeindre ici, LES ARMES qu'elle prend,

Le blason immortel de cette illustre Dame,
Est un Phoenix brulant, couronné d'une flamme,
Que l'on voit entouré, dans un feu voltigeant,
De goutelettes d'or, & de larmes d'argent,
Dans ce char embrazé, cét oyseau qui piafe,
Regarde fixément, au Soleil *l'Epitaphe*,
Qui se lit au dessous, où cét Astre a côté,
Peut faire remarquer, ce qu'elle avoit été,
La fin de son amour, & de sa penitence,
Dont voicy la matiere, & toute la substance,
Pour donc vous en instruire,& pour mieux la sçavoir,
C'est de cette façon, que vous la pouvez voir.

Celle qui gyst icy, fut une Salamandre,
Qu'enfin le feu du Ciel, reduisit toute en cendre,
Un sepulchre si chaud, est plûtôt un foyer,
Sur qui l'on voit toûjours, la roche larmoyer,
Sans qu'on puisse sçavoir, si cette eau veut l'éteindre,
Où si c'est seulement pour pleurer & la plaindre,
Cette pluye a duré, dépuis qu'elle y pleura,
Qu'elle en fit son repos, & qu'elle y demeura,
Distillant nuit & jour dans cette grotte obscure,
Ainsi qu'un arrosoir, qui coule, & toûjours dure.

Aprés donc que vos yeux ont remarqué cecy,
Avecque moy, passans, arrestez vous icy,
Et (pour ne recevoir un sensible reproche,)
Pleurons tous, comme fait cette insensible Roche,



LA
MADELAINE.
LIVRE ONZIE'ME.

APrés ces triſtes chants, laiſſons là tout le dueil,
Pendant que ce S. Corps repoſe en ſon cercueil,
Et que toute la cendre, eſt compriſe en cette Urne,
Chantons le TE DEUM, au bout de ce *Nocturne*,
Ne ſoyons plus ſous terre, allons revoir le jour,
Et rejettons la mort, pour parler de l'amour;
Aprés avoir pleuré, chantons quelque autre choſe,
Et voyons tout l'éclat de ſon Apotheoſe.
Pour décrire un ſujet, ſi haut & glorieux,
Il faudroit emprunter une langue des Cieux,
Un diſcours Angelique, & de bouches divines,
Pour loüer dignement, la fleur des héroïnes,
Puiſque nôtre Phœnix, en cette qualité,
(multipliant ſes jours, pour l'immortalité,)
On peut voir maintenant l'Aigle renouvellée,
Aprés avoir eſté du feu divin brûlée,
Il eſt vray, que la mort, avoit tout ravagé,
Mais l'amour auſſi fort, s'en eſt fort bien vangé.
Ne ſoyez doncque plus, ſolitaires & ſombres,
Foreſts, voſtre Soleil, vient diſſiper vos ombres,
Arbres, paroiſſez tous, avec vos habits verds,
Et ſoyez en ce jour, pompeuſement couverts,
Reprenez, reprenez voſtre verte couronne,
A ce couronnement de la ſainte Amazonne,

Peupliers,pins & ſapins,chênes,tillets,ormeaux,
En lauriers verdoyans, changez tous vos rameaux.
Cueillez mille bouquets,Nymphes hamadryades,
Pour faire de feſtons, & parer des arcades,
Qu'en un ſi beau triomphe, aux eſpines, aux fleurs,
L'on faſſe ſucceder les roſes, & les fleurs.
FLORE, venez vous-même, & toute vôtre bande,
Faire pour MADELAINE, une belle guirlande,
Ne vous en faites pas ſupplier derechef,
Et compoſez la tôt, pour mettre ſur ſon chef,
Que la roſe, le lys, le jaſmin, l'helianthe,
Le vif paſſe-velours, l'immortelle amaranthe,
Et tout ce qu'au prin-tems, la terre peut donner,
Ne ſoit plus employé, que pour la couronner.
Amoureux Roſſignols, qui chantez par nature,
Faites-nous un concert, en cette conjoncture,
N'épargnez pas icy vos goziers raviſſants,
Pour réjoüir l'oreille, & l'eſprit des paſſants,
Joignez auſſi vos chants, à ces joyeux ramages,
Beaux hôtes de ce bois, de differents plumages;
Volez avec cette Aigle, ou ſuivez-la des yeux,
Pendant qu'elle s'en va faire ſon nid aux Cieux?
Allez, tenez, volez, je vous donne ma plume,
Si vous voulez apprendre à voler ce volume.
Aprés je viens à vous, pour vous dire ce mot,
Reprenez les beaux airs, que vous chantiez tantôt,
Seraphins embraſez,& tout rouges Choriſtes,
Laiſſons-là les chanſons, ſi lugubres & triſtes,
Les *ïos,les peans*, les acclamations,
Doivent bien ſucceder aux lamentations,
Qu'aux regions de l'air, qu'aux celeſtes bourgades,
On entende éclater, fanfares, & chamades,
Et dans tous les quartiers, qui ſont aux environs,
Les differents accords des luths, & des clairons;
Lorſqu'elle mōte aux Cieux, par de routes plus net-
Et viſite, en paſſant, les Palais des Planettes, [tes,

Qui d'abord admirant son glorieux aspect,
Luy rendent le devoir, l'hommage, & le respect.
Puisque quand elle passe, un chacun dans sa sphere,
Luy fait tous les hõneurs, qu'il croit lui devoir faire.
La Lune, la premiere, en son front pâlissant,
Jusqu'aux pieds de MARIE, abbaisse son croissant,
Qui lui sert d'une eschelle ou de marche argentée,
Pendant sa glorieuse, & brillante montée.
Ainsi ce marche pied, ou celeste escabeau,
Que la lune luy fait ne peut être plus beau,
Et par humilité se tenant dans ses bornes,
Devant sa Majesté n'ose lever les cornes,
Ny paroistre auprés d'elle avec son argent faux,
Ne remarquant en soy, que tâches & défauts:
Elle est toute obscurcie & paroit moins dorée,
Que celle qu'autrefois elle avoit éclairée,
Et se trouve en danger prés de tant de clarté,
De perdre tout l'éclat de son or emprunté.
Mais déja MADELAINE, au cercle de Mercure,
Du brillant de ses yeux rend sa maison obscure,
Fait aussi-tôt connoître & contraint d'avoüer,
Que c'est une *Maison*, qui n'est plus *à loüer*,
On y voit interdit, ce Dieu de l'éloquence,
Qui sans dire un seul mot, lui fait la reverence.
Venus épouventée à son premier abord,
Se retire, s'enfuit, & disparoit d'abord,
Pensant qu'elle luy va faire en son Ciel la guerre,
Comme elle a déja fait, & sur mer & sur terre,
La chassant de son temple ou plûtôt de son fort,
D'un celeste pouvoir, & d'un divin effort,
Elle fuit pour cela son adverse partie.
Qui pour elle n'a plus, que de l'antipathie,
Pour l'avoir faite *errante*, & cassé les erreurs,
Dont elle corrompoit, & les corps, & les cœurs.
En suite LE SOLEIL, se dispose, & s'apprelte,
A mettre un cercle d'or, au dessus de sa tête,

La voulant honorer, de ce bandeau Royal,
Comme on donne à l'Epouſe un rondeau nuptial;
Puis s'arreſte tout court, & pendant qu'elle paſſe,
Il ne fait qu'admirer, celle qui le ſurpaſſe,
Aſtre, qui ſur la terre en faiſant ſon devoir,
Ne ſembloit ſe lever que pour la venir voir.
Déja Mars, remarquant cette troupe ſi forte,
Qui le ſuit dans le Ciel, l'accompagne & l'eſcorte,
Ce foudre de la guerre, & ce Dieu des combats.
Dés qu'il la voit venir, il met les armes bas,
Et celle qu'épouſa le vray Dieu des armées,
Luy fait tenir les mains jointes & deſarmées,
Satisfait & ravy, de ſe voir ſurmonter,
Par celle qui s'envole au Ciel de Jupiter,
Qui de ſes yeux benis, regardant MADELAINE,
Voguer ſi hautement dans la celeſte plaine.
Si courtois comme il eſt;ſi doux & gracieux,[Cieux,
Voudroit l'accompagner, juſqu'au plus haut des
Mais la perdant de veuë, & non pas ſans envie,
Il demeure ravy, de ſe la voir ravie.
Le decrepit Saturne, appuyé ſur ſa faux,
Devant elle courbé, dreſſe d'Arcs triomphaux,
Il quitte ſon humeur noire & melancholique.
Tout joyeux de la voir ſur la troupe Angelique,
Et ne voulant pas moins luy rendre & deferer,
Son Inclination, la luy fait adorer.
Ainſi par tous les Cieux,des Aſtres admirée,
(Se portant d'un plein vol, vers le grand Empirée,)
Juſqu'au ſacré Palais de ſon divin Amant,
Foule le Chryſtallin, aprés le Firmament;
Elle monte toûjours, plus elle s'humilie,
Sur un char flamboyant comme celuy d'Elie,
Tiré par des Courſiers, qui le faiſoient voler,
Quand il fut enlevé de la terre dans l'air.
Venez à ſa rencontre, éclatante milice,
Ciel, tendez vos tapis, qui ſont de haute lice,

Anges, ne faites pas ici les étonnez,
Vous devez la connoître, aprés tant de sonnets,
Aprés, tant de motets, d'Hymnes, & de Cantiques;
Et sept fois châque jour, de celestes Musiques,
Ne dites doncques plus? *Quelle ame est celle-cy,*
Qui monte du desert, & vient jusques icy?
Ne connoissez-vous pas, celle de MADELAINE?
Pouvez-vous ignorer le sujet, qui l'ameine?
Non, non vous le sçavez, mieux que je ne le sçay,
Que c'est bien tout de bon, & non plus un essay;
Elle ne monte plus pour redescendre en terre,
Mais pour vivre à jamais, au dessus du tonnerre,
Ce n'est plus un essay, comme j'ay déja dit,
C'est pour entrer au Ciel, sans peine & contredit:
Ce n'est plus aux fauxbourgs, ni proche de la porte,
Que son amour, son zele, où vôtre aîle l'emporte,
Aprés l'échantillon, de ce charmant quartier,
Elle a toute la piece, & le Ciel tout entier,
C'est doncques au plus haut, que monte sa hautesse,
Ou JESUS recevra son ancienne hôtesse,
Qui jadis sur la terre, en ce triste vallon,
Le reçeut plusieurs fois au Chateau Magdelon,
En ce temps qu'elle étoit, à sa sœur Marthe unie,
Ne faisant qu'un logis, au bourg de Bethanie,
Où parce que JESUS avoit toûjours été,
Sans payer son écot bien reçu, bien traité;
Il luy veut maintenant, donner la recompense,
Et satisfaire au Ciel, à toute sa dépense,
Qui monte bien si haut, qu'on ne peut la compter,
Sans qu'elle soit presente, & vienne la monter,
Où JESUS-CHRIST lui veut payer sa bonne chere,
Encor qu'il eût rendu la vie à son cher frere.

O femme trop heureuse, il ne vous trompe pas,
S'il vous donne un Royaume, aprés quelques repas,
De même que feroit un Roi, (pour ainsi dire,)
Qui pour un verre d'eau, donneroit son Empire,

O change avantageux, merveilleux & divin !
Bien autre que celuy de l'eau changée en vin,
Puisqu'il vous fait goûter un torrent de délices,
Qui succede à la fin au fiel de ses Calices,
Dites donc maintenant, qu'un miracle nouveau,
En vin delicieux change toute vôtre eau.
Et que ce Roy des Roys, vous traite & vous regale,
Sous son beau pavillon & haute imperiale,
Mieux que ne fit jadis, le grand Roy des Persans,
Tout son peuple, & sa Cour de Satrapes puissants.
O veritable Amante, & charitable hôtesse,
Epouse du Seigneur, excellente Princesse,
Payant si bien sa vie, il n'est plus endebté,
Ny si pauvre aujourd'hui comme il avoit esté,
Quand il voulut mourir pour faire vivre l'homme,
Qui fut empoisonné du morceau d'une pomme,
Si pour ce méchant fruit, il a donné sa chair;
Si ce mauvais repas luy coûta bien si cher,
Pourquoy cette supreme, & divine sagesse,
Pour vos bons traitements, ne fera par largesse ?
Que ne fera ce Dieu pour ceux qui l'ont traitté,
S'il a tant fait pour ceux, qui l'avoient irrité ?
O bien-heureuse Dame, hôtesse fortunée,
Epouse du grand Roy, Princesse couronnée,
Ne meritez-vous pas un tel grade d'honneur,
Ayant fait table d'hôte à ce divin Sauveur.
O Reyne infortunée & vaine Cleopatre,
Qui te fit adorer, de Rome l'idolatre,
Tu ne regala pas ton malheureux amant,
Avec tant de bon-heur ny de contentement.
Demeures donc au Ciel grande Contemplative,
A ce Divin Amant, à jamais attentive,
Joüissant de la part qui doit vous contenter;
Part, que jamais aucun ne pourra vous oster,
Tandis que vous serez logée en ce Royaume,
Que vous avez changée, pour vôtre Sainte Baume,

Pour y solemniser les Nopces de l'Agneau,
Par un Epithalame, & Cantique nouveau.
Vivez donc glorieuse, ayant pris cette route,
Sur le lambris doré de la celeste voûte,
Mais ne refusez pas un regard de vos yeux,
Abbaissés-les toûjours, sur ces aimables lieux,
Et de là faites-y couler quelque influence,
Qui puisse rafraichir vôtre sainte presence.
Cependant je retourne à la Baume du bois,
Ainsi que pour Jesus, vous fites autrefois,
Lorsque vous retournez, sans que rien vous retarde,
Pour revoir son sepulchre en dépit de sa garde.
Estant au même estat, aprés vôtre trépas,
Je revois vôtre tombe, & reviens sur mes pas:
Mais je suis plus heureux, si j'ose vous le dire,
Que vous ne fûtes pas, j'ay ce que je desire,
Car estant retourné à son saint Monument,
Vous n'y trouvâtes rien qu'un linceul seulement,
De vôtre cher Espoux la depoüille funeste,
Ce que vous en avez, & ce qui vous en reste,
Mais moy qui vois icy, vôtre corps tout entier,
Je ne voudrois jamais bouger de ce quartier,
M'y trouvant satisfait, prés de l'eau, qui le moüille,
Comme celui qui trouve, une grande dépoüille,
Muse, arreste-toy donc, pour admirer cecy,
Pour posseder ce bien, ne m'ôte plus d'icy,
Jusqu'à ce que ce corps, consumé de sa flamme,
Soit uny derechef, & rejoint à son ame,
Qui s'en va dans le Ciel, d'un vol prompt & dispos,
Pour joüir à jamais d'un éternel repos.
C'est là que triomphante en un char tout de gloire,
On voit à ses côtez la paix & la victoire,
Succeder à la fin, aux guerres, aux combats.
Aux peines les plaisirs, aux tourments les ébats.
Nous devons donc toûjours avoir en la pensée,
Et n'oublier jamais son histoire passée,

Je ne ſçaurois quiter ces agreables lieux,
L'aymant de tous les cœurs, & lescharmes des yeux,
Deſirant de me perdre, en ce ſaint labyrinthe,
Qui pouſſe ſes rameaux, comme le therebinthe,
Sur qui d'Aſtres benins verſent de biens ſi doux,
Que tous les autres lieux, en deviennent jaloux.
C'eſt vous charmant terroir, ſeconde Terre-Sainte,
Chez qui nous reſſentons le plaiſir, & la crainte,
Lieu d'une épouvantable,& plaiſante beauté,
Reſtituez le cœur, que vous m'avez ôté,
Ou bien je reviendray promptement le reprendre,
Si vous faites icy, refus de me la rendre,
Les voleurs ſont aux bois comme l'on voit ailleurs,
Et les bois en ce lieu ſont eux-mêmes voleurs,
Chaque arbre m'a ravi, les pieces les plus cheres,
Que je pouvois porter, en ces lieux ſolitaires,
Ma volonté, mon cœur, mes ſens & mes eſprits,
Ce ſont-là les treſors. qui m'ont tous eſté pris.
O larcins innocents, & larcins pardonnables,
A qui les cœurs humains, ne ſont pas imprenables,
Quel ſeroit le Prevôt, quels ſeroient les Archers,
Qui prendroient pour cela, les bois & les Rochers?
Quãd ils y viẽdroiẽt tous, ils ſeroiẽt pris eux-mêmes
Par tous ces grands Geants, par ces vieux Polyphe-
De qui les charmes ſont ſi forts & ſi puiſſants, [mes,
Qu'ils volent les eſprits & les cœurs des paſſants.
Miracles ſans pareils, merveilles ſans ſecondes,
Qu'on ne ſçauroit trouver que dãs de nouveaux mõ-
Pyramides, tombeaux,Temples,murs,& Palais,[des,
Cette Baume vaut bien tout ce que vous valez,
Qu'on ne me parle plus de cette énorme boſſe,
De ce prodigieux, & renommé Coloſſe,
Du Temple de Diane, & de ce Jupiter,
Qui ſembloit n'eſtre bon, qu'à ſe faire vanter,
Ni de cette largeur, des murs de Babylone,
De qui l'on ne ſçait plus combien en valoit l'aulne,

Autant pour regarder une Semiramis,
Comme pour se garder contre les ennemis, [des,
Que Memphis, & les siens soient un peu plus timi-
Pour nous chanter si haut leurs hautes pyramides.
Où gyst la Maison d'or du Monarque CYRUS,
Qui n'est plus ce qu'étoit, le toict du pauvre IRUS,
Où se trouve l'éclat de ce Phare admirable,
Aux Nochers égarez, toûjours si favorable,
C'est une tour abas, un fallot étouffé,
Dont, comme de ceux-cy, le temps a triomphé,
Enfin j'estime plus le tombeau de MARIE,
Que celui qu'ARTEMISE avoit fait en Carie,
Et quand mes yeux verroient ces miracles des temps,
Il ne sçauroient jamais, en être plus contents.
Belle terre du Ciel, & Ciel de nôtre terre,
Qui n'aprehendez plus, dans vôtre paix la guerre,
Solage plantureux, terrestre Paradis,
Sainte Baume, saint Lieu, c'est à vous que je dis,
Que je ne puis trop voir la Roche renommée,
Où la mort a rompu sa fléche envenimée,
Où le Demon vaincu, n'osa plus revenir,
Sçachant par le passé quel seroit l'avenir,
Où le Monde jamais, ne peut avoir entrée,
Où la chair morte fut, toute vive enterrée,
Où le Monde, la mort, le Demon, & la Chair,
Tout honteux & confus, sont venus trébucher,
Je vous prefere donc, à mille catacombes,
Aux mausolés, cercueils, pyramides, & tombes,
Puisque vous contenez un corps si precieux,
Corps de qui la belle ame a volé dans les Cieux.
Courés icy, pecheurs, jusqu'à perte d'haleine.
Venez voir cette grotte, où mourut MADELAINE,
Pour joüir de sa veüe, un peu commodement,
Il faut la visiter en son apartement,
Apprenez, & prenez le chemin de sa Baume,
Où son Nard, ses parfuns, ses ouguents, & son baume

Jusqu'à nos jours encor, exhalent de senteurs,
Qui font de toutes parts, venir d'Admirateurs,
De sorte que ce Roc, qui tant de bien resserre,
Semble tirer à soy tous les cœurs de la terre,
(Comme s'il en étoit le veritable Aymant,)
Par le charme secret d'un secret tout charmant;
Qui des peuples divers fait remarquer la piste,
Parce que tout luy cede, & rien ne luy resiste.
C'est là qu'on voit aller de gens de tous états,
Prelats, Comtes, Barons, Ducs, Princes, Potentats,
Comme l'an vingt & deux, le Roy LOUYS LE JUSTE,
Et l'an soixante aprés, son fils LOUYS AUGUSTE,
Qui s'estimant heureux, de marcher sur ses pas,
(Se laissant attirer, à de si doux appas,)
Dans ce chemin Royal, où tout rit & prospere,
Suit glorieusement les traces de son pere,
Comme il a toûjours fait, celles de ses vertus,
En passant sur le ventre, aux vices abbatus,
Et la REINE SA MERE, en ce lieu l'accompagne,
Jusque dans cette Baume, & sur cette montagne,
Si bien que tous les jours, cette dévotion,
Peut faire voir passer une procession,
Qui vient pour admirer cette grotte admirable,
Que la seule nature a faite incomparable,
Cette belle forest; ces beaux arbres si verds,
Quoy qu'ils semblent avoir l'âge de l'Univers,
Cette horrible, sacrée & sainte solitude,
Où le silence regne, en toute quietude.
Dont l'abord est la joye, & le trouble du cœur.
Le faisant tressaillir, de plaisir & d'horreur.
Hômes pleins des chagrins, & des soucis du mon-[de,
Qui parcourez la terre, & qui courez sur l'onde,
Tournez, icy vos pas, vous êtes tous sommez,
A venir voir ces lieux, en tous lieux renommez.
Grands chênes plus sacrez, que tous ceux de Do-[done,
Qui faisiez à MARIE une si belle tonne,

N'étiés-vous pas témoins de ses ressentiments,
Quand elle vous disoit ses amoureux tourments,
Lorsque ses courtisans, ses amis, ses compagnes,
N'étoient que ces Rochers, ces bois & ces cãpagnes,
Ces concerts des oyseaux ou des Anges les chants,
Et ses plus grands festins, les racines des champs,
Quand vous aviez icy, la vraye Israëlite,
La celebre Magdon, l'illustre Proselyte,
Sur qui vous pouviez voir, jusques à ses talons,
La petite forest de ses cheveux si longs.
Et vous Nymphes des eaux, hôtesses des fontaines,
N'avez-vous pas oüy sa plainte, & vû ses peines,
Du tems que par ses pleurs,& sanglots redoublez,
Vos liquides miroirs paroissoient tous troublez,
Quand comme une Cyane, ou plus inconsolable,
A force de pleurer, devint vôtre semblable,
Quand par sa triste humeur,vos ondes boüillonnoiẽt,
Et s'enfloiẽt de cette eau,que ses yeux vous dõnoient
De qui l'affliction fut si forte & si grande,
Que chacun l'eût jugée estre de vôtre bande.
  Combien de fois a-t'elle, épuisant son cerveau,
Fait tremper & couler ses larmes dans vôtre eau?
Combien de fois a t'elle, en sa sainte torture,
Confondu ses regrets, avec vôtre murmure,
Et (pleurant dans ce bois la mort de son chasseur,)
Mêlé son amertume avec vôtre douceur,
Peut-on pas mediter, que l'eau de ses retines,
Fit naître en ces rochers, vos sources argentines,
Et que tout le chrystal, qui se fond en ces lieux,
A pris son origine, aux canaux de ses yeux,
  Ces beaux yeux où l'on vit, les eaux avec les flã-
Submerger & brûler ces assassins des ames, [mes,
Lorsqu'elle punissoit ces deux Astres Jumeaux,
Ces méchants boutefeux, autheurs de tant de maux,
Ces aymables tyrans qui domptoient les Alcides,
Et commettoient par tout, de charmants homicides,

Ces brulots surprenants, puissants & dangereux,
Où les miroirs ardents, de ces foux amoureux,
Ces malfacteurs mourants, ces vives allumettes,
Ces Astres desastreux, ces funestes Cometes,
Qui presageoient toûjours, quelque mortalité,
Par le malin aspect de leur fragilité,
Ces Planettes errants, tombez en défaillance,
Aprés de tant de pleurs, la benigne influence,
Ces deux petits Soleils, ou plutost ces tisons,
Qui bruloient en tous lieux,cõme en toutes Saisons,
Et devenus aprés tant d'ardentes œillades,
D'humides Orions, ou de froides PLEÏADES,
Arsenaux de malheurs, si transparants, & clairs,
D'où sortoit, pour mal faire, un bataillon d'éclairs,
Que l'on consideroit, comme deux places d'armes,
Ou cõme deux Sorciers,qui donnoiẽt mille charmes,
Charmes, qui se faisoient d'autant plus redouter,
Que moins les autres yeux, pouvoient les éviter,
Ces deux globes roulans, ces deux machines rondes,
Faites pour enlever les cœurs des petits mondes,
Ces portes des esprits, ces fenestres des corps,
Causant par leur trafic la perte des tresors.
C'est pourquoi MADELAINE,aprés tant de ravages,
Pensa de s'en vanger, pour les rendre plus sages,
Afin qu'à l'avenir,ils fissent d'autres coups,
Que ceux par qui le monde avoit tant veu de fous,.
Elle mit en prison, ces Archers redoutables,
Eteignit ces fallots, dompta ces imdomptables,.
Et pour les étouffer dans leur païs natal.,
Voulut faire verser ces lampes de chrystal;
Qui distilloient un baume, en de larmes priantes,
Aprés avoir esté, que des armes riantes,
D'Athletes terraçants, d'assaillans Champions,.
Eschauguetes d'amour, ou brillans espions,
Etincelles, brandons, feux volages, flammêches,
Cruels boutons de feu, qui n'étoient que de mêches,

Capables d'allumer la poudre de ſenteur,
Pour de ces yeux d'azur, brûler l'adorateur,
Ces ſaphirs animez, & parlans ſans mot dire,
Ces torches,ces flãbeaux,qui n'avoient point de cire,
Ces foyers embraſans, ou ces fours embraſez,
Qui deviennent enfin, des œillets arroſez,
Par l'eau de la pleureuſe & triſte Jardiniere,
Qui ſçut les humecter, d'une étrange maniere,
Quand elle fit paſſer ces puiſſants criminels,
Par des eaux & de feux, qui ſembloient éternels,
(Voulãt guerir leurs maux par des larmes frequentes
Qui ſervirent de purge, à ſes humeurs peccantes,)
Couvrit d'un ſatin noir, ces trônes de l'amour,
Et fit regner la nuit, dans ces Palais du jour.
Introduiſant la ſœur, à la place du frere,
Pour la haine & l'horreur, qu'elle eut de la lumiere,
Non pour faire du mal, de même que devant,
Mais pour en avoir fait, beaucoup & trop ſouvent,
En ce tems qu'elle eſtoit, ſi vaine & dereglée,
Dans cette obſcurité de ſon ame aveuglée,
Dõc ces yeux,ou ces Cieux,que l'õ ne peut plus voir.
S'ils n'étoient pas fermez, n'eſtoit pour mieux plu-
Et ce fut proprement, en ce triſte ſolage, [voir,
Qu'on peut voir l'eau courante,aprés le feu volage,
Eut-elle doncques pas raiſon de debonder,
Aprés n'avoir jamais fait que vagabonder,
Car dés le même inſtant, que ſon Soleil ſe leve,
Et darde ſes rayons, ce nuage ſe créve,
Tous ces voiles obſcurs, & ces broüillards épais,
Furent par ſon aſpect, tout à fait diſſipez,
Et malgré ſa couleur, noire comme la ſuye,
On vit fendre la nuë, & fondre tout en pluye,
Le S. Eſprit venu, la fit donc dés-enfler,
Auſſi-tôt que ſon vent commença de ſoufler.
Comme Colombe obtint ces choſes admirables,
Par de gemiſſements, qui ſont inénarrables,

Puiſqu'en effet, ſes yeux, pour avoir tant coulé,
Firent qu'elle gagna le premier Jubilé,
Qui lui fut concedé, par le chef des Pontifes,
Qui chaſſant les Demons, la tira de leurs griffes,
Auſſi pour la changer, & changer comme il faut,
Il ne fallut pas moins, que le bras du Tres-haut,
Ce qui fit voir aprés cette metamorphoſe,
Une pluye, ou roſée, & d'eau d'ange, & d'eau roſe,
Beaucoup plus precieuſe, & plus luiſante encor,
Que celle qui tomboit, autrefois toute d'or,
Au ſein de Danae, d'un Dieu la bien aimée.
Que ſon pere tenoit, dans une tour fermée,
Comparons donc les pleurs de l'eſprit confondu,
De noſtre MADELAINE, à ce métal fondu,
Et voilà ce beau coup fait par la Providence,
Qui donna cette pluye, avec tant d'abondance,
Au lieu de tant d'éclairs, & de coups foudroyants,
Qui ſortoient autrefois, de ſes yeux flamboyants,
Aprés que leur malice eut fait enfin reſoudre,
Le Soleil de Juſtice, à les faire reſoudre,
Ses yeux cederent donc, à cette autre chaleur,
En tout infiniment, plus forte que la leur,
Et MARIE auſſi-tôt, pour appeller ſon ire,
Au grand mal de ſes yeux, appliqua ce Collyre,
Remede ſouverain, pour les faire guerir,
Quoyque ce fût par eau, qu'elle les fit perir;
Mais pour eſtre plutôt, de tous ſes maux guerie,
Elle ne voulut plus faire qu'un BIEN-MARIE,
D'où l'on vit diſtiller, en grande quantité,
Toute l'eau, qui pouvoit ſervir à ſa ſanté.
Ainſi ces deux Soleils, pour ne plus voir le monde,
Aprés leurs mauvais Tours, ſe cacherent ſous l'onde,
Et cette belle en dueil, qu'on ne peut conſoler,
Ne penſa du depuis, qu'à les faire couler.
Ainſi vit-on punir, par la belle voilée,
Ces Chaſſeurs qui toûjours tiroient à la volée,

Qui se plaisoient à prendre, autant que d'être pris,
Quand ils étoient conduits, par l'enfant de Cypris
C'est icy qu'elle prit une juste vengeance,
De ces petits voleurs, & de leur arrogance,
Lorsqu'elle refrena le cours de leurs excez,
Sans beaucoup retarder, à faire leur procez,
Ces soldats revoltés passerent par les armes,
Qui ne furent helas ! que celle de ses larmes ;
Et parce que sur terre, ils s'étoient fourvoyez,
La sentence porta qu'ils y fussent noyez;
Mais dans une eau qui fût fort amere & salée.
(Pour être par aprés, de sa bouche avalée.)
Qui vint couler à fond, ces Corsaires volans,
Et fermer ces fournaux, qu'on vit étincellans,
Pour pouvoir arrêter la course vagabonde,
De ces enfans perdus, qui perdoient tant de monde.
Ainsi vit-on dépuis, ces illustres Phanaux,
Comme des Aqueducs, ou changez en canaux.
La Naïade noyée, aprés ces loix éxactes,
N'en voulut jamais plus boucher les cataractes,
Et les laïssa courir, ainsi que de ruisseaux,
Qui pouvoient arroser les pieds des arbrisseaux.
Nymphes de la forest, solitaires Dryades,
Vistes vous pas aussi, toutes ses promenades,
Quand,(La tête penchante, & d'un pas negligent)
Elle s'entretenoit d'un discours affligeant,
Lors qu'elle paroissoit, du tout ensevelie,
Dans la profonde humeur de sa melancholie,
Qu'elle étoit demi-morte;& ne faisoit rien plus,
Que consumer ses jours, en regrets superflus ;
Ou, quand elle étoit seule, en sa grotte fidelle,
Et n'avoit que l'Echô, qui parloit avec elle,
Quand, pour se divertir en ce lieu, toutes deux,
Faisoient un Dialogue, entre-elles amoureux,
Vîtes-vous pas aussi l'aymable rêverie,
Où tomboit si souvent, l'amoureuse Marie ?

Lors qu'elle avoit ses yeux attachez fixément,
Sur le triste portrait de son Divin Amant,
Où, (meditant l'état des choses perissables,)
Pour rendre de ses pleurs, les sources tarissables,
Aussi-bien qu'à ce mort, le funeste devoir.
Ne reserva point d'eau, dans ces deux reservoirs.
Pouviez-vous pas oüir, en prenant pitié d'elle,
Tous les gemissements de cette tourterelle,
Qui toûjours se plaignoit, & regretoit toûjours,
L'unique, & cher objet de ses chastes amours,
Cét aymable Sauveur, dont elle fut l'Amante,
Toûjours plus amoureuse, & toûjours plus ardente,
Demandant son Espoux, par sa plaintive voix,
Aux antres, aux rochers, aux montagnes, aux bois;
Que l'on voit entourez, d'une longue ceinture,
Qui semble en conserver, l'immortelle verdure,
Aussi-bien tous ces lieux, & si beaux & si verds,
Sont dignes de plus beaux, & de plus riches vers:
Où chaque arbre, soit pin, ormeau, sapin, ou chêne,
Pour nous arrêter-là, n'est autre qu'une chaine,
Qui fait voir, y tenant l'esprit si satisfait,
D'une visible cause, un invisible effect.
Voicy donc le sejour de nôstre Anacorete,
Où sa figure encor, semble une Anaxarete,
Ayant été changée, en ces trous, ou ces nids,
Comme en laurier, Daphné, cõme en pierre, Daphnis,
Lors qu'avec son Soleil, comme une autre Clytie,
Elle eut tant de rapport, & de la sympathie,
Que le suivant par tout, elle trouva toûjours,
Dans ses plus sombres nuits, les plus beaux de ses jours.

LA



LA MADELAINE.

LIVRE DOUZIE'ME.

MOrtels, admirez donc cette Roche qui pleure,
Où les Anges ont fait si long-tems leur demeu- [re,
Comme s'ils preferoient ce ruineux debris,
A ce brillant Azur des celestes lambris,
Quittant tout l'Empirée, & sa Cour éclatante,
Pour faire compagnie à cette Penitente,
Et se tenir prez d'elle, & la nuit & le jour,
Comme Pages d'honneur, qui lui faisoient la Cour,
Fidelles Confidents de cette ame affligée,
Dites combien de fois l'avez-vous soulagée,
Lors que pour l'élever sur vos dos emplumez,
Vous estiez à l'envy l'un de l'autre animez,
Vous choisissoit-on pas selon vôtre genie,
Si-tôt qu'elle devoit oüyr vôtre harmonie,
Puisque, pour soûtenir ses membres abbatus,
Vous deviez, pour le moins, être tous de Vertus.
Ou plûtôt je diray (saintes Intelligences)
Que vous êtiez encor ou Thrones, ou Puissances,
Puisque pour l'embraser dans les plus hauts confins,
On en donnoit la charge aux brulans Seraphins,
Ou bien, quand il falloit l'enseigner en Novice,
Pour lors, les Cherubins venoient faire l'Office,
Ayant pour assistants, qui gardoient ses côtez,
Des Dominations, ou des Principautez,

Quand les Anges unis avec que les Archanges,
Faisoiét deux Chœurs à part pour châter ses loüanges
Ou pour luy faire entendre en cette Region,
La Celeste douceur du saint Trisagion,
Elle parut terrible en cette haute taille,
De même, qu'une armée ordonnée en bataille,
Comme la Colonnelle, ou chef des bataillons,
Qui sembloient l'élever aux plus hauts pavillons,
Et luy faire porter en cette grande feste,
Jusqu'aux flambeaux des Cieux sa glorieuse teste,
Ce Chef miraculeux, qu'il nous faut aller voir,
Muse, retirons nous, faisons nôtre dévoir.
Sortons enfin d'un lieu malgré ma repugnance,
Duquel j'auray toûjours la chere souvenance.

Adieu donc, Sainte Baume, adieu belle Forest,
Où mon ame a trouvé tout ce qu'elle esperet,
Beau sejour du repos, retraite du silence,
Ne souffriez-vous jamais, du fer la violence,
Que, comme les passez, les siecles à venir,
Ne se puissent lasser de vous voir & benir.

Adieu petit Convent, adieu saint Monastere,
Que je ne puis quitter, & que je ne puis taire,
Belles chambres en l'air, cellules de rocher,
Bien-heureux est celuy qui peut vous aprocher,
Et plus heureux encor ceux qui font leur retraite,
Dans ces nids, ou ces trous de la pierre secrete:
Pourquoy ne puis-je pas être avec ces oyseaux,
Qui chantent nuit & jour de Cantiques nouveaux?
Mais, Muse, descendons, ayant veu ces Colombes,
Je n'ose aller plus haut, crainte que tu ne tombes,
Quitte ce Monastere & ces saints habitants,
Retourne sur tes pas, pour arriver à temps,

Pacifiques Tiphons paisibles Briarées,
De qui les bras levez aux voutes Azurées,
Semblent plûtôt prier, que menacer les Cieux,
Si robustes, si forts, si verds, quoyque si vieux.

Grands ARBRES, adieu dõc, gays, & sõbres feüillages
A qui, (tant ſoyez-vous ombrageux & ſauvages,)
Un vent, (faiſant baiſſer vôtre chef ſans égal,)
Semble me faire dire adieu, par ce ſignal.
Puiſſiez vous toûjours être épargnés des tempeſtes.
Et que jamais carreau ne tombe ſur vos têtes.
Qu'au matin les oyſeaux, vous donnant le bon jour,
Faſſent ſur vos Rameaux, de ramages d'amour,
Et qu'en toute ſaiſon vôtre verte ramée,
Serve de pareſol à la volante armée,
Que jamais ennemis, ou chaſſeurs inſolents,
Ne faſſent mal ny peur à ces paſſe-volans.
A ces enfans perdus des familles errantes.
A ces Voleurs des bois, qui nous pillent nos rentes,
Et cherchent leur Azile entre vos bras fournis,
De tout ce qu'il leur faut, pour y bâtir leurs nids,
Que jamais animaux venimeux, ou ſauvages,
N'infectent le doux Air de ces ſacrés bocages,
Qu'il demeure toûjours, & ſerein & benin,
Et que jamais ſerpent n'y ſouffle ſon venin;
Soyez enfin, forêt, à jamais reverée,
Et que vos arbres ſoient d'éternelle durée,
Où MADELAINE fut juſqu'aux derniers abois.
Cette Biche bleſſée étant morte en ce bois.

Je ne te laiſſe pas agreable FONTAINE,
Qui m'attends au paſſage, où je dois prendre haleine,
Non pas pour me voler, afin de t'enrichir,
Mais pour me ſoulager & pour me rafraichir.
Je ne te puis donc dire adieu, ſans que je faſſe,
Ce que je te vois faire en cette humide place,
Ne pouvant m'empécher de verſer en ton ſein,
Le déplaiſir que j'ay de ſuivre mon deſſein.
Où je voudrois pouvoir, pour un ſi bon office,
Me noyer & mourir comme un autre Narciſſe,
Non pas par Philantie, ou folle paſſion,
Mais pour ton ſeul amour & ma devotion.

En te remerciant, de ton argent potable,
Que j'ay trouvé si bon, si frais, si delectable;
Et que tu m'as fourny pour rien en m'obligeant,
Sachant que j'étois pauvre, & n'avois point d'argent,
A dieu donc belle source, & d'honneur & de gloire,
Mais avant que partir, pour te payer mon boire,
Je veux qu'icy mes yeux, de tes bien-faits surpris,
Te rendent en pleurant, ce que ma main t'a pris.
Adieu, beau territoire, adieu sainte Montagne,
Qu'en tout tems,&toûjours,le bon-heur t'accõpagne,
Puisque, non sans raison, toute autre se soûmet,
(Où du moins le doit faire) à ton sacré sommet,
Qui paroit presque autant, sur les têtes prochaines,
Que sur les Arbrisseaux, les Cedres, & les Chesnes,
Que donc ton Eminence, en depit des Demons,
Soit toûjours au dessus de tous les autres Monts,
Vous, dont des Souverains les terres sont bornées,
Abbaissez vôtre orgueil, ALPES, & PYRENE'ES,
Cedez à son ALTESSE, & ne vous élevez,
Que pour voir de plus loin, ce que vous lui devez.
Que toûjours la hauteur de sa croupe surpasse,
L'Olympe, le Liban, l'Athos, & le Parnasse,
Que mille autres encor, viennent s'humilier,
En lui baisant le pied, devant son saint Pilier.
Sainte troupe autrefois, si mondaine, & profane,
Qui suivez maintenant, nôtre chaste Diane.
Qui chassez aprés elle, & portez dans le bois,
Avec la fleche, & l'Arc, le Cor, & le Carquois,
Avant que de sortir, de ce sacré bocage,
Je puis bien à propos, vous tenir ce langage,
Puisque vous imitez, en la Religion,
Prêque ce qu'elle a fait, en cette region.
Aprés avoir quitté, l'Ocean de ce monde,
Plus changeant mille fois, que les replis de l'Onde.
Pour aller au desert, de tant de Saints Convents,
Où l'on ne ressent plus, ny tempêtes, ny vents,

C'est donc en cette heureuſe, & ſainte ſolitude,
Que vous pouvez trouver, vôtre beatitude,
Le ſolide repos, du corps & de l'eſprit,
Dans les trous de la pierre aux pieds de Jeſus-Chriſt.
Vivez ames d'Elite, & filles nompareilles,
Du Ciel, & non du Siecle, admirables Abeilles,
Qui n'avez que le miel, que vous avez leché,
Aprés avoir perdu, l'eguillon du peché,
Eſtant mortes au monde, en faiſant la piqueuté,
D'une ſi dangereuſe, & difficile cure,
Puis qu'elle ſe faiſoit directement aux cœurs,
De ceux de qui vos yeux vouloient être vainqueurs,
Aprenez, aprenez, à ſuivre MADELAINE,
Quittez vôtre plaiſir, pour embraſſer ſa peine,
Autant dans les chemins, raboteux, eſpineux,
Pierreux, enſanglantez, aſpres, & ſablonneux:
Comme vous avez fait, en courant dans les Lices,
Sur un tapis jonché de fleurs & de delices,
Afin qu'en ce combat, & genereux conflit,
La grace ſurabonde, où regnoit le delit,
Suivez doncques ſuivez la ſainte Chaſſereſſe,
Qui fut par le paſſé, comme vous, Pechereſſe,
Suivez-là dans les bois, les buiſſons, les hailliers,
Comme parmy les fleurs, les Lys, les Violiers,
Qu'au fond de vos Deſerts, qui ſont vos Oratoires,
Vos traits ſoient d'Oraiſons toutes Jaculatoires.
Que vôtre eſprit bandé, ſerve d'Arc en ce lieu.
Que le cœur ſoit la corde,& que le blanc ſoit Dieu,
Ainſi, lui décochant, de ſi puiſſantes fleches,
Aux murailles des Cieux, vous ferez mille breches.
Et puis en ce triomphe, allant toûjours plus haut,
Vous y pourrez entrer, & les prendre d'aſſaut:
Vivez donc, & mourez, ô trop heureuſes filles,
(Non de Nymphes de bois, mais de Nymphes de [grilles,
Avecque MADELAINE,en ces lieux écartez,
Du bruit des l'embarras, & tracas de citez.

Descend, Muse, descend, de cette haute voute,
Car il est déja tems, de prendre une autre route,
Je vois qu'il se fait tard, suivons nôtre chemin,
Qui nous mene tout droit, jusqu'à saint Maximin.
Il ne faut pas manquer, de visiter la ville;
(Qui, pour ses raretez, est preferable à mille)
Et cette Auguste Eglise, & ce Convent Royal,
A qui le Ciel voulut être si liberal,
Pour l'avoir enrichi d'une telle boutique,
Que MADELAINE rend, comme soy, magnifique.
Pour doncques élever, nos esprits jusqu'aux Cieux,
Abbaissons les sous terre,& voyons ces Saints lieux,
Mais non, sans en avoir obtenu la licence,
Des Peres, qui les ont, en leur garde & puissance,
Car, si je n'avois fait, cet Acte solemnel,
Je serois peu civil, & beaucoup criminel.
Fils du grand Dominique,Astres des Monasteres,
D'un si riche thresor, dignes depositaires,
Que nous reconnoissons, en cette qualité,
Je signalerois trop mon incivilité,
Si j'estois si hardy, que d'entrer dans vos grotes,
Sans, tout premierement, en saluër les Hôtes;
Chez qui loge le corps de celle, qui logea
JESUS en sa maison, qui souvent y mangea.
Vous estes donc icy, les Hôtes de l'hôtesse,
Du somptueux Seigneur, qui fait à tous largesse,
Vous, que j'appelleray les Maitres Souverains,
De ces Sacrez Palais, obscurs, & soûterrains,
Les Anges gardiens, de ces Gazophylaces,
Où l'on porte de dons, pour emporter de graces,
D'où jamais on ne sort, qu'avec l'esprit content,
L'Ame fort consolée, & le cœur penitent,
Qui, (chose remarquable, autant que desireuse,
Au retour de ces lieux, & terre bien-heureuse,
Comme un fer vers l'Aimant,ne fait que tourner
Avec nouveau dessein, d'y bien-tôt retourner,

Soit à S.MAXIMIN, soit à la SAINTE BAUME,
Lieux,que vous possedez,des plus saints du Roiaume
Et quand bien j'aurois dit de tout cet univers,
Je ne croy pas qu'on dût, me corriger ce Vers,
Dont la rime est fort bonne, & la raison se fonde,
Sur ce que vous avez, pour la rançon du monde,
Dans ce sang precieux, qu'on ne peut estimer,
Et que l'on voit encor, & rougir, & fumer.
Devois-je doncques pas quelque reconnoissance,
Aux justes heritiers, de ces lieux de plaisance,
Qu'ils gardent aujourd'huy, comme faisoient jadis,
Les veillants Cherubins, l'Arche & le Paradis,
Cette Arche,ou cette grote,où l'on trouve la manne,
Qui contente les bons,& les Mauvais condamne,
Amere pour ceux-cy, mais douce pour ceux-là,
Salutaire pourtant, à tous ceux, qui vont là.
Ce bien-heureux Eden, vôtre digne heritage,
Ayant avec MARIE, eu le meilleur partage,
Puisque de si bons droits, de si justes raisons,
Vous tiennent établis dans ces saintes Maisons,
Depuis que vôtre grand, & tres-saint Patriarche,
Soûtint si puissamment, le party de cette Arche,
Lorsque les Albigeois, attaquerent l'honneur,
De vôtre Madelaine, de nôtre Seigneur,
Et que ces gros mâtins, d'une gueule importune,
Japperent au Soleil, & contre cette Lune.
Mais vôtre saint Heros, & vaillant Champion,
(Venant contre ce monstre, en genereux Lion)
Combatit tête à tête, & la Lance baissée,
Pour vanger l'affront fait, à sa Dame offensée,
Ayant dressé sa pointe, & paru sur les rangs,
Contre les Albigeois, ces Chevaliers errants,
Les plus grands ennemis, de l'Illustre MARIE,
Terrassez par la fleur de sa Chevalerie,
Aussi tous ses enfants, comme fideles chiens,
Defendent du Seigneur, & les droits, & les biens.

Meritiez vous donc pas, la palme pretenduë,
Pour l'avoir à propos, & si bien defenduë,
Mais ne se trouvant rien, qui fût d'assez grand prix ;
Il fallut qu'elle même, en fût le digne prix,
Pour ce sujet, dépuis ces deux partis contraires,
Elle se fit donner, (vous appellant ses freres,)
Au Roy CHARLES, qui fit vôtre corps possesseur,
Du corps saint, & sacré, de vôtre grande sœur.
Ce corps que dépuis peu, toute la Cour de France,
A voulu visiter, passant par la Provence,
(Comme nous avons sceu par la relation,
De la solennité de sa translation,)
Qui se fit de sa caisse, en l'urne de Porphyre,
Où le Peuple devot le revere, & l'admire,
Enviant le bon-heur, la gloire, & le repos,
De l'ame de la Sainte, & de ses sacrez Os.
Conservez donc toûjours, la même MADELAINE,
Comme les Souverains de cette Souveraine,
Si les Pecheurs ont dû, la voir, la regarder,
Les Prescheurs devoient bien l'avoir, & la garder,
Enfin si les Pecheurs ont eu leur Pecheresse,
Les Prescheurs devoient bien, avoir leur Prescheresse,
C'est pourquoy je conclus, pour borner mes desseins,
Qu'il falloit confier choses saintes aux Saints.
Aprés ce compliment fait à vos reverences,
Nous descendrons pour voir ces richesses immenses,
Pour adorer, d'un cœur contrit, & non contraint,
Les Reliques, qui sont, en ce lieu vrayment Saint.
Ce petit Pantheon, cette sainte Chapelle,
Que Rome & que Paris reconnoissent pour telle,
Et que je veux nommer, adorable, & Saint lieu,
Où le pecheur rougit, d'y voir le Sang d'un Dieu
Flechissons les genoux, voicy la sainte Ampoule,
Que tant de Nations viennent voir à la foule,
Voyez-vous, à travers ce verre transparent,
Ce que versa pour nous, le Sauveur en mourant.

Mon ame, reconnoy ces Arrhes excellentes,
Cette terre sacrée, & ces goûtes sanglantes;
Ne medites tu pas, en voyant ce Cryſtal,
Ce que ſouffrit Jeſus, pour ce morceau fatal,
De ce fruit defendu, qui n'eſtoit qu'une pomme,
Quand il fallut laver tous les pechez de l'homme,
Voicy de la liqueur, dont il le nettoya,
De l'eau de la mer Rouge, où ſon corps ſe noya:
Precieuſe ſubſtance! adorable merveille!
Juſqu'à nos jours encor d'une couleur vermeille,
Le prix & la rançon du pecheur rachepté,
La monſtre de l'argent, dont il fut achepté,
C'eſt ce qui reblanchit, & c'eſt ce qui relave,
Le teint tout bazané de ce méchant eſclave,
Noir Ethiopien, More chargé de fers,
Qui gemit ſous le joug du Prince des Enfers.
O Sang de mon Sauveur, dont il lâcha la bonde,
Verſé ſur une Croix pour le ſalut du monde!
Homme, ne dois-tu pas, prés de cette couleur,
En rougiſſant de honte, expirer de douleur?
O mon ame, il faudra que toûjours tu haletes,
A cette terre rouge où ſont ces gouteletes,
A ce bel incarnat de ce Verbe Incarné,
Dont il nous eſtreina tout nouvellement né.
A ce Leurre puiſſant, la triomphante amorce,
Qui fait à tous ſentir ſon pouvoir & ſa force,
Qui tire tant de monde, & peut tout ſurmonter,
Sans que le cœur humain puiſſe luy reſiſter.
A ce Sang, dont Jeſus fit pour nous cinq Fontaines,
A gros & chauds boüillons, découlé de ſes veines,
Que toûjours Alterée aprés cette liqueur,
Tu t'y viennes laver auſſi-bien que mon cœur.
Je vous adore donc, pierretes precieuſes,
Qu'on voit une fois l'an, plus rouges & fumeuſes,
C'eſt vous, petits cailloux, encor teints & tachez,
De ce Sang de l'Agneau, qui lave les pechez.

Tachez, dis-je, d'un ſang, qui n'a point de macule,
Qu'eſpancha le grand Pan & le divin Hercule,
C'eſt vous, ô terre ſainte ! admirable gravier !
Que ſur tous les threſors nous devons envier,
Que je veux appeller Grains Benits d'Indulgence,
Le pardon & le don fait à nôtre indigence.
N'eſtes-vous pas auſſi cette eſpece d'aymant,
D'une couleur ſanguine & d'un pouvoir charmant ?
Qui peut tirer à ſoy, par d'attraits inviſibles,
Tous les cœurs les plus durs & les plus inſenſibles,
Qui pleins de ſentimens, ſe trouvent amollis,
Prens de ces mêmes grains au Calvaire cueillis,
N'emporterez-vous pas le prix, & l'avantage,
Sur tous les ſablons d'or du Pactole & du Tage,
Sur tout ce que fait voir le celeſte flambeau,
Sur tout ce que le ciel & la terre ont de beau.
Riche gage d'amour, precieuſe Relique.
Pourquoy n'ay-je pour vous, une langue Angelique?
Cœur, mille fois plus dur que n'eſt le diamant,
Dois-tu pas t'attendrir au ſang d'un Dieu t'aimant,
Si les pierres ſe ſont à ſon trépas fenduës,
Mes yeux ne l'arroſez que de perles fonduës,
Ame, n'auras-tu pas plus d'amour que tu n'as ?
En voyant ces Rubis, ou ces rouges grenats,
C'eſt donc le Sang d'un Dieu mêlé dans cette terre,
Qui paroit à mes yeux dans ce fragile verre ;
Oüy, c'eſt le même ſang, que la Sainte cueillit,
Accompagnant Jesus à ſon funeſte lit,
Je ne puis me laſſer de voir cette Phiole,
Et je ſens que mon cœur treſſaillit & s'envole,
Que ferez vous mes yeux, quand au grand Vendredy,
Vous le verrez boüillir à l'heure de Midy ?
Ne deviendrez-vous pas, en voyant ce prodige,
Les humides témoins d'une ame qui s'afflige,
Helas ! vous pourrez bien verſer, à vôtre rang,
Au moins de goûtes d'eau, pour de goûtes de ſang,

Je voy paroître encor le chef de nôtre Sainte,
Ce front & cette chair divinement empreinte,
Depuis que Jesus-Christ, comme il est averé,
Luy dit en la touchant. *Noli me tangere.*
Ce fut en cét endroit, voyez encor de grace,
De ses doigts imprimez les marques & la trace,
Si bien que nous pouvons assurer en ce lieu,
Et dire : *C'est icy vrayment le doigt de Dieu.*
Y voyant cette chair encore cachetée,
Par celuy qui l'avoit de son Sang rachetée.
O sainte Signature ! & precieux cachet !
Qui découvrit si bien celui, qui se cachoit,
Dont la main le fit mieux connoître que la bouche,
Ce front servant d'épreuve, ou de pierre de Touche.
Qui fait assez connoître avec sincerité.
Combien fut bon, & fin l'or de sa charité.
Heureux donc ce Convent,& cette Eglise heureuse
Qui garde cette chair toute miraculeuse,
Que ne m'est-il permis, pour le moins une fois,
De coller là ma bouche, où JESUS mit ses doigts,
Mais helas un pecheur, de tous le plus indigne,
D'une telle faveur ne sçauroit estre digne.
O bien-heureuse tête ! ô chef si fortuné !
De gloire & de splendeur dans le Ciel couronné,
Sacré *Palladium* d'une sainte Minerve,
Qui conservez si bien le lieu, qui vous conserve,
(Pour pouvoir accomplir le plus grand de mes vœux)
Permettez moy de voir encor de vos cheveux ;
Les mêmes dont je vois que vôtre main essuye,
De tant de pleurs versez une abondante pluye,
Quand les pieds de Jesus en furent arrosez,
Et de ce même poil torchez & puis baisez.
De JESUS, qui bien-tôt en devoit laver d'autres,
Qui ne furent aprés que ceux de ses Apôtres ;
Qu'il torcha, qu'il baisa, qu'il pressa sur son sein :
Même ceux de Judas, quoy qu'il sçeût son dessein.

C'est vous dont Magdeleine, ô forte,& belle tresse,
Enlaça le Sauveur, & s'en rendit maistresse,
Se hazardant ainsi, de prendre son chasseur,
Qui la prit elle-même, avec tant de douceur.
Mais ce que plus j'admire, en cette boite ronde,
C'est d'y voir cette tresse, encore toute blonde,
Et comme son bel or, qui m'ébloüit icy,
Dix-sept Siecles aprés, ne s'est point obscurcy.
Qu'elle retient encor, sa grace toute entiere,
Qu'autre fois si poudrée, elle est là sans poussiere.
Et qu'enfin, par respect, le tems n'y touche pas.
Aprés ces beaux cheveux, voici l'os de son bras.
O quelle bonne odeur, cette relique exhale!
Je ne crois pas,qu'au monde, on trouve son égale,
Cette senteur du Ciel, qui m'a si fort surpris,
Surpasse de beaucoup, celle de l'Ambre gris.
O celeste parfum, divine Cassolete!
Vous avez tellement, embaumé ma musete.
(Qui m'inspire si bien, tout ce que je vous dis,)
Qu'elle ne prend ce lieu, que pour un Paradis,
Que donc, sans en bouger, elle y finisse, & meure,
Prenant pour son repos, cette sainte demeure,
Qu'elle ne sorte plus, de ce lieu si charmant,
Qui n'a rien qui ne soit, pour mon contentement,
Et moy, par consequent, je m'arreste avec elle,
Au pied de cet Autel, & dans cette Chapelle,
Où je viens aporter, & laisser mon tableau,
Que je n'ay jamais sçu, ni pû faire plus beau,
Grande Sainte, acceptez, cette petite offrande,
Attendant que quelque autre,en fasse une plus grãde
N'estoit-ce pas le moins, aprés ce que j'ay veu,
Que de donner mon cœur,pour accomplir mon vœu?
Daignez donc recevoir, ce que je vous presente.
Qui n'est autre, sinon ce qui vous represente.
Reconnoissez ces traits, & ces lineaments,
Faits pour vous acquerir, toûjours nouveaux Amants,

Qui, pris de vos attraits, & ravis de vos charmes,
Puissent vous demander, l'utile don des larmes,
Pour pouvoir, comme vous, toûjours être empêchez,
A demander pardon, à pleurer leurs pechez.
Je demande ce don, mais avec plus d'instance,
Plus obligé qu'aucun, à faire penitence.
La mer & ses sablons, n'estant pas tous assez,
Pour noyer & compter, tous mes plus grands excez,
C'est dequoy je vous prie, (heureuse penitente,)
Dont l'imitation, m'est si fort importante.
Faites donc que le Peintre,& non pas son tableau,
Puisse avoir, en pleurant, la détrempe de l'eau,
Plus propre à l'Imager, que non pas à l'Image,
Pour couler nuit & jour, le long de son visage.
C'est vous,dont nous voyons,que les faits glorieux,
Epouventent la terre, & ravissent les Cieux,
Autre femme que vous, puissante de la sorte,
Ne peut si dignement, porter le nom de forte,
Estant venue à nous, de ces derniers confins,
Pour aymer, & bruler, du feu des Seraphins,
Dont vous fûtes toûjours, à tel point embrasée,
Que vous sembliez en l'air, une ardente fusée.
Aprés avoir rendu, par ces chauds accidents,
Les rochers embrasez, & les Buissons ardents,
On n'en verra jamais,d'autre qui vous dévance,
Ayant sanctifié, toute nôtre Provence,
Et fait un si grand fruit, en tout ce beau pays,
Que les Siecles passez, en furent ébais,
Et de qui les futurs, liront toûjours l'histoire,
Gravée en lettres d'or, au temple de memoire.
Pour doncques la bien dire, & la décrire mieux,
Il ne failloit parler, que la langue des Dieux.
Aussi meritiez-vous, grande contemplative,
Qu'un autre vous peignît, en belle Perspective,
Et qu'il ne fisse pas, comme j'ay fait icy,
D'un si vaste sujet, un tableau racourcy.

Ny d'un grand Argument, un petit Epitome,
(Qui, pour sa dignité, meritoit un grand tome)
Où la MADELAINE, entre dans une noix.
Ainsi que l'Iliade avoit fait autrefois,
Pendant qu'il valoit mieux, ô Sainte solitaire,
En parler tant soit peu, que non pas de s'en taire,
Car, qui seroit celuy, qui pourroit dire tout,
En traittant un sujet, qui n'a ny fin, ny bout ?
Non, il n'est pas possible,. encor que mille langues,.
Fissent, pour ce dessein, tout autant de harangues,
Et même, quand j'aurois,cent bouches de Canon,
Je ne sçaurois bien faire, éclater vostre nom,
Il faut donc seulement, orner vôtre Chapelle,
Du rayon d'Apollon, ou du crayon d'Apelle,
C'est tout ce que je puis,c'est tout ce que je sçay,.
Ne vous donnant icy, que mon premier essay,
D'un Aiglon hors du nid, la premiere volée,
Qui lui fait voir le jour, sous la voute étoilée,
Ainsi reconnoit-il le foible de son œil,.
Qui ne peut supporter, l'éclat de son Soleil,.
Qu'il fasse donc naufrage, ayant brulé ses ailes,.
Dans la mer de vos eaux, si pures, & si belles.
Illustre original, dont j'expose l'Extrait,
Je ne pouvois pas mieux loger vôtre portrait,
(A qui ne manque pas la voix, ny la parole)
Qu'en l'aportant icy, pour l'aprendre à ce Thole,.
Puis, me voyant au port, je quitte mon Vaisseau,
Ma toile, mes couleurs, mon Ancre,& mon pinceau.
Et laisse avec raison cette plate-peinture,
A d'autres, qui pourront, la faire en mignature,
Pour imiter Zeuxis, ce peintre si vanté,
Qui ne peignoit jamais, que pour l'éternité.
J'attends donc, que pour vous,une meilleure plume,.
Fasse bien-tôt voler, un plus ample volume,
Et qu'un jour d'autres Vers, beaucoup plus elegans,.
Courent aprés l'odeur de vos divins onguents.

Afin qu'aprés cela, ma peinture parlante,
(Qui ne semble estre icy, qu'une Table d'attente,)
Ait les finissements, & la derniere main,
D'un peintre plus expert, d'un meilleur Escrivain.
 Ayant pour cette fin, reçû quelque assistance,
Je conclurray la Piece, avec cette Sentence.
Que ce n'est pas le tout, (pour à Dieu nous unir,)
D'avoir bien commencé, mais il faut bien finir.

F I N.



S. MARIE MADELAINE.
Anagramme.

MA RIME L'A DESIGNE'E.
D. M A G D.

Pangere debuerat te, Magdala, *solus* Apollo,
Pingere debuerat, *te*, Magdala, *solus*, Apelles
Dandus erat, *meritò tantus*, *utrique labor*,

MULIEREM FORTEM QUIS INVENIET!
Proverb. cap.31. verf.10.

Invenimus eam in Campis fylvæ.

Pfalm. 131. v. 6.

In terrâ defertâ,

In loco horroris, & vaftæ folitudinis.

Deuter. cap. 32. v. 10.

Auctoris diftichon.

Hic ego plantavi, lacrymando, MARIA rigavit:
Sed Deus omnipotens operi dedit incrementum?
Ex D. Paulo. 1. Cor. c. 3. v. 6.

Longè materies hic fuperavit opus.

Verba carminis hujùs,
Ad finem ufque complevi.
Deuter. cap. 31. *v*: 30.

Anagramma.

O diva, Et femper facratiffima Maria Magdalena.
Ego pridem ad aras tuas altas, mea carmina emifi.

L'AUTEUR A LA SAINTE.

SONNET.

Que ne vous dois-je point, belle, & Ste Amazone,
Dépuis que ma priere eut un si bon effet,
Pourray-je bien avoir, à mon vœu satisfait,
Par ce méchant Sonnet, *qui rien de bon ne sonne?*
Je veux donc maintenant, Admirable personne,
Que ma Muse, (laissant cet Ouvrage imparfait,)
Créve icy de depit, pour l'avoir si mal-fait,
Et pour ne plus aussi, rien faire pour personne.
Quand je pense au mal-heur, d'où vous m'avez ôté
Helas! si l'on nous dit, que vous avez esté,
La grande Pechereſſe, *& la Dame effrontée.*
S'il le faut ainsi dire, & croire en bonne foy,
Vous ne pouviez jamais, avoir esté chantée,
Par un plus grand pecheur que moy.

EIDEM DISTICHON.

Nulla tibi similis præceſſit, nulla ſequetur,
Peccator major me quoque, nullus erit.



A L'AUTEUR DE LA MADELAINE.

SONNET.

ESprit, qui paroiſſez, à tous les beaux eſprits,
Comme un brillant éclair, à travers les nuages,
Peut-on pas appeller, vos excellents écrits,
Le livre ſans pareil, l'ouvrage des Ouvrages ?
Qui doncques les lira, ſans en eſtre ſurpris,
Ne ſera point compté, dans le nombre des ſages,
Et qui n'apprendra pas, ce qu'ils nous ont apris,
Ne comprendra jamais la bonté de ces Pages,
Où vous avez tracé, d'un ſtyle merveilleux,
L'hiſtoire, qui doit eſtre, admirée en tous lieux.
La pourſuivant ſi-bien, d'une ſi longue haleine ;
Que les monts, les deſerts, les antres, & les bois.
(Qui pour hôteſſe ont eû l'Illuſtre Madelaine)
Doivent pour vous loüer, ſe changer tous en voix.

De medio petrarum dabunt voces.
Pſalm. 103. v. 12.

EIDEM EPIGRAMMA.

Hæc, *Petre* te ſemper deſerta diſerta loquantur,
Te extollant montes laudibus, antra ſonent,
Sintque, tui, Echones, præcones, nominis, omnes,
Aut verſum in cytharas te nemus omne canat.

Amico nominato, Anonymus Amicus.

A L'AUTEUR.

QUATRAIN.

A Ta loüange toute entiere,
Je diray qu'en cette matiere,
Tu n'as aucunement cedé
A tous ceux, qui t'ont precedé.

AU MESME.

VOyant icy ce que je voy,
Esprit, admirable genie,
Je ne sçay que penser de toy,
Non plus que de ton URANIE.
Si bien qu'ayant esté fort long-temps à réver.
Je me sens obligé d'écrire,
Qu'un Ange est venu, pour t'instruire,
Ou que tu l'es allé trouver.

FR. CHARLES HENRY, Carme d'Avignon.

POUR LE MESME

EPIGRAMME.

Tant de pointes d'eſprit, tant de riches penſées,
(Comme de beaux brillans) en ce Livre enchaſſées,
Sans doute, ſans erreur, ſans contredit, ſeront,
Capables de ravir, ceux qui les conceuront.
Et corriger les mœurs, de tant d'humeurs peccantes,
Quand on verra, qu'elles y ſont,
Et ſi RARES par tout, & par tout ſi FREQUENTES.

Fr. ELISE'E de JESUS, Carme.

POUR LE MESME.

Failoit-il pas estre un Heraut,
Ou du moins un excellent Chantre,
Pour faire si bien, & si haut,
Resonner en tous lieux cet ANTRE,
D'où sortiront avec le temps,
Sur des Airs élevez, & des plus éclatants,
(Comme bruyants clairons, ou trompetes sonnantes)
Plus de mille Echôs surprenantes,
Qui rediront son nom, rechanteront ses Vers,
Et porteront sa gloire au bout de l'Univers.

Fr. ALEXANDRE, Carme d'Avignon.



AU MESME.

*T*On nom peut desormais, du tombeau s'exempter.
(Ayant tiré du sien, avec beaucoup de peine,)
La grande ombre de Madelaine,
Qu'on t'a si-bien oüy chanter,
O pieux Pelican, *qui t'es ouvert* la veine,
Pour la ressusciter.

Orbe canenda omni, tu PELICANE, Cane.

ET

Sit vena tua Benedicta.
Proverb. c.5. v.18.
Amen.

BARTHELEMY DE VAUREAS, au Comtat d'Avignon, Notaire, frere de l'Autheur.

AUCTORIS ANAGRAMMA.

Operi Magdalico Accommodatum.

FRATER PETRUS
A SANCTO LUDOVICO,
CARMELITA, VALREACENSIS.

ISTE VIR CLARUS.
FLOS POETARUM
IN SANCTA DEO CARA, RELUCEAT.

Fr. GABRIEL NALLYS. *Carmelita Avenion. Sacra Theologia Doctor.*

FIN.







